

LA
SIGNIFICATION
DU SENSIBLE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

JEAN NOGUÉ

Agrégé de l'Université
Chargé de Cours à l'Université d'Athènes
Professeur à l'Institut français d'Athènes

FERNAND AUBIER

EDITIONS MONTAIGNE, QUAI CONTI, No 13, PARIS

—
1936

**LA SIGNIFICATION
DU SENSIBLE**

DU MÊME AUTEUR :

Essai sur l'Activité primitive du Moi (Alcan).

LA
SIGNIFICATION
DU SENSIBLE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

JEAN NOGUÉ

Agrégé de l'Université
Chargé de Cours à l'Université d'Athènes
Professeur à l'Institut français d'Athènes

FERNAND AUBIER

EDITIONS MONTAIGNE, QUAI CONTI, No 13, PARIS

—
1936



Copyright 1936 by Editions Moutaigne

**Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.**

A M. MAURICE PRADINES

ὅτι, λαμπρὸς ἀδελφὸς τοῦ Ἑρωτος, ὁ Νούρ
ἐκ Πενίας ἐγένετο, παρὰ σου ἔμαθον, καὶ ὅτι
ἀκούει καὶ ὁρᾷ, παρὰ σου ἤκουσε καὶ μοι σαφὲς
ἐφάνη.

INTRODUCTION

Lorsque l'on considère les entreprises de la pensée réfléchie, telles que l'art ou la science, on ne saurait manquer d'être frappé d'une tendance qui leur semble commune : presque toutes paraissent viser à une sorte de recreation d'une réalité préalable selon certaines exigences qui caractérisent ce que l'on pourrait appeler, au sens le plus général du mot : le style de l'œuvre. Telle querelle familière dont nous avons été les témoins, reprise et transportée au théâtre, devient une scène de comédie, ce paysage où plongent mes regards se mue en un tableau, ce chant s'inscrit sur une portée, des variations de température se lisent sur un graphique, des figures étendues s'énoncent par un discours temporel en des équations diversement compliquées, enfin ce langage même dont j'use en ce moment n'est-il pas le reste d'un mimétisme primitif par lequel le corps humain essayait de reproduire les aspects et les mouvements des êtres ?

Les œuvres qui résultent de ces diverses activités ne

sont pas de simples copies de la réalité originaire, car elles ont été exécutées avec une matière nouvelle et suivant une technique appropriée; mais, précisément, elles tirent leur agrément ou leur utilité de ces propriétés originales qui les distinguent de leurs modèles. Je pourrai conserver l'image d'une personne absente lorsque le peintre l'aura fixée en un portrait, le geste qui représente une action servira à en donner l'ordre, la formule qui définit la constitution d'un corps permettra de le préparer en quantités variables. Entre ce que l'on convient de désigner par réalité et, d'autre part, les produits de la fiction intellectuelle, il existe donc un écart systématique, dû à la fois aux conditions dans lesquelles celle-ci s'exerce et à l'intention qui l'a dirigée. Cet écart n'est jamais nul; par contre, il peut prendre une ampleur telle que l'œuvre semble fuir toute allusion à autre chose qu'elle-même, ainsi qu'on peut le voir en certaines formes d'art ou de science que, pour cette raison, on qualifie de pures.

Mais alors, par un renversement de l'opération qui l'avait posée, la fiction retrouve une réalité qu'elle avait seulement anticipée : le paysage peint nous ouvre les yeux sur une nature que nous ignorions, la musique suscite le monde de sentiments dont elle était l'expression préfigurée, les combinaisons de la géométrie à quatre dimensions se prêtent à des applications insoupçonnées. L'esprit se restitue l'objet qu'il avait volontairement perdu et, par l'effet même de cette perte, le possède maintenant plus étroitement. Reprise qui illustre seulement d'une péripétie dramatique un échange constant et tacite comme ceux de la lumière et des miroirs, puisque l'œuvre même n'avait pu s'éle-

ver qu'à la faveur de perpétuels rejaillissements vers sa source.

Envisagée dans la généralité de ses efforts, l'activité de l'intellect ne se poursuit donc pas en un seul sens, elle est occupée par les vicissitudes d'une approche et d'un éloignement où se manifeste la nécessaire distance entre son œuvre et son objet : de quoi témoigne son histoire, histoire partagée et pleine de controverses, qui se joue sur cet écart tour à tour renaissant et évanouissant.

Dans l'ensemble sommairement rappelé de ces opérations, celles de la connaissance ne forment point un empire séparé. Si la connaissance réfléchie implique une action de notre part, c'est en effet qu'elle a pour caractère de redoubler la réalité connue par une œuvre de connaissance, où la première trouve son expression stylisée et d'où l'on peut repartir vers une expérience nouvelle des choses. Les mêmes alternances entre la fiction et l'observation que l'on constate dans le développement de l'art se retrouvent dans celui de la science, un circuit semblable s'institue entre l'œuvre et son modèle. Comme le dit justement M. Bachelard dans son *Essai sur la connaissance approchée*¹ : « Connaître, c'est décrire pour retrouver », ce qui suppose, de la description à son objet, et inversement, un échange réglé qui est lui-même commandé par leur différence systématique, car, si la connaissance est astreinte à retrouver, il faut bien qu'elle ait auparavant perdu, par suite du jeu même de la description.

1. *Essai sur la Connaissance approchée*, Paris, 1927, p. 9.

Dès lors, on peut se demander si la conception suivant laquelle « Connaître un objet, c'est s'unir à lui¹ », ne procède pas d'une assimilation injustifiée entre la fin du désir et l'opération propre de la connaissance. Il est naturel que le désir tende à se consommer en union, mais la question est de savoir si cette union ne supprime pas la connaissance : les objets consommés par nous deviennent sans doute notre chair et notre sang, mais alors ils cessent d'être connus comme objets; notre union avec eux a effacé une certaine distance qui était apparemment nécessaire à leur existence comme tels. Mais surtout une telle conception éliminerait de la connaissance cet élément de fiction que nous avons reconnu dans toutes les œuvres de l'intellect et qui n'est pas moins important dans la science que dans l'art, puisque l'une comme l'autre ne sauraient se dispenser d'un appareil expressif original dont la création ne peut légitimement pas être considérée comme un mode d'union. S'il suffisait de s'unir à un phénomène pour le connaître, à quoi bon composer de lui une représentation qui s'en sépare?

On objectera que l'écart envisagé a un caractère provisoire : il témoignerait seulement de l'imperfection actuelle de notre connaissance, mais la fin suprême de celle-ci resterait toujours de nous unir à son objet, comme le montrent nos efforts pour nous en rapprocher de plus en plus. Cependant, si l'approximation répond à une des démarches de la connaissance, elle n'est possible qu'à la suite d'une démarche

1. Cf. H. GOUHIER, *La Philosophie de Malebranche*, Paris, 1926, p. 214 et 216. L'auteur reconnaît, du reste, qu'il s'agit ici d'un postulat implicite de Malebranche plutôt que d'une théorie formulée par le philosophe lui-même.

préalable de sens inverse, et nous voyons en outre que, dans nombre de cas, l'éloignement n'est pas moins recherché en raison de la perspective nouvelle qu'il permet de prendre sur les choses. La purification de l'appareil symbolique, grâce à laquelle nous pouvons nous dispenser d'évoquer les objets eux-mêmes, ne peut être regardée comme une imperfection de la connaissance; elle apparaît bien plutôt comme la marque de son progrès, au moins à certains égards. Ainsi, pendant un temps, on a pu croire que la seule grossièreté de ses moyens empêchait la peinture d'atteindre à une parfaite imitation, mais, lorsque celle-ci a été obtenue par des moyens mécaniques, il a bien fallu avouer que l'intention de l'art devait être différente : d'où un retour délibéré à des combinaisons de couleurs dépourvues de toute signification réaliste. L'union qui semblait souhaitable a été abandonnée du jour même où elle a paru possible. Sans doute, la connaissance unitive nous inspirerait-elle la même répugnance si nous pensions qu'elle fût sur le point de s'accomplir.

Or, on peut se demander si ces observations touchant les œuvres de la connaissance réfléchie ne s'appliquent pas au problème de la connaissance sensible. Etant admis qu'il existe une telle connaissance, il faudrait alors regarder l'ensemble des données sensibles comme une œuvre spontanée qui soutiendrait, avec une réalité à déterminer, le même rapport que les créations du savoir soutiennent avec les faits de l'expérience. Elles auraient ainsi, dans toute la force du terme, un caractère représentatif, en ce sens qu'elles

impliqueraient une allusion à quelque chose d'autre qu'elles-mêmes, dont elles seraient séparées par un écart analogue à celui que nous avons relevé entre les « fictions » de la science ou de l'art et leurs objets réels. Dans cette hypothèse, la tâche du philosophe serait semblable à celle que le développement de ces fictions a rendue nécessaire et qui consiste à redonner un contenu à des symboles qu'un « acte rationnel d'exclusion¹ » en avait volontairement privé : elle serait de retrouver la *signification* du sensible.

En effet, par une sorte d'action en retour, le sensible a pris lui-même un caractère fictif : la nature nous apparaît comme un tableau, le fait expérimental comme une donnée au delà de laquelle il n'y a pas lieu de chercher, puisqu'elle doit servir de point de départ au raisonnement. Dans les deux cas, on exclut du sensible les relations qu'il pourrait entretenir avec une autre réalité, on le prend en lui-même et sous sa forme pure. Attitude à laquelle la réflexion a donné une rigueur accrue du jour où elle a senti la nécessité de sauvegarder l'originalité de la qualité par rapport aux traductions variées qu'en donnait la science. La philosophie moderne a été ainsi conduite à un nouveau phénoménisme, dont on ne saurait sans doute méconnaître l'importance et la fécondité, mais qui aboutirait à une impasse, s'il prétendait arrêter nos efforts à une simple description de la sensation. Il fallait que nous fussions affranchis de cette illusion : le sensible n'est que l'image brouillée du monde de la science. Ce

1. Nous empruntons cette expression à MM. Chevalley et Dandieu, *Logique hilbertienne et Psychologie*, *Revue Philosophique*, 1932, p. 106.

fut la tâche de M. Bergson. Mais cette conscience que nous avons reprise du caractère irréductible des données sensibles ne nous servirait de rien si elle devait se satisfaire de leur simple contemplation et, par un renversement paradoxal, les changer en une réplique inutile des œuvres de l'art. Les données sensibles ne se suffisent pas à elle-mêmes : comme leur nom nous l'indique, elles doivent avoir un sens et, à ce titre, elles requièrent une explication.

Cette explication diffère de celle que la science en donne, car elle porte, non plus sur leur enchaînement avec d'autres phénomènes d'ordre sensible dans une suite spatiale et temporelle, mais sur la réalité qu'elles nous représentent et qui, par hypothèse, ne pourra plus être un objet sensible. Une comparaison illustrera cette différence. Voici un mot imprimé : on pourra expliquer sa présence sur cette page en nous montrant qu'il est l'empreinte laissée sur cette feuille de papier par des caractères d'imprimerie qu'une certaine machine a appliqués dessus. Ce sera l'explication du type scientifique. Mais on pourra se demander aussi ce que veut dire ce mot, quels sont les objets qu'il nous représente, une maison ou un arbre. Au lieu de nous transporter à l'atelier d'où est sorti ce livre, nous consulterons le dictionnaire qui nous fournira, lui aussi, une explication, mais d'un tout autre genre que la première, car elle sera relative, non plus à un enchaînement de causes et d'effets, mais au sens, à la convention qui a lié ce mot à une chose définie et non à une autre. Or, notre recherche est du même ordre : nous ne nous demandons point quel est le phénomène qui a précédé dans le temps l'apparition de

telle donnée sensible; nous souhaitons découvrir les objets ou les actes auxquels elle est attachée par une relation non temporelle de signe à chose signifiée.

On objectera qu'une telle recherche est fatalement condamnée à l'arbitraire, puisqu'elle doit se poursuivre dans un autre domaine que le sensible, et que, par suite, elle échappe au contrôle de l'expérience. Mais cette objection ne vaudrait que si l'expérience se confondait avec le sensible. Or, il est évident que notre vie psychologique ne se réduit pas au seul contenu de nos sensations et des images qui en procèdent : les états du besoin, les actes que nous accomplissons pour satisfaire celui-ci, constituent autant de réalités distinctes du sensible, bien qu'elles lui soient normalement associées. C'est par un abus de langage que l'on range dans une même catégorie des éléments justement qualifiés de *données* et, d'autre part, les relations que notre vie soutient avec les objets qui lui font défaut, et qui par conséquent ne peuvent lui être donnés, sinon au terme de la recherche consciente. On ne saurait, sous peine de lui ôter sa profondeur, étaler tout le contenu de la conscience sur le plan de la représentation; en réalité, notre existence se joue sur deux plans différents et, dès lors, il est légitime de scruter les correspondances qui peuvent s'établir entre eux et d'où l'on peut inférer le sens même de la représentation.

Il est vrai que cette part de notre expérience, à laquelle nous sommes obligés de faire appel, possède un caractère d'intimité et paraît exclure tout regard étranger. A la différence du sensible qui est offert à tous dans un spectacle universel, les états du besoin et les

actes qui en découlent, ne peuvent être saisis que par le sujet qui les éprouve ou les accomplit. Mais tout discours, en raison même de son écart par rapport à la réalité qu'il décrit, sollicite d'autrui, pour être entendu, un acte de vérification qui nous demeure également fermé et dont le secret n'a pourtant jamais arrêté la volonté de communication. Dans le cas particulier, cette vérification ne serait impossible que si le contenu de l'expérience intime était lui-même individuel, limité à un seul être. Mais de ce que nous ne l'appréhendons qu'en un seul être, il ne s'ensuit pas qu'il diffère essentiellement d'une conscience à l'autre. Peut-être, en effet, est-ce par son adhésion à un univers où il trouve sa place singulière et s'affirme en des œuvres incomparables, que l'individu conquiert une originalité dont sa vie séparée était primitivement dépourvue. Un retour à l'expérience intime ne se confond pas avec une sécession du moi se retirant en lui-même : il peut et doit nous ramener à la simplicité d'une condition essentiellement humaine.

Du reste, la nécessité de garder contact avec le sensible dont nous cherchons l'explication nous interdit de nous égarer dans une vaine complaisance à nous-mêmes. En effet, s'il y a dans la perception de chaque donnée qualitative quelque chose d'ineffable, il n'en demeure pas moins que les qualités nous apparaissent au sein de cadres qui peuvent être décrits par le langage commun, avec une précision suffisante pour engendrer un accord des esprits entre eux. Il est évident, par exemple, que les diverses qualités sensibles n'occupent pas les mêmes places dans l'étendue qui se dessine autour de notre corps, elles ont un champ

qui leur est propre et qui constitue un élément de leur compréhension. Elles ne s'y déploient pas de la même manière et elles possèdent une structure spatiale et temporelle que l'on peut définir par rapprochement et comparaison. Enfin, elles se groupent par familles et suivant un ordre assignable, comme on peut le voir par l'exemple des sons musicaux dont la notation a atteint un degré de rigueur remarquable. L'ensemble de ces propriétés, qui forme l'armature intelligible du sensible, offre à l'analyse une série de références qui doivent la guider dans ses investigations, et, éventuellement, lui apporter leur confirmation.

Le but de notre recherche étant ainsi précisé, sa marche nous est indiquée par avance. Nous devons d'abord nous interroger sur les réalités qui peuvent nous être signifiées par le sensible, ce qui nous amènera à poser la question du sujet et de l'objet, tels qu'ils peuvent être définis indépendamment de l'expérience des sens. Nous espérons, en effet, montrer qu'il existe une première épreuve de la vie qui est logiquement antérieure au sensible et dans laquelle l'objet se trouve déjà impliqué, bien que sous une autre forme que celle d'un donné. C'est à cette situation originaire que répond l'activité du sujet : celle-ci n'a point le caractère gratuit qu'on lui a parfois prêté, car elle est subordonnée à la recherche de l'objet; aussi, en même temps qu'elle fixe notre position dans le monde, doit-elle conduire à un mouvement véritable, par lequel le moi affirme son initiative et développe, tout ensemble, le temps et l'espace, grâce à l'enchaînement graduel de ses démarches.

La description systématique de ces formes primitives de la conscience, en nous permettant de donner un contenu à la représentation sensible, nous conduira alors à étudier la naissance logique de cette dernière. Nous essaierons, à ce propos, d'établir que les caractères les plus généraux du sensible, c'est-à-dire sa présence sous forme de donné, sa postériorité par rapport aux choses, son extériorité par rapport au corps propre, s'expliquent par la fonction qu'il est appelé à remplir à l'égard des réalités élémentaires que notre analyse aura mises en lumière : il doit à la fois convenir avec le contenu que nous lui aurons assigné et, d'autre part, posséder des propriétés originales qui l'en distinguent et qui lui permettent de nous en offrir une représentation satisfaisante.

Abordant ensuite le détail de la représentation sensible, nous aurons à examiner en premier lieu le problème de la différence des qualités à l'intérieur d'un même champ. Toute qualité, en effet, occupe, dans le même instant, un lieu distinct de celui qu'occupent les autres qualités de la même classe : il faudra donc montrer que cette exclusion répond à la nature de l'objet représenté et à celle des actes par lesquels le sujet tente de le retrouver. Le redoublement de cette différence qualitative suivant le même sens nous amènera alors à soulever la question de l'ordre du sensible, ordre dont nous devons justifier l'existence en le dégageant des confusions qui en altèrent la physiologie. Il ne nous restera plus, à ce moment, qu'à envisager la répartition du sensible en des classes diverses correspondant à un aspect original de l'étendue représentée. Sans prétendre résoudre entièrement ce

problème de la diversité irréductible des qualités sensibles, nous tenterons du moins de faire voir que cette diversité est liée à celle des actes en vertu desquels se constitue l'espace, et qui traduisent les phases variées de notre recherche de l'objet.

Cette série d'analyses nous permettra finalement de porter une appréciation d'ensemble sur la fonction significatrice du sensible et de juger, par là, de la transformation profonde qu'il apporte dans le développement de la vie consciente. Peut-être verra-t-on alors plus clairement que l'avènement de la représentation sensible constitue, dans un enchaînement méthodique des faits de conscience, un moment décisif qui est la condition nécessaire de tous les progrès ultérieurs de la personne. La réflexion sur le contenu profond de cette représentation, bien loin d'en effacer l'originalité, doit, au contraire, nous faire mieux comprendre de quelle portée est le passage des formes les plus obscures de l'existence à une vision qui prépare pour chacun la découverte de sa place dans le monde.

CHAPITRE PREMIER

LA NOTION D'OBJET

De toutes les notions qui sont liées à l'expérience du sensible, celle d'objet est sans doute la plus générale. Soit que l'on considère l'objet comme un simple assemblage de qualités, soit que l'on fasse de ces dernières l'apparence de quelque autre chose qu'elles-mêmes, on suppose toujours que le sensible doit servir à construire ou à manifester des objets. Ainsi, que l'on place l'objet à l'origine ou au terme de la connaissance sensible, on ne peut éviter de l'introduire à un moment ou à un autre de l'analyse. Il importe donc de nous interroger sur l'expérience qui a pu conduire à poser cette notion.

Il va de soi cependant que si la nature de notre travail nous oblige à soulever cette question à propos du sensible, cette démarche ne préjuge en rien de l'enchaînement réel des notions. Il se pourrait, en effet, que l'expérience de l'objet fût logiquement antérieure à celle des sens. Dans ce cas, en prenant leurs données comme point de départ, on s'exposerait à un cer-

tain danger : celui de concevoir l'objet sur le même type que ces données. De fait, sans parler des auteurs qui ne voient en lui qu'un groupement de sensations, ceux-là même qui prétendent remonter plus haut, le font dépendre d'une rencontre de même nature que celle du sensible. Ils admettent, en effet, que l'objet nous est *donné* et que sa présence doit nous être révélée de quelque manière. Or, peut-être est-ce justement ce point qu'il faudrait mettre en doute : l'objet nous est-il naturellement donné? Sa condition première est-elle la présence?

Examinons, en effet, comment on a cherché à rendre compte de la notion d'objet.

Si l'on commence par se donner le sensible, la seule façon de concevoir l'objet sera de le considérer comme un système de relations entre diverses qualités sensibles; car que pourrait-il y avoir de commun entre des éléments hétérogènes par nature, sinon certains modes d'association? On imaginera donc une sorte de chaos primitif, un tissu bigarré de qualités diverses; puis, on fera intervenir un certain mouvement, et c'est par ses effets que se détermineront les groupements que l'on aura convenu d'appeler objets. Tels seront, par exemple, les ensembles de qualités qui se déplacent simultanément dans le champ de la perception, ou bien encore la suite ordonnée des variations qu'engendre notre propre mouvement. La constance de certaines relations au cours d'une transformation donnée, une de celles que nous produisons, en particulier, constituerait donc cette réalité, nouvelle par rapport au sensible, qui est l'objet.

Cependant, s'il en était ainsi, on devrait admettre qu'une sensation isolée, sous sa forme momentanée, n'a pas de signification objective, puisqu'il faudrait une transformation quelconque pour mettre en évidence cette constance que l'on identifie avec l'objet. Tel n'est pas le cas, semble-t-il : un son, une odeur, même isolés dans le champ de la perception, sont immédiatement rapportés à un objet. Il est vrai que cet objet peut être réel ou imaginaire ; mais nous ne cherchons point un critérium qui permette de distinguer ces deux formes d'existence de l'objet, nous nous demandons seulement à quoi l'on fait allusion lorsqu'on prête un tel sens à la donnée qualitative. La condition proposée n'est donc pas nécessaire.

Elle n'est pas non plus suffisante. La constance d'une relation, en effet, ne saurait être identifiée avec un objet, car il existe aussi dans les mouvements que nous accomplissons certaines relations constantes, auxquelles nous ne donnons pas de signification objective. Notre marche, par exemple, présente certaines combinaisons régulières ; dirons-nous cependant qu'elle soit pour nous un objet ? Comme le fait justement observer M. René Duret : « La variation des sensations kinésiques..., si confuses qu'elles soient, est strictement réglée par notre attitude motrice ; mais précisément parce qu'elles en dépendent essentiellement ou exclusivement, elles ne sont pour la conscience que l'expression immédiate et interne de notre action, elles nous apparaissent comme créées par notre volonté, et, de ce fait, nous ne leur attribuons aucune valeur objective¹. »

1. René Duret, *L'objet de la perception*, Paris, 1929, p. 10.

Ce serait donc seulement les relations constantes établies entre des données sensibles qui auraient une telle valeur, mais alors n'est-on pas tout près d'admettre que le sensible la posséderait déjà?

L'explication tournerait donc en cercle, puisque nous serions ainsi ramenés au sensible dont nous étions partis. C'est sans doute qu'il faut nous engager sur une autre voie que celle des combinaisons de qualités.

A cet égard, Maine de Biran a eu le mérite de poser la question de l'objet sous une forme nouvelle en faisant provisoirement abstraction du sensible qui nous le révèle. Pour comprendre la valeur significative de la sensation, il faut instituer une expérience où nous saisissons l'objet à part de son revêtement habituel. Comme on le sait, cette expérience, aux yeux de Biran, était celle de la résistance étrangère qui arrête notre mouvement et que nous pouvons distinguer de la résistance propre, due à l'inertie de l'appareil musculaire. Le contraste entre ces deux formes de résistance nous autoriserait à mettre en jeu le principe de causalité, tiré de notre expérience intime, et à faire de la résistance étrangère l'effet d'une force distincte de celle que nous exerçons sur notre corps. La position de l'objet résulterait donc d'une opération complexe dont on peut énumérer ainsi les quatre temps : expérience de notre propre force comme cause de certaines modifications internes, généralisation de ce rapport de causalité, apparition de la résistance étrangère, attribution de cet effet à une cause distincte du moi ou objet. « En vertu d'une induction première, fondée

sur le sentiment immédiat de notre propre effort, ou ce qui ne nous importe point ici, en vertu d'une loi primitive inhérente à l'esprit humain, nous rapportons ce changement dont notre effort voulu ou le moi n'est point *cause*, à l'objet *même*, comme à une force ou cause efficiente extérieure¹. » Dans cette hypothèse, le rôle du toucher serait, non point de poser l'objet, car il y faut un jugement qui n'est point fondé sur la sensation, mais surtout d'assurer la coordination avec l'étendue organique dessinée par la subdivision de l'effort en actes partiels et successifs. Quant aux autres sensations, elles sont représentatives des qualités premières et, comme l'admettait Leibniz, il y a entre les deux classes de qualités « une manière de ressemblance, non pas entière et pour ainsi dire *in terminis*, mais expressive, ou une manière de rapport d'ordre, comme une ellipse et une parabole ressemblent au cercle dont elles sont la projection². » L'idée essentielle de Maine de Biran, nous semble-t-il, a été de reconstituer l'objet sur le type du moi et par une opération de reduplication dont la résistance étrangère n'est, au fond, que le prétexte. Pourquoi, en effet, parmi les modifications qui peuvent être attribuées à l'action d'une cause extérieure, Biran choisit-il justement la résistance et non telle ou telle autre sensation? C'est que la résistance a son premier modèle en nous et qu'elle fait partie intégrante de l'expérience du moi, celui-ci étant inconcevable sans la limite qu'elle apporte à son action. Dans la résistance étran-

1. *Rapports des sciences naturelles avec la psychologie*. Ed. Bertrand, Paris 1887, p. 261.

2. *Aperception immédiate*, éd. Cousin, Paris, 1841, p. 132.

gère, nous ne découvrons donc pas seulement un signe représentatif de l'objet, mais quelque chose qui appartient à l'objet lui-même. L'objet serait ainsi un être analogue au moi, mais dont nous ne saisissons dans l'expérience qu'un aspect, la résistance, tandis que l'autre, la force, serait seulement inféré: ce serait un sujet naturellement tronqué et restitué seulement par raisonnement.

Pour ramener cette déduction à une image familière, nous dirons qu'il faut se placer à l'intérieur de sa chambre pour s'apercevoir qu'elle est close par la porte, mais que, de cette expérience primitive, nous pourrions conclure que la porte d'en face doit aussi fermer une chambre dans laquelle, du reste, elle nous empêche d'entrer. La première chambre est celle du sujet, la seconde, celle de l'objet.

Le faible de la théorie biranienne est justement qu'on puisse la réduire sans violence à un tel schème spatial. La prépondérance que le philosophe accordait au fait du mouvement dans l'expérience psychologique ne l'a-t-elle pas abusé? L'objet n'est-il vraiment rien d'autre que la cause qui arrête mon mouvement?

Si l'on se place au point de vue du sensible, on se demandera légitimement comment certaines sensations, telles que la saveur, l'odeur ou le son, pourraient avoir une signification objective, puisqu'elles ne paraissent impliquer aucune allusion à une résistance quelconque. Maine de Biran, sans doute, les en eût volontiers privées¹, mais on aura peine à admettre que

1. Cf. Tisserand, *L'Anthropologie de Maine de Biran*, Paris, 1909, p. 112.

des données aussi importantes soient ainsi dépouillées d'un caractère qui leur est naturel, car il n'y a apparemment que la statue de Condillac qui se soit jamais crue odeur de rose. Comme la théorie de l'objet ne nous intéresse ici que dans la mesure où elle doit faciliter une explication du sensible, une telle difficulté n'est pas de celles que nous puissions négliger.

Mais revenons à l'objet nu de Maine de Biran et considérons un point que le philosophe lui-même juge essentiel : l'ordre de dérivation qu'il adopte. Le propre du biranisme et des théories analogues¹ est de subordonner la position de l'objet à l'action du sujet. Ceci suppose que le sujet serait originellement retiré en lui-même — se livrant à divers exercices de contraction — et qu'il n'en sortirait que par un acte gratuit au cours duquel il ferait la rencontre de l'objet. Mais il est visible qu'il s'agit ici d'une conception purement théorique de l'activité, celle-ci étant réduite au seul déplacement dans l'espace. En réalité, pour que l'activité du vivant se déclanche, il faut qu'elle ait déjà été sollicitée par quelque objet : son mouvement n'est pas un simple transport, il a une fin, un objet, et bien loin que la position de cet objet soit subordonnée au déploiement de l'acte, c'est au contraire celui-ci qui, dans les conditions normales de l'existence, est subordonné à celui-là. Il est vrai que sans le mouvement que nous accomplissons, la notion d'objet extérieur n'aurait pas de sens, puisqu'elle se réfère toujours au point d'origine (*ex*) d'un mouvement préalable. De

1. Comme celle de M. Duret pour qui l'objet est « un principe d'irrégularité dans l'expérience qui suit du développement de notre intention ». *L'objet de la perception*, p. 53.

ce point de vue, Maine de Biran a eu pleinement raison d'insister sur la nécessité d'une première constitution de l'étendue. Mais, précisément, il a lui-même souligné la différence qu'il y avait entre la position de l'objet comme tel et sa localisation en une région extérieure de l'étendue. La différence des deux problèmes étant admise, le second pourra et même, selon nous, devra être subordonné à celui du mouvement propre; mais il ne saurait en être ainsi du premier : il faut un objet à l'action et, par suite, on ne peut admettre le rapport de succession logique établi par Maine de Biran entre ces deux termes.

De cette difficulté primordiale en découle une nouvelle. Du fait que l'objet, suivant Maine de Biran, n'apparaît qu'au cours de l'action et par l'affrontement de sa résistance à notre effort, il doit s'offrir à nous comme présent, dans le temps et le lieu : il doit participer à l'actualité du mouvement. Or, tel n'est pas son caractère primitif : l'objet est posé avant que, par sa rencontre, il nous devienne présent. S'il en était autrement, notre action perdrait toute raison d'être, puisqu'elle a justement pour but de le rechercher. Le supposer donné dans une expérience, serait méconnaître à la fois notre condition naturelle et l'intention qui préside à nos efforts.

On s'en convaincra en examinant les problèmes que le sensible soulève dans cette hypothèse. Dès que l'on confère au toucher une priorité sur les autres sens, priorité qui ne répond nullement à ce que nous savons de la genèse des sens, on s'impose une tâche impossible, celle de rejeter à distance les objets que l'on a préalablement définis par leur contact. Il faut alors

invoquer de mystérieuses opérations pour comprendre comment nous pouvons passer d'une *impression*, du reste purement conjecturale et hors de notre expérience, à une représentation séparée de notre corps. On sait quelles difficultés le problème ainsi posé a suscitées dans l'histoire de la philosophie.

Il en est de même à l'égard du temps : puisque l'objet a été défini grâce à la présence de la résistance, son existence hors de cette présence devient par là même problématique. Lorsque le moi semble se souvenir des objets, en réalité, il ne se souvient que de lui-même. D'où la tentative de Maine de Biran pour composer à l'aide des mouvements que nous reproduisons un équivalent du souvenir. Or, on se demandera justement comment des mouvements pourraient bien sortir du présent ou, en d'autres termes, comment l'actualité pourrait devenir inactuelle. Ce que M. Bergson a fort bien appelé la mémoire motrice ne permet pas de poser un véritable souvenir, il y faut, croyons-nous, des objets qui puissent ne pas être présents et c'est pourquoi, contrairement à une formule célèbre, on se souvient des choses et non de soi-même.

La subordination de l'objet à une action, au cours de laquelle nous le rencontrerions, a donc entraîné pour la psychologie de la sensation et de l'image toute une série de problèmes qui procèdent au fond d'une même question : comment l'objet peut-il ne pas être présent ? Si l'on s'aperçoit que ces problèmes ont trop souvent conduit à des impasses, c'est sans doute qu'il faut revenir sur cette question initiale.

Le progrès marqué par la réflexion biranienne con-

sistait à chercher une expérience qui fût antérieure à celle du sensible et qui pût fournir une signification à ces données. Mais on ne peut définir l'objet sans remonter à la situation originaire de la conscience, parce que cette situation précède en droit le déploiement de l'action et qu'elle en commande les modalités. En identifiant le moi avec son acte, Maine de Biran a arrêté son analyse trop tôt et il a méconnu l'enchaînement réel des faits de conscience. Il convient donc de rétablir cet ordre et de nous interroger sur les conditions initiales qui ont présidé à l'apparition de la vie consciente et que nous retrouvons par l'expérience continuelle de la vie.

Suivant les observations classiques de M. Bergson, le développement de la conscience chez les êtres vivants est lié à leur mobilité, mais cette mobilité dépend elle-même du mode de leur alimentation. Les êtres que nous appelons animés sont ceux qui ne peuvent trouver leur aliment sur place comme les végétaux et qui sont astreints à le quêter par une suite de démarches plus ou moins heureusement calculées. « L'animal, ne pouvant fixer directement le carbone et l'azote, qui sont partout présents, est obligé de chercher, pour s'en nourrir, les végétaux qui ont déjà fixé ces éléments ou les animaux qui les ont empruntés eux-mêmes au règne végétal¹. » Envisagée du dehors, la situation de l'être animé est donc caractérisée par le fait qu'une certaine « chose », indispensable à sa subsistance, *ne se trouve pas* là où est cet être. On conçoit aisément qu'un fait d'une portée aussi géné-

1. *Evolution créatrice*, p. 118.

rale ne puisse demeurer sans retentissement sur la conscience que nous prenons nous-mêmes de notre existence. Et, en ce cas, il faudrait assigner au phénomène correspondant une place de premier rang dans une reconstruction ordonnée de la vie psychologique.

Or, cette situation est effectivement ressentie sous la forme d'un état particulier, distinct à la fois de nos actes et de nos sensations, et en lequel nous allons voir la notion d'objet se poser sous son aspect le plus primitif : c'est celui du *besoin*. Tout besoin, en effet, est rapporté à un objet, il est besoin de quelque chose; mais cette chose n'est pas là, nous en sommes privés, et le besoin est justement la conscience de cette absence et du vide qu'elle laisse en nous. D'où le caractère original de cet état : ce n'est pas une donnée, comme celle des sens, mais au contraire la constatation qu'une certaine chose *ne* nous est *pas* donnée, l'épreuve d'un manque, et ce n'est pas non plus un acte, puisque le moi ne s'y affirme par aucune démarche positive, mais seulement comme une puissance indigente.

Aussi le besoin ne saurait-il être réduit à un état purement subjectif. Certes, il ne transparaît pas au dehors, il ne se révèle qu'à l'individu même qui le ressent; mais, bien loin d'enfermer le sujet en lui-même, il marque plutôt son insuffisance radicale, sa dépendance à l'égard d'une autre chose que lui-même. C'est parce que l'on a confondu le besoin avec les affections variables qui l'accompagnent, comme l'inquiétude, la déception ou la satisfaction, que l'on a pu prétendre l'isoler au sein de l'individu. Mais il est aisé de voir que toutes ces affections sont relatives aux

vicissitudes d'une approche ou d'un éloignement, lesquels supposent nécessairement un terme étranger au moi. Un tel état serait incompréhensible sans l'objet qui en est la raison d'être, et, par conséquent, il existe une expérience où l'objet est impliqué avant d'être rencontré, une expérience qui précède celle de la résistance et qui est susceptible de prêter une signification aux données des sens.

Dans notre conscience actuelle, il est vrai, l'objet du besoin se trouve normalement associé à diverses images sensibles tirées de notre passé. Mais la variété même de ces images, leur mode d'apparition, nous prouvent qu'il existe une certaine indépendance de l'objet par rapport à son revêtement sensible occasionnel. Dans la faim, par exemple, la première pointe de l'appétit ne comporte pas encore d'ordinaire la représentation d'un mets particulier; puis, pour peu que le besoin se prolonge et s'accroisse, on sera frappé du contraste qui apparaît entre les moyens imaginés pour le satisfaire et la constance du sentiment qui nous pousse. Un certain malaise se caractérisera simplement par le besoin de prendre quelque chose, sans que soit spécifié la nourriture qui pourrait y apporter un terme. Enfin, la satiété montre mieux encore à quel point l'objet du besoin diffère des formes sensibles qu'il emprunte pour un temps, puisque la vue des mêmes plats ne nous inspire plus alors qu'une lassitude mêlée de dégoût.

Il en est de même, au moins à certains égards, du désir sexuel, car la sexualité, qui n'implique pas d'elle-même la conscience, comme on peut le voir par

l'exemple des plantes, a dû, chez un être doué de cette faculté, épouser la forme générale du besoin. Peut-être, du reste, les formes élémentaires de ce dernier s'éclairent-elles, inversement, à la lumière de la psychologie délicate qui s'est exercée sur ce sentiment. Que l'objet de la tendance puisse précéder la personne en qui elle se fixera, c'est ce que montre le passage bien connu de saint Augustin : *Quaerebam quod amarem, amans amare*, qu'Arnauld d'Andilly traduit fort justement par « je cherchai un objet que je pusse aimer¹ », car l'indétermination si remarquable du *quod* latin ne saurait être mieux rendue en français que par ce mot d'objet employé en son sens le plus primitif. Plus tard, lorsque le sentiment est en voie de cristallisation, il peut encore ignorer celui ou celle qui l'a déjà retenu, de sorte que le lien apparaîtra visible à tous, sauf à qui en éprouve les effets : contraste dont Marivaux a tiré ses plus fines comédies. Ce lien aperçu, le sentiment, du reste, ne s'aveugle-t-il pas étrangement sur les qualités de l'être auquel il s'attache, comme s'il demeurerait indifférent à l'apparence même qui le charme? Enfin, les intermittences du cœur, l'inconstance et l'oubli prouvent assez que l'idole sensible n'est pour le désir que le prétexte de son objet — du moins aussi longtemps que, par sa propre métamorphose, et devenu amour, il ne l'aura pas rapportée à une personne dont elle manifeste le consentement et les dons.

N'étant point enchaîné à son terme sensible, l'objet du besoin n'a ni lieu, ni temps déterminé; nous savons

1. Saint Augustin. *Confessions*, III, 1, éd. Garnier, p. 69.

seulement de lui qu'il n'est pas là, il flotte au sein de l'absence. Et, en effet, s'il avait un lieu qui, d'emblée, nous fût connu, il n'y aurait qu'à aller vers lui : notre inquiétude, nos démarches suspendues et reprises, les détours infinis de la recherche n'auraient plus de raison d'être et, de ce fait, l'espace lui-même avec la diversité des directions s'évanouirait, puisqu'il n'est dessiné que par les mouvements d'une quête inachevée. Quant au temps, si l'apparition du besoin constitue pour nous un événement, cet événement n'intéresse pas l'objet lui-même qui n'est pas supposé commencer avec le désir qu'il fait naître. L'objet peut fort bien avoir été donné dans le passé ou s'offrir à nous dans l'avenir ; mais aucune de ces déterminations ne lui appartient nécessairement, car le besoin est un fait nouveau et il n'est pas dit qu'il reçoive satisfaction. Tout ce que nous éprouvons de son objet, c'est qu'il n'est pas actuellement donné : il est inactuel.

Pourtant l'objet du besoin n'est pas quelconque : autrement il serait aisé de le trouver sur place et le besoin n'aurait plus aucun rôle à jouer. C'est au contraire en raison de la spécialisation de son aliment que l'être animé est obligé de le rechercher et que le besoin fait son apparition. Il faut donc admettre que l'objet du besoin possède certaines propriétés. Nous nous en apercevons à la déception que nous causent les rencontres où il ne figure pas et à la satisfaction qu'il nous procure lorsque nous le possédons. Mais il faut observer que, dans les deux cas, l'objet se dérobe à nous, soit parce qu'il n'est pas encore là, soit parce qu'il s'abolit par la consommation. Entre ces deux extrêmes de la déception et de la satisfaction, il nous est

difficile de savoir quelle peut-être la nature de cet objet, car nous n'en avons pas d'expérience directe. C'est pourquoi ses propriétés, dont l'existence est postulée par le jeu même du besoin, doivent être représentées par des qualités susceptibles d'être appréhendées et remémorées à leur place.

Il existe donc une expérience de l'objet qui diffère profondément de celle du sensible et de celle de la résistance opposée à notre effort, puisque cet objet n'est pas donné et qu'il se caractérise essentiellement par son absence. Et pourtant, on ne saurait nier que, par elle, l'objet ne soit posé sous une forme particulièrement vive, car notre existence apparaît tout entière suspendue à lui. Mais, en raison même de sa différence, elle offre les conditions nécessaires pour que se produise l'écart indispensable à la connaissance. C'est parce que l'expérience, ou plutôt l'épreuve de l'objet, n'est pas sur le même plan que le sensible, qu'il peut exister une connaissance sensible, comme il existe une connaissance des figures étendues par un discours qui n'est pas lui-même étendu. Le sensible conviendra avec l'objet du besoin par plusieurs de ses traits essentiels, qui seraient inexplicables en dehors de sa fonction représentative, mais il en différera aussi par des caractères originaux dont l'apparition constitue justement sa raison d'être.

CHAPITRE II

LE SUJET

Lorsque nous contemplons le spectacle lumineux étalé jusqu'au plus lointain horizon et que, appuyés à la terre, nous nous prêtons aux bruits et aux effluves qui montent inlassablement à travers l'atmosphère, nous avons conscience qu'en face des êtres qui nous sont ainsi révélés, il existe un autre être, privilégié, qui soutient avec eux le dialogue et qui s'éprouve unique au milieu de ce monde offert à ses sens. Il se situe en deçà de tous les objets perçus, au centre de ce champ qu'ils laissent vide, à l'origine de toutes les directions qui rayonnent vers les divers points de l'étendue sensible. Autour de lui, les choses s'échelonnent à des distances variées dont il est le point de départ et, à mesure qu'elles s'éloignent, leur grandeur diminue, leur intensité s'affaiblit, leurs détails s'estompent. Le monde sensible apparaît ainsi disposé suivant un plan qui ne peut être interprété que par rapport à ce personnage central. Aussi bien, dès que cet être, singulier et inévitable, vient à se déplacer,

il se produit dans la perception un changement de caractère global, qui diffère profondément des modifications locales que l'on peut observer par ailleurs : quelques pas de lui et voici que s'évanouissent les apparences anciennes, tandis que de nouvelles surgissent, se déploient et se précisent; il retient son souffle ou clôt ses oreilles, et les sons ou les odeurs s'en trouvent suspendus; un clin de ses yeux abolit la coupe où jouait l'univers. Fort d'un tel pouvoir, il s'arroge un droit universel sur toutes les apparences sensibles, il dit qu'il les voit ou les entend, comme si elles étaient suspendues à sa présence et à son action, il s'attribue le monde et s'affirme comme le sujet sur qui repose son édifice entier.

Quel est donc cet être qui paraît jouer un rôle si décisif dans toutes les opérations de la connaissance sensible? Sur quelle expérience nous fondons-nous pour affirmer sa présence? Quelle est cette action dont nous découvrons le reflet dans le monde sensible, et qui pourtant doit être saisie à sa source pour que nous puissions nous l'attribuer et en distinguer les effets de tant d'autres changements survenus au sein de la représentation?

Maine de Biran, qui avait repris à la suite de Condillac ce problème de la sensation, avait déjà constaté que la sensation, séparée d'un sujet capable de dire *je*, ne pouvait être qu'un élément hypothétique, pris dans l'abstrait, et il se demanda d'où venait ce sentiment du moi qui paraît lié à toute perception réelle. Il essaya alors d'isoler l'expérience sur laquelle repo-

sait ce sentiment et il crut la découvrir dans le fait du mouvement volontaire, fait auquel il attribua un caractère primitif dans l'enchaînement des notions psychologiques et qu'il proposa de définir comme la relation de l'effort à la résistance qui le limite. Ainsi que nous l'avons vu, l'apparition de la résistance étrangère lui permettait ensuite de poser l'objet extérieur, et il lui suffisait de combiner l'action de ce facteur nouveau avec l'effort que nous déployons au cours de la perception pour rendre compte de la sensation et de cette sorte de possession que nous exerçons sur elle. Dans la perception, en effet, Maine de Biran envisageait surtout l'exercice actuel de la force et, s'il admettait qu'il y eût une représentation de la résistance par les sens autres que le toucher, cette représentation portait sur l'objet et non sur l'activité du sujet, laquelle n'intervenait que sous sa forme immédiate, sans que fût expressément posé le problème de son illustration sensible. Ainsi la méthode de décomposition biranienne visait à atteindre un fait simple, ou du moins aussi simple que possible, et dans l'opération inverse de la recomposition, ce fait gardait la valeur d'un élément constant qui imprimait son caractère à la sensation, mais ne trouvait pas en elle de substitut.

Or, tout en admettant le principe de la décomposition, c'est-à-dire la distinction au sein de l'expérience, d'un ensemble de faits plus particulièrement rapportés au moi, on peut se demander, d'une part, si celui-ci peut être réduit à un fait simple comme celui qu'invoque Maine de Biran, et, d'autre part, si dans l'in-

interprétation de l'activité elle-même, il ne convient pas de préparer le passage à la représentation, et notamment à la représentation spatiale qui est impliquée dans tous les modes du sensible. Comme on le verra par la suite ces deux points, en effet, sont essentiels dans une théorie du sujet destinée à élucider le problème de la sensation.

Sur le premier, nous avons déjà observé que le fait de l'action ne saurait avoir le caractère primitif que Maine de Biran lui attribuait, puisque l'action répond à une situation originaire de la conscience qui la précède en droit et qui en commande les développements. La séparation radicale introduite par le philosophe entre les états passifs du moi et son action ne saurait être maintenue sans que fût brisée l'unité du moi : il faut reconnaître que le moi est déjà présent dans les relations qui attestent sa dépendance à l'égard du monde aussi bien que dans les actes où il manifeste sa capacité d'initiative. S'il est vrai que le moi s'oppose au reste du monde, ce n'est point sous la forme d'un élément simple, mais bien plutôt comme un système complexe où la passivité demeure associée à l'activité. C'est donc ce système qu'il nous faut décrire, si nous voulons comprendre comment la sensibilité est venue s'y ajouter par la suite.

Nous sommes ainsi conduits à faire entrer dans la théorie du sujet ces états du besoin qui nous avaient déjà servi à expliquer la position de l'objet antérieurement à toute rencontre sensible. Tout besoin, en effet, possède une face subjective : s'il marque notre dépendance par rapport à une réalité étrangère, il nous ré-

vèle en même temps ce moi dont il accuse l'indigence, car il n'y a jamais pour nous qu'un être en qui nous éprouvions directement la sollicitation de l'objet absent : c'est nous-mêmes. Les autres êtres sont pour nous ce qu'ils sont, nous ne pouvons immédiatement découvrir ce qu'ils ne sont pas encore, ce qui leur fait défaut, et c'est seulement à des signes incertains qu'il nous est loisible de deviner l'attrait auquel ils cèdent. L'épreuve du besoin est une épreuve rigoureusement solitaire que nul ne peut subir à notre place et à laquelle ne peut nous préparer aucune expérience étrangère : si vives et si poignantes que soient les descriptions que nous en avons recueillies, elle nous surprend toujours comme la manifestation même d'une existence individuelle, incomparable à toute autre existence. De là souvent une rupture brutale des relations sociales ordinaires, ou du moins un penchant à se replier sur soi-même, comme si le moi, à sentir ce qui lui manque, prenait une conscience plus aiguë de sa différence essentielle.

Sous quelle forme se présente donc ce sentiment du moi dans le besoin?

On a pu penser que le besoin était par nature douloureux et qu'il était l'expression habituelle d'un mal de vivre fondamental. Mais on doit observer qu'il n'a pas toujours ce caractère pénible et qu'à l'ordinaire même, il s'accompagne d'une impression agréable, au moins à ses débuts. L'appétit, de même que les premières excitations sensuelles, bien loin de nous être à charge, éveille plutôt un sentiment d'alacrité et de joyeuse aisance, comme dans tout exercice normal des fonctions vitales. En outre, lorsque le besoin se fait

plus prenant, les souffrances qu'il engendre ne se confondent pas avec les douleurs ordinaires comme celles que provoquent le choc ou la maladie, elles gardent leur nuance originale, car, au lieu d'être rapportées à l'action présente d'un agent de destruction, elles sont liées, au contraire, à l'absence de la chose ou de l'être qui nous seraient nécessaires. Aussi possèdent-elles un caractère d'intimité plus grande, elles constituent proprement des états du sujet, tandis que, par comparaison, la douleur se présente comme quelque chose d'étranger qui nous blesse et nous attaque, mais ne coïncide pas avec notre être même.

Impression agréable ou souffrance s'établissent en continuité sur le fond permanent du besoin, mais nous distinguons assez bien, semble-t-il, entre ces affections positives et ce qu'il y a d'essentiellement négatif dans le besoin, à savoir le sentiment que quelque chose *n'est pas* là. Sentiment paradoxal et qui paraît absurde lorsqu'on envisage le contenu de la représentation où les choses se substituent les unes aux autres, sans que nous soyons jamais en présence du néant, sentiment authentique pourtant et dont l'expérience ne saurait être récusée lorsqu'il s'agit du besoin lui-même, car c'est toujours par contamination avec lui que l'on est obligé d'expliquer ce que l'on appelle l'illusion du néant. Il faut bien, en effet, que nous ayons éprouvé directement la privation pour que le remplacement d'une chose par une autre nous apparaisse comme la négation de la première. Mais, dans la privation, il ne saurait plus être question d'une illusion : certes, le néant où nous laisse l'absence de l'objet du besoin est toujours relatif à cet objet et il ne peut avoir un ca-

ractère absolu, mais, comme tel, il n'est pas possible de le mettre en doute, car c'est par lui que nous prenons conscience de notre existence. Notre être ne peut coïncider avec l'objet du besoin, car autrement nous n'en ressentirions pas l'absence, il faut qu'il soit là où cet objet n'est pas : il est une présence vide. Caractère essentiel dont nous retrouverons l'équivalent dans le domaine de la représentation et qui paraîtrait alors incompréhensible, si l'expérience du besoin ne précédait et n'expliquait celle du sensible.

Toutefois, si l'expérience du besoin doit être reconnue et distinguée par l'analyse, elle n'aurait qu'une existence abstraite si on la séparait des mouvements par lesquels nous répondons à cette situation originnaire de la conscience. Le moi qui s'éprouve dans sa propre insuffisance y pare en agissant, et c'est dans cet enchaînement d'un état à un acte qu'il faut sans doute découvrir sa vraie nature.

Or, lorsqu'on replace le mouvement volontaire dans la perspective de notre condition première, il n'est plus possible de se contenter de l'interprétation qu'en donnait Maine de Biran. Celui-ci, prêtant à l'action une sorte de gratuité, pouvait à loisir laisser l'effort jouer contre la résistance : il ne croyait pas que nous fussions astreints à rechercher un objet étranger et, dès lors, peu lui importait que la résistance fût ou non vaincue, il lui suffisait qu'elle apparût pour que le moi trouvât sa limite et ne s'attribuât point une puissance universelle. Au contraire, pour le vivant qui attend son salut du mouvement, il faut triompher de l'inertie organique et imprimer au corps un déplace-

ment effectif. C'est cet aspect du mouvement qui apparaît à la conscience dans l'*élan*, lequel est un effort, mais un effort victorieux qui nous arrache, partiellement du moins, au lieu que nous occupions. Nous distinguons assez bien, en effet, cette impulsion qui se communique au corps, du simple effort de contraction qui l'immobilise dans une position donnée, ou lui permet de résister à l'action d'une force étrangère. Seul l'*élan* nous conduit à une véritable mobilité, il en est la manifestation intime; mais, au lieu d'enfermer le moi dans le cercle de ses propres opérations, comme il arrive de l'effort dans la conception biranienne, il est naturellement tourné vers un objet, soit qu'il nous entraîne vers lui, soit qu'il tende à l'ébranler pour le porter vers nous. C'est par là que l'*élan* répond aux conditions qui nous sont imposées par la vie, car, s'il atteste notre maîtrise sur le corps, il nous met aussi en relations avec les autres choses ou les autres êtres, non point d'une façon mécanique, comme si nous nous contentions de subir leur attraction ou leur impulsion, mais par une suite de démarches dont nous conservons l'initiative et qui, seules, nous permettent de retrouver un objet absent, de position inconnue. L'*élan* est lié à cette invention consciente qu'appelle et exige notre situation originale.

Mais, toute conscience du mouvement implique l'existence d'un repère par rapport auquel le mouvement est apprécié et l'on sait que, si ce repère vient à faire défaut, il devient impossible de se rendre compte du déplacement. Dans le domaine de l'expérience sensible, la détermination de ce repère est en partie arbitraire, du moins pour les mouvements suf-

fisamment lents, et souvent, ce qui nous intéressera, ce sera seulement la variation de distance entre les objets que nous considérons. Dans le cas des mouvements que le vivant accomplit pour découvrir sa proie, il n'en va plus de même : non seulement l'exercice de la motricité se traduit par une dépense d'énergie directement appréciable, mais encore, comme l'objet à atteindre ne nous est pas donné, il faut que nous assumions la charge de la quête et, par conséquent, que nous nous rendions compte de notre déplacement, même en l'absence de tout repère extérieur, car c'est nous qui devons aller à la recherche des choses et non les choses à notre rencontre. Il importe donc que nous disposions d'un repère intime du mouvement qui nous permette d'échapper à l'ambiguïté des mouvements sensibles. Mais, pour remplir son rôle, ce repère ne devra plus être donné, il sera posé par un acte exprès de notre part, acte inhérent au mouvement volontaire et qui sera la contre-partie nécessaire de l'élan que nous imprimons à telle ou telle portion de notre corps.

De fait, lorsqu'on examine les conditions ordinaires dans lesquelles s'opère le déplacement volontaire, on s'aperçoit que l'effort ne vise pas seulement à vaincre la résistance, mais aussi à l'utiliser en prenant appui sur elle pour progresser. Bien qu'il en soit solidaire, cet appui constitue un acte distinct de l'élan, car il tend à immobiliser la partie du corps sur laquelle il s'exerce de façon à permettre au mouvement de se déployer librement par ailleurs. Dans la marche, par exemple, qui est notre mode de progression habituel, nous ne confondons nullement le pied sur lequel nous prenons appui et celui que nous lançons en avant, et

la conscience du mouvement résulte justement de la conjugaison de ces deux actes différents, mais liés l'un à l'autre. L'*appui*, en effet, fixe la position à partir de laquelle le mouvement s'opère et ceci, non par une détermination extrinsèque toujours révocable, mais en vertu d'une décision présente que nous ne pouvons mettre en doute au moment même où nous l'exécutons. Il nous permet donc de nous attribuer les mouvements que nous accomplissons et, par là, il satisfait à la condition que l'analyse de notre situation avait mise en lumière : si le besoin exige un déplacement qui soit nôtre, il faut que nous ayons conscience de la position qui en marque l'origine. Or, il suffit de restituer au mot *position* son sens primitif pour y retrouver cet acte d'appui qui est inséparable de tout mouvement volontaire.

Ainsi, tandis que les objets matériels se transportent en bloc d'un lieu à un autre, le propre des mouvements qu'exécute l'être animé est d'impliquer un redoublement de l'effort, une combinaison plus ou moins harmonieuse d'appuis et d'élan. Notre action ne se borne pas au heurt de l'effort contre la résistance, ainsi que Maine de Biran semble l'avoir pensé, et, d'un autre côté, elle n'est pas non plus ce pur élan que M. Bergson a décrit, elle offre deux faces nettement distinctes, quoique solidaires, suivant que la résistance est absorbée dans l'élan ou utilisée dans l'appui. La relation de ces deux termes paraît répondre non seulement à l'interprétation la plus commune du mouvement volontaire, mais encore aux nécessités d'un état dont l'action, à ses débuts du moins, ne saurait être séparée.

Nous avons essayé dans un autre travail¹ de montrer comment les formes du temps et de l'espace étaient dérivées de cette relation fondamentale entre l'appui et l'élan. Lorsqu'on analyse ces notions et que l'on cherche à réduire de proche en proche leur complexité, on s'aperçoit, en effet, qu'elles ne sauraient être immédiatement tirées de l'expérience sensible et qu'il faut remonter aux actes du moi pour en expliquer la constitution. Maine de Biran avait sans doute aperçu la possibilité d'une telle dérivation, mais l'interprétation qu'il donnait du fait primitif la rendait difficile, car on ne voit pas bien le rapport qui peut exister entre l'effort et la résistance, d'une part, et, d'autre part, des notions comme celles d'antériorité et de postériorité², voire même d'extériorité. C'est pourquoi il avait été obligé de se contenter de juxtaposer l'activité au sensible sans aboutir à une théorie satisfaisante de la représentation. Si l'on réussissait, au contraire, à montrer comment le temps et l'espace s'enchaînent à l'activité du moi, on comprendrait par là même en quoi le sensible nous représente cette activité et comment il tire une partie de sa signification d'un tel rapport.

Dans l'analyse du temps et de l'espace, nous avons été amenés à distinguer deux types de relation de complexité différente : des relations de *sens*, qui nous

1. *Essai sur l'activité primitive du moi*, Paris, 1936.

2. On sait que pour Maine de Biran, l'effort n'est pas antérieur à la résistance. Cf. le passage souvent cité : « La force manifestée et son produit sensible, externe ou interne, coexistent donc en un seul point indivisible du temps, et sont inséparables, quoique distincts, dans la dualité primitive qui constitue l'existence même du moi ». *Nouveaux Essais d'Anthropologie*, éd. Naville, p. 499.

paraissent les plus simples, et des relations d'ordre, qui sont logiquement postérieures aux précédentes. Le sens du passé à l'avenir, par exemple, ne se confond pas avec l'ordre du temps, car c'est une relation à deux termes, tandis que pour instituer un ordre, il faut faire jouer au moins un terme intermédiaire, ainsi qu'on peut le voir dans l'ordination des qualités, où deux qualités prises isolément n'offrent par elles-mêmes aucun ordre. De même, dans l'espace, les deux sens « vers le dehors » (*extus*) et « vers le dedans » (*intus*) n'impliquent pas nécessairement l'existence d'une coupure susceptible de jouer le rôle d'intermédiaire et de permettre l'établissement d'un ordre spatial. Il convient donc d'examiner séparément les expériences sur lesquelles peuvent reposer ces deux types de relation.

Or, lorsqu'on s'interroge sur le sens du temps, on s'aperçoit qu'on ne saurait accepter sa dérivation habituelle à partir de l'expérience sensible. Dans cette hypothèse, en effet, le contraste initial que l'on place à l'origine du temps est celui de la perception présente aux images du souvenir : l'avenir se tire du passé par l'intermédiaire des séries régulières que l'on peut observer en celui-ci. Mais l'une et l'autre de ces suppositions se heurte à de graves difficultés : sans doute, l'image se définit comme inactuelle, mais elle n'a pas un caractère temporel univoque, elle peut et même elle doit apparaître aussi bien comme passée que comme à venir suivant la perspective sous laquelle on l'envisage. Son aspect temporel lui vient donc d'une expérience différente de celle du sensible et elle ne saurait servir à fonder le sens du temps. Quant à

l'avenir, s'il devait résulter de la transposition du passé, il aurait le même caractère déterminé que ce dernier. Or, si l'on se rappelle les conditions originaires de la recherche consciente, on ne peut admettre qu'il en soit ainsi. Comme l'objet ne nous est pas donné, il doit toujours subsister une certaine contingence dans les démarches que nous entreprenons pour l'atteindre, l'avenir doit comporter une part d'invention et de libre disposition, il ne peut être la reproduction pure et simple du passé conservé dans les images du souvenir.

C'est donc au cœur même de l'action, et par une saisie analytique du présent, qu'il faut chercher le sens du temps, si l'on veut échapper aux équivoques du sensible. Or, précisément, l'opposition, au sein du mouvement, entre l'appui et l'élan fournit la matière d'une telle analyse. Alors que, de l'aveu même de Biran, on ne pouvait tirer une distinction temporelle de la relation de l'effort à la résistance, l'élan, en effet, est naturellement tourné vers l'avenir, tandis qu'au contraire, l'appui correspond à cet élément de persistance sans lequel il n'y aurait pas de conscience du temps. Il faut donc voir dans ces deux aspects, solidaires, mais distincts, de tout mouvement volontaire, les véritables *chronotypes*¹, c'est-à-dire les modèles sur lesquels s'est formée la distinction entre ce que nous appelons passé et avenir par allusion aux images extérieures qui accompagnent le déploiement de l'action. Comme l'appui se prolonge au cours de l'élan, on ex-

1. Nous empruntons ces termes, ainsi que la notion d'une perception analytique du présent, à l'étude si remarquable de M. G. Guillaume, « *Temps et Verbe* », Paris, 1929, p. 78.

plique par là, du même coup, la continuité du présent, mais celle-ci ne résulte pas d'une fusion qualitative entre le passé et l'avenir, elle tient à la liaison entre les éléments constitutifs du mouvement et, bien loin d'exclure leur nécessaire distinction, elle se fonde au contraire sur elle. Ainsi, l'action seule dessine sans ambiguïté le sens du temps.

Les mêmes observations s'appliquent à l'espace.

L'espace, en effet, ne saurait dériver de l'expérience sensible, car au sens le plus courant du mot, ainsi qu'en témoigne avec plus de clarté encore l'adjectif « spacieux », il est justement ce milieu vide, qui n'est pas encombré d'objets, et où notre action peut se développer avec aisance. Les relations par lesquelles nous déterminons ce milieu, et que l'on peut appeler le système des sites, c'est-à-dire l'ensemble des notions telles que le dedans et le dehors, l'avant et l'arrière, le droit et le gauche, etc., manifestent également leur indépendance à l'égard de tout contenu sensible, puisque le même lieu peut être illustré par des qualités différentes, et que des lieux différents peuvent être recouverts d'une qualité uniforme. Du reste, la solidarité de toutes ces déterminations entre elles et leur commune relation à la position centrale occupée par le sujet montrent bien qu'elles ont une autre origine que le sensible. L'espace sous-tend toutes les qualités, mais il n'est pas lui-même formé de qualités et il faut s'adresser à une autre forme d'expérience pour en découvrir la source.

On pourrait évidemment songer à la résistance extérieure, en tant qu'elle est distincte de la sensation,

mais, outre qu'on ne saurait expliquer par elle le sentiment de l'espace vide, il faut toujours choisir une position initiale, un *ex* originaire, à partir duquel nous puissions apprécier son extériorité. La résistance étrangère peut bien marquer la limite d'une étendue déterminée, mais elle ne peut servir à constituer cette étendue elle-même. Il faut donc recourir à une action qui parte de la position d'origine et qui détermine le sens *extus* sans lequel il n'y aurait pas d'extériorité. Nous retrouvons donc ici des considérations analogues à celles que nous avons présentées à propos du temps; mais l'espace témoigne de son originalité à l'égard de celui-ci par la possibilité d'un renversement du mouvement et par l'existence d'un autre sens, *intus*, qui s'oppose au premier. Or, si l'on se souvient que la mobilité chez l'être conscient est liée à la recherche de l'aliment absent, on verra qu'il ne suffit pas au vivant de se porter à la rencontre de cet aliment, mais qu'il doit encore l'ingérer pour que le cycle du besoin soit achevé. C'est dans cette nécessité de la consommation, c'est-à-dire d'un nouveau mouvement par lequel l'aliment est porté au sein du corps, qu'il faut apparemment trouver l'origine la plus primitive de ce second sens de l'espace. L'élan, en effet, comme nous l'avons déjà observé, n'est pas toujours tourné vers le dehors, il existe aussi des mouvements de caractère centripète dans lesquels il est orienté en sens contraire. La structure de l'action reste la même et, par conséquent, on retrouvera toujours le temps dans la constitution de l'espace; mais la possibilité du changement de sens introduit ici une complication nouvelle, qui atteste la différence des deux notions, comme elle souligne aussi

leur commune dépendance à l'égard de la situation originaire de la conscience. C'est par l'enchaînement de l'action à cette situation qu'il faut expliquer l'origine de ces relations de sens qui caractérisent le temps et l'espace sous leur forme la plus simple.

Les thèmes de l'avant et de l'arrière, du droit et du gauche, du haut et du bas, se greffent sur ces deux sens primitifs de l'*intus* et de l'*extus* que l'on retrouve en chacun d'eux, mais auxquels ils apportent une spécification originale. Eux aussi ne sont pas empruntés à l'expérience sensible, car il peut fort bien y avoir une extension vers l'avant ou une rétraction, sans que l'on se soit fixé un point de repère extérieur, ou bien encore un détour qui ne soit pas consécutif à la rencontre d'un obstacle. Ils caractérisent des types d'actes distincts auxquels le vivant est obligé de recourir sous la sollicitation constante du besoin. Alors qu'une expansion et une contraction globales suffisaient à assurer le fonctionnement de la respiration, parce que l'air est un aliment partout répandu, il faut, pour atteindre une proie spéciale, une tension particulière qui détermine cette expansion et l'oriente dans une direction plus précise. L'échec de cette première tentative obligera ensuite à un *détour* qui permette l'exploration d'un autre champ de l'*extus*, acte nouveau, plus complexe que le précédent, et qui détermine une direction différente de l'espace. Si enfin ces deux premières méthodes ne conduisent à aucun résultat satisfaisant, il faudra que le vivant envisage de se transporter lui-même tout entier, ce qui le contraindra à changer d'appui et à rompre les attaches qui le liaient à son site primitif. D'où l'apparition d'un nouveau type

d'acte qui engendre une nouvelle direction de l'espace. On aperçoit ainsi la possibilité de donner un contenu concret à ces distinctions que la science considère seulement dans leur généralité, mais qui doivent avoir leur origine dans les modalités de notre action. Comme on le voit, il n'est pas besoin, à cet effet, de faire intervenir le sensible, et c'est du reste pourquoi les thèmes en question peuvent s'adapter à n'importe quelles données sensibles, encore que certaines les illustrent avec plus ou moins de vivacité et de clarté.

Il apparaît donc possible de définir les différents sens du temps et de l'espace sans avoir recours à l'expérience sensible, et par la seule considération des actes que nous accomplissons en vue d'atteindre et de porter en nous l'objet absent du besoin. Mais, de ces relations de sens, nous avons distingué les relations d'ordre qui impliquent la présence d'un ou de plusieurs termes intermédiaires, et l'on peut se demander si ces termes nouveaux ne sont pas fournis par la rencontre d'un sensible quelconque comme la résistance qui arrête nos mains, le son qui éclate dans l'air ou les couleurs qui coupent de leur bigarrure le champ visible.

Or, si l'on considère la structure temporelle de nos mouvements, on s'apercevra aisément que, même en l'absence de toute résistance étrangère, ceux-ci ne sauraient se prolonger indéfiniment, puisque notre corps n'est pas susceptible de s'étirer au delà de certaines limites. Si donc nous étions obligés de nous en tenir à l'appui primitif, le mouvement serait rapidement paralysé. En réalité, il n'en est rien : nous pouvons

prendre un appui nouveau et, grâce à lui, continuer notre déplacement. Seulement cet appui possède un caractère particulier du fait qu'il apparaît au cours d'une progression qui se poursuit. Il est *intermédiaire*. Entendons par là, non pas qu'il prenne place entre deux positions ou deux instants assignés, mais simplement qu'il sert à entretenir un mouvement déjà entamé, sans que celui-ci ait nécessairement atteint son terme. Sa qualité d'intermédiaire ne se définit point par rapport à un but déjà donné, mais par rapport au mouvement qu'il sert à prolonger. Ainsi les seules nécessités de l'action entraînent la position de termes intermédiaires sans qu'il soit besoin d'envisager la trace du mouvement dans l'étendue sensible. Il faut donc faire remonter aux actes du sujet, non seulement le sens de l'espace et du temps, mais encore leur organisation : celle-ci procède immédiatement de l'architecture spontanée de notre mouvement et de la combinaison en son sein des appuis et des élans.

Dès que l'on considère des mouvements complexes, on voit que le temps ne se réduit pas au fil unique sous la forme duquel nous avons tendance à l'imaginer : il implique une superposition de durées qui s'enveloppent l'une l'autre. Nous avons, en effet, d'une part, une durée d'ensemble qui a pour origine l'appui primitif et qui est déroulée par un élan indivis, et, d'autre part, des unités élémentaires de durée, qui sont délimitées par les appuis intermédiaires et qui viennent s'inclure dans la continuité générale du mouvement. C'est cette structure architectonique du temps qui se manifeste dans un grand nombre de faits rythmiques et, en particulier, dans la distinction entre la

figure rythmique et les divers *temps* qu'elle comprend en elle. Dans une mesure à trois temps, par exemple, nous avons le sentiment assez net que la fin du premier temps ne marque pas la fin de la mesure et que celle-ci se prolonge au delà. La durée de la mesure n'a donc pas été coupée par l'appui intermédiaire qui a défini le premier temps : elle se poursuit sur un autre plan en quelque sorte et c'est ce qui lui permet d'envelopper ce temps et ceux qui lui succéderont jusqu'à ce qu'elle soit elle-même achevée.

L'interprétation dynamique du temps nous conduit donc à une notion assez semblable à celle de ce schème temporel dont Kant avait reconnu l'existence et auquel il avait accordé une place centrale dans toutes les opérations de l'esprit. Par son rapport étroit avec les phénomènes du rythme, on aperçoit, en effet, toutes les applications dont il est susceptible dans le domaine de l'art, mais son importance n'est pas moindre dans celui de la connaissance et, en particulier, de la connaissance sensible, car c'est lui qui donne naissance à une notion que l'on peut regarder comme la clef de tout le symbolisme intellectuel : la notion d'ordre.

Tout ordre, en effet, implique un certain devenir, réel ou fictif dans lequel sont engagés les termes à ordonner. Entre deux termes pris isolément, comme par exemple le blanc et le gris, il n'existe aucun ordre; mais, si j'imagine un certain processus d'obscurcissement, le gris m'apparaîtra comme intermédiaire par rapport à un obscurcissement plus prononcé et j'aurai ainsi déterminé une relation d'ordre entre le blanc et le gris, même si le terme dernier du devenir consi-

déré n'est pas encore atteint. Il faut et il suffit que le processus institué se continue au delà du terme à ordonner, c'est-à-dire que l'on puisse retrouver la structure architectonique d'une durée qui en enveloppe une autre. Il en sera de même pour l'ordre spatial : deux points n'offrent par eux-mêmes aucun ordre, mais, si j'envisage un mouvement qui, partant de l'un aille au delà du second, celui-ci m'apparaît immédiatement comme intermédiaire, même si le mouvement ne se termine pas encore à une position assignable. C'est du reste parce qu'il répond au schème temporel de l'activité que l'ordre peut s'appliquer à des contenus aussi variés que des positions aperçues dans l'étendue ou des qualités qui ne figurent pas nécessairement dans une représentation spatiale donnée, comme les notes musicales. La généralité de l'ordre vient de ce qu'il est institué par un système d'actes émanés du sujet.

Cependant l'ordre témoigne de son indépendance par rapport à l'opération temporelle qui l'a engendré. La propriété que possède un terme quelconque d'être intermédiaire subsiste intégralement si l'on renverse le sens dans lequel l'ordre a été établi. L'orange, par exemple, reste toujours intermédiaire entre le rouge et le jaune, que l'on aille du rouge au jaune ou du jaune au rouge. Dans la montée mélodique comme dans la descente inverse, le « ré » se place de toutes façons entre le « do » et le « mi ». Ces relations s'affranchissent donc du sens temporel grâce auquel pourtant elles avaient pu être instituées. Il en est de même à l'égard de la durée que nous avons employée à les

établir : l'ordre est indifférent à la grandeur de cette durée pourvu qu'elle ne soit pas nulle, faute de quoi il disparaîtrait. L'ordre de l'espace, par exemple, subsiste même lorsque nous le parcourons avec une vitesse *quasi* instantanée, comme nous le faisons avec notre regard, ou bien encore lorsque la grandeur propre à ses intervalles s'amenuise par l'effet de la perspective.

Nous touchons par là l'un des principes fondamentaux du symbolisme de la représentation sensible. Dans toutes les qualités, en effet, on retrouve des relations d'ordre dont la présence serait inexplicable, si elles n'étaient rapportées à des actes du sujet qui fussent eux-mêmes ordonnés. Il était donc nécessaire d'étudier le mécanisme de ces actes pour comprendre comment la représentation convient avec eux. Mais, d'un autre côté, l'indépendance des relations d'ordre par rapport aux opérations qui les ont engendrées permet de concevoir comment la représentation peut se constituer comme une réalité distincte des actes du sujet. Or, c'est dans ce double caractère de convenance et, en même temps, d'indépendance par rapport à la réalité représentée que le sensible trouve sa raison d'être. L'ordre permet à la connaissance sensible de s'établir et il lui confère une partie de sa signification.

Ainsi, lorsqu'on replace l'activité du sujet dans la situation à laquelle elle doit répondre, il est sans doute nécessaire de rectifier l'interprétation que Maine de Biran en avait donnée; mais en restituant au mouvement volontaire l'élan sans lequel il resterait inefficace, on ne se rapproche pas seulement des condi-

tions qui nous sont imposées par la vie, on est aussi conduit à une conception d'ensemble des formes du temps et de l'espace qui constituent le cadre commun de tous les phénomènes sensibles. La description de l'activité du sujet prépare donc la voie à une interprétation du sensible que celui-ci ne pouvait tenir de lui-même et qui doit être recherchée dans les péripéties de l'existence dont nous avons assumé la charge. Si le monde qui s'offre à nous apparaît inséparable d'une présence unique et privilégiée, ce n'est pas seulement en raison du pouvoir de transformation et d'abolition que nous possédons à son égard, c'est aussi, plus profondément, qu'il nous donne une image de notre être et de son destin, sans laquelle nous resterions à nous-mêmes inconnus.

CHAPITRE III

NAISSANCE DE LA REPRESENTATION

Feignons un instant d'être réduits à cette pure épreuve de la vie où nous a conduits l'exténuation de tout sensible et supposons achevée une conversion, à certaines heures ébauchée, vers notre existence la plus obscure.

Nous voici donc les sens fermés, l'esprit vide, attentifs seulement au plus vague de notre âme. De l'objet, nous ne savons plus que le trouble où il nous laisse, de nous-mêmes que notre indigence et ces démarches incertaines qu'elle nous inspire. En cet extrême abaissement de la conscience, demandons-nous alors ce qu'il adviendrait de notre être si, par impossible, une telle condition s'avérait durable.

Or, il est aisé de voir que, dans une hypothèse de ce genre, nos chances de rencontrer l'objet seraient extrêmement restreintes. Celui-ci, en effet, n'ayant point de qualités et partant point de lieu assignable, la direction subjective que nous imprimons à nos mouvements n'aurait point de répondant *a parte rei*

et nous serions obligés de nous en remettre au phénomène tardif de la satisfaction pour nous assurer de leur efficacité. Il n'y aurait plus aucune possibilité de nous orienter par avance vers l'objet et il faudrait attendre du hasard qu'il se plaçât de lui-même sur notre chemin. En outre, comme l'objet ne serait pas incorporé à une image, il ne subsisterait pas aux vicissitudes du besoin : la satisfaction de ce dernier l'abolirait complètement, sa recrudescence nous trouverait aussi neufs devant lui qu'au premier jour. Toute utilisation du passé en vue de l'avenir nous serait par là même interdite. Enfin, et ce point n'est pas moins important, la position de notre corps n'en serait pas fixée dans un système de relations réciproques, c'est-à-dire que nous ne saurions au juste où nous sommes. Nous serions perpétuellement dans la situation d'un homme égaré au sein d'une nuit profonde, incapable de discerner le lieu qu'il occupe. Dès lors, nous pourrions bien avoir conscience des mouvements que nous accomplissons, mais en aucune manière du progrès qu'ils nous permettent d'effectuer. Notre action ne se réfléchirait pas au dehors et, quelque certitude que nous eussions de notre effort, il nous serait impossible d'en juger les résultats.

La suppression du plan de la représentation entraînerait donc, pour l'objet comme pour le sujet, une série de conséquences qui rendraient vaine la première conscience que nous avons prise de leur relation. L'épreuve de la vie, si elle n'était complétée par l'expérience sensible¹, perdrait toute raison d'être.

1. Cf. l'allemand *Erlebnis* et *Erfahrung*.

Dans cette sorte de silence et de ténèbres où le discours nous a menés, par un artifice inverse, restituons-nous maintenant le monde comme si nous assistions à son éclosion radieuse : la différence entre ces deux extrêmes de la conscience nous fournira une première mesure de la puissance représentative du sensible.

L'objet, en effet, nous apparaît désormais comme un faisceau de qualités nettement accusées, il occupe une place arrêtée dans l'étendue, il persiste dans le temps indépendamment des alternatives du besoin. Lors même qu'il s'efface du champ de la perception, son existence se continue sous forme de souvenir, trésor permanent de la mémoire et matière de toutes nos anticipations. De son côté, le vide de la présence s'est mué en une transparence qui nous sépare des choses sans nous les cacher et, à travers elle, les jeux de la perspective, les dégradations de la qualité, figurent à l'infini les chemins possibles de notre action. Mon corps lui-même est devenu une des pièces de ce monde sensible, il marque le lieu de mon être, cette portion privilégiée de l'univers qui sert d'origine à toutes les directions de l'espace et d'instrument à toutes les actions que je puis exercer. Ainsi le sujet et l'objet sont entrés dans la communauté d'une même représentation, ils peuvent désormais se joindre autrement que par une chance exceptionnelle : le calcul et la prévision se substituent à une recherche aveugle, et donnent à nos mouvements une sûreté et une aisance inconcevables dans notre première fiction de la conscience.

Ce sont ces diverses transformations dont il nous

faut reprendre maintenant l'analyse, afin de préciser les correspondances qui confèrent à cette nouvelle expérience sa signification et sa portée.

Nous avons vu que le caractère essentiel de l'objet du besoin était de nous faire défaut, d'être absent. Par conséquent, si le sensible était absent lui aussi, il ne nous apporterait rien de nouveau et il se confondrait avec l'objet du besoin dans une même négation : il serait seulement ce que nous n'avons pas. Toute signification et, par là, toute utilité lui seraient, du même coup, retirées. Si l'on admet, au contraire, qu'il possède une réalité originale par rapport à cet objet et que, d'autre part, il implique une relation au sujet, il faudra qu'il échappe en une certaine mesure à cette absence qui apparaissait si poignante dans le besoin et, par contre, qu'il y ait en lui quelque caractère par où il rappelle notre existence. Il devra donc dans certaines limites, qu'il reste à définir, participer à notre propre présence. Or, tel est bien sans doute le caractère le plus primitif du sensible : il nous est présent. Les couleurs que je vois, les odeurs que je perçois, me sont présentes, même si elles ne coïncident pas avec la place que j'occupe dans l'étendue, même si, comme il arrive des images visibles, j'aperçois tel de ces objets sensibles dans la perspective du passé ou de l'avenir. Se souvenir d'une chose ou la prévoir, suppose toujours une certaine forme de présence, assurément différente de la présence actuelle, mais qui ne se confond pas avec l'absence radicale dont nous faisons l'épreuve dans le besoin. C'est, du reste, ce caractère du sensible qui l'habilite dans sa fonction représentative, puisque, pour représenter

quelque chose ou quelqu'un, il faut être soi-même présent. Evidence du langage, dira-t-on, mais qui a été malheureusement trop négligée, sans doute parce que l'on n'apercevait pas clairement le contraste que le sensible forme ici avec l'objet du besoin. Il faut pourtant établir nettement cette différence fondamentale si l'on veut donner au mot de représentation un sens acceptable et conforme aux usages de la langue.

Toutefois, la présence du sensible ne se confond pas avec notre propre présence, celle que l'on pourrait appeler la présence vécue, et nous allons voir que le caractère par où elle en diffère tient justement à sa relation avec l'objet du besoin.

Le besoin a pour effet de lier notre être à un objet étranger et de nous placer vis-à-vis de lui dans une relation d'étroite dépendance puisqu'il nous fait attendre de sa rencontre notre propre subsistance. Si nous pouvions apaiser le besoin à notre gré sans recourir à une réalité différente de nous-mêmes, le mécanisme de cette fonction psychologique serait parfaitement inutile. Il faut que nous attendions l'objet et que nous le recherchions pour l'obtenir.

Dans l'hypothèse où le sensible aurait pour rôle de nous signifier l'objet du besoin, il sera donc nécessaire que notre dépendance à son égard soit clairement marquée. Or, après la présence, le caractère le plus remarquable du sensible est sans doute qu'il nous soit *donné*. Par cette métaphore empruntée aux relations sociales, nous exprimons ce fait essentiel que nous ne possédons pas naturellement le sensible, que nous ne pouvons le tirer de nous-mêmes et que nous

sommes obligés de l'attendre comme le présent d'un être étranger. Il est vrai que ce don doit être accepté de notre part, et, dans nombre de cas, nous pourrions le refuser en fermant nos sens à son approche; mais ce pouvoir de refus ne saurait être confondu avec un droit d'octroi qui nous appartiendrait en propre. Aussi toute philosophie qui méconnaît cette nécessité du donné répugne-t-elle au sens commun parce qu'au fond, elle contredit à l'exigence fondamentale de toute vie, qui est d'être suspendue à l'objet du besoin. Je suis obligé de me pencher sur la fleur pour en respirer le parfum et d'attendre l'apparition de la lumière pour que ce paysage deviné s'éveille à l'existence visible. Dans cette transition de l'absence à la présence réside l'originalité de la représentation; mais sa conformité avec la situation originaire de la conscience se révèle dans la façon dont s'opère ce passage et dans cette forme du don qu'il revêt invinciblement à nos yeux.

En caractérisant le sensible comme donné, il est vrai que nous attribuons à ce terme une portée plus restreinte que celle qu'on lui prête d'ordinaire. A la suite de M. Bergson, en effet, on en est venu à le prendre comme un équivalent d'immédiat et de primitif et on l'oppose aux constructions plus ou moins artificielles de l'intelligence. Or, si l'on admet l'enchaînement que nous avons essayé de décrire, on conviendra que cette épithète de donné ne s'applique ni à l'objet du besoin, ni à l'activité du moi, l'un parce que justement il nous fait défaut, l'autre parce qu'elle n'existe qu'autant que nous l'exerçons et que l'on ne voit pas comment nous pourrions nous contenter de

la recevoir. Le mot ne saurait donc désigner un état primitif de la conscience; par contre, il tire une partie de sa compréhension philosophique du contraste qui existe entre le sensible et les formes d'existence que celui-ci suppose préalablement. Il faut, en effet, qu'il y ait eu une épreuve à la fois de la privation et de l'effort pour que l'expérience du donné prenne toute sa valeur. La notion est donc plus complexe que son usage actuel ne le laisse entendre, mais cette complexité même permet de lui conférer une signification plus rigoureuse et de l'employer utilement à définir la présence du sensible.

Ce caractère de donné se précise lorsqu'on envisage l'aspect temporel et l'aspect spatial sous lesquels le sensible s'offre à nous. En effet, dans la sensation, il nous semble que nous recevons quelque chose qui existait avant d'être perçu et qui nous est apporté du dehors au moment où nos sens s'ouvrent sur le monde. La présence du sensible est une présence extérieure et, d'autre part, elle apparaît comme résultant de la prise de conscience d'une réalité antérieure. Double caractère dont il nous faut essayer de rendre compte en montrant qu'il tient à la nature de la représentation et au rapport que celle-ci soutient avec le sujet et l'objet.

On étonnerait sans doute beaucoup un homme peu initié aux spéculations philosophiques si l'on mettait en doute devant lui l'existence des choses antérieurement à leur perception. Il a toujours paru naturel au sens commun de croire que la sensation actuelle s'in-

sérait dans le cours du monde et qu'elle était seulement la révélation plus ou moins fortuite d'une existence préalable. Dès lors, même s'il s'agissait d'une illusion, il faut reconnaître qu'elle s'impose avec une force singulière et qu'elle constitue à tout le moins un problème inévitable dans l'étude du sensible.

Mais d'où vient que l'on puisse tenir pour une illusion une croyance aussi naturelle et aussi constante?

L'argument essentiel que l'on a toujours fait valoir contre elle est que les choses ne sauraient exister avant d'être perçues parce que, en dehors de la perception, elles sont pour nous parfaitement inconnues. Or, c'est justement cette identification entre les choses et le sensible qui est en question. Si, en effet, on admet l'antériorité du besoin par rapport à l'expérience du sensible, on ne peut plus accepter une telle assimilation, car, dans la mesure où nous éprouvons qu'elles nous font défaut, il faut bien accorder aux choses une certaine forme d'être qui ne se confond point avec le sensible. Il est vrai qu'en cet état, elles ne nous sont pas encore connues, puisqu'aussi bien le rôle du sensible est précisément de nous les révéler; mais, si nous devons juger de la connaissance par celles de ses opérations qui se passent à la pleine lumière de la conscience, la distinction entre les choses et le sensible apparaît comme la condition nécessaire de la connaissance sensible, car, sans elle, il n'y aurait plus d'écart entre ce qui signifie et ce qui est signifié. En identifiant, suivant une formule connue, l'être des choses avec celui du sensible, on commettrait sur le plan de l'expérience primitive la même erreur qu'en confondant, sur le plan de la connaissance réfléchie, le réel

avec l'appareil symbolique dont nous nous servons pour l'exprimer. Lorsque l'on a renoncé à l'ambition d'une connaissance unitive conçue sur le type du désir, non seulement il n'est plus nécessaire de faire de la connaissance la condition de l'être des choses, c'est au contraire la démarche inverse qui apparaît la seule légitime.

Il reste donc seulement à savoir pourquoi l'écart en question revêt une forme temporelle, c'est-à-dire d'où vient cette antériorité que nous attribuons aux choses par rapport à leur perception. Devons-nous prêter aux choses une causalité à l'égard de la représentation et faire de leur antériorité un simple cas particulier de la loi générale de causalité? Cette solution est sans doute une de celles qui se présentent naturellement à l'esprit et on la retrouve aussi bien chez Kant que chez Maine de Biran. Toutefois, on sait les objections que l'on a toujours opposées à un tel emploi du principe de causalité : pour que celui-ci soit susceptible d'une application régulière, il faut, en effet, que nous puissions suivre dans l'expérience l'enchaînement des antécédents et des conséquents et, en dehors de ce contrôle expérimental, il n'y a plus que suppositions arbitraires et invérifiables. En vain alléguerait-on l'exemple de la science et des recherches qu'elle poursuit sur les causes de la sensation, car, dans ses investigations, elle ne prétend pas sortir du sensible et l'événement sensible qu'elle se propose d'expliquer est toujours rattaché à d'autres événements assignables dans l'expérience. Le passé qu'elle place avant la sensation a été lui-même défini par d'autres sensations et il n'est nullement question de choses qui soient

distinctes du sensible lui-même. Il faut donc renoncer à invoquer la causalité pour expliquer l'antériorité des choses sur la perception, et du reste on doit observer à cet égard que l'usage de la causalité que l'on a reproché à Kant n'avait, ni ne pouvait avoir de caractère temporel, puisque la forme du temps n'est introduite que par l'activité du moi.

Mais, aussi bien, lorsqu'on dit que les choses sont antérieures à leur perception, on ne fait point allusion, semble-t-il, à un événement temporel qui précéderait la perception et dont celle-ci dépendrait. On se borne à indiquer par là que les choses paraissent nous attendre et que leur révélation sensible vient seulement s'ajouter à cette existence préalable. S'il y a événement temporel, cet événement concerne seulement la perception et il prend place dans une série qui est seulement parallèle à l'existence des choses. Or, si l'on admet que le sens du temps est déterminé par la nature de notre action, il est aisé de découvrir dans quelle suite la perception vient s'insérer, c'est celle des mouvements qu'elle a justement pour fonction d'éclairer. Mais cette action elle-même ne s'est déroulée que sous l'aiguillon du besoin et en vertu du sentiment qu'une certaine chose ou un certain être nous faisait défaut. Les choses sont donc contemporaines de l'action que nous dirigeons vers elles et dès lors la perception, qui surgit au cours de cette action et au sein du temps que celle-ci a dessiné, nous apparaîtra aussi comme postérieure aux choses. C'est seulement par l'intermédiaire de l'activité que la perception reçoit son caractère d'événement temporel et qu'il faut expliquer le rapport d'antériorité que les choses sou-

tiennent avec elle. On doit seulement se garder de concevoir ce rapport sous la forme d'une succession entre deux événements distincts, il n'arrive rien à l'objet qui déclanche sa perception, seule la perception elle-même arrive et s'ajoute au rapport primitif que notre action soutenait avec lui.

Un exemple éclairera ce que nous entendons par une telle antériorité. Lorsque nous disons : j'appelle circonférence la figure engendrée dans un plan par la rotation d'un segment de droite autour d'une de ses extrémités, il semble évident que le nom ne peut-être imposé qu'à la condition que l'on ait préalablement défini l'objet auquel il doit s'appliquer. La chose dénommée paraît donc antérieure à sa dénomination parce que celle-ci suppose un acte d'énonciation qui s'ajoute à la construction envisagée : « j'appelle circonférence »... mais on ne saurait dire que cet événement intéresse la figure elle-même et, *a fortiori*, que cette figure soit cause du nom qu'elle va porter désormais. La dénomination ne prend place que dans la suite temporelle des opérations du discours et c'est seulement par l'intermédiaire de ce dernier qu'elle apparaît postérieure à la figure qu'elle caractérise. Or, si l'on admet que le rapport du sensible aux choses est du même ordre que celui que nous établissons consciemment entre certains objets et leurs signes, on voit qu'il n'est pas davantage besoin de recourir à une causalité invérifiable des choses sur la perception pour rendre compte du rapport que les qualités soutiennent avec leur objet. Ce rapport est original et, de part et d'autre, il y aurait danger à le confondre avec ceux que la science établit à l'intérieur même du sensible

en mettant à profit la diversité de ses types.

On ne manquera pas d'objecter que, en fondant l'existence des choses sur le besoin, nous leur donnons une base assez fragile, puisque le besoin est essentiellement variable. A cette objection nous avons déjà partiellement répondu, car, nous l'avons fait observer, aucun fait ne peut mettre mieux en lumière l'insuffisance du moi et la nécessité d'une existence étrangère que celui qui nous montre notre propre vie suspendue à la rencontre de l'objet dont elle doit tenir sa subsistance. Mais l'apparition du sensible, en nous fournissant une représentation de l'objet, a pour effet de conférer à celui-ci une permanence qui le soustrait aux vicissitudes du besoin. De même que l'idée incorporée à son signe supplée son objet et nous dispense d'une imagination parfois impossible et toujours laborieuse, le sensible se substitue aux choses et nous exempte de leur épreuve. L'image suscitée par le besoin subsiste au besoin, comme la contemplation au désir, et le souvenir à la contemplation même. Ainsi le don du monde suppose une attente, mais il la passe et s'inscrit en nous par un accomplissement désormais sans limites.

Que l'extériorité soit un des caractères les plus frappants des divers sensibles, c'est sans doute une des constatations les plus naïves que nous puissions faire à leur sujet. Les sons et les couleurs sont perçus à distance, les impressions thermiques, même lorsqu'elles nous paraissent les plus profondes, forment toujours anneau autour du corps propre, et les contacts impliquent inévitablement la position d'un corps

étranger à l'organisme. Quant aux odeurs et aux saveurs, si leur propre est de se mêler à notre intimité, elles n'en viennent pas moins du dehors, car elles ont besoin d'être aspirées ou goûtées pour que s'opère cette fusion avec notre être qui les caractérise. Nous occupons donc par rapport au sensible une position centrale et les diverses qualités se répartissent autour de nous vers l'extérieur. Telle est du moins l'impression immédiate que nous ressentons en face d'elles, lorsque nous essayons de les décrire comme elles nous sont données.

On sait que cependant le développement de la science a fait naître une conception toute différente. En définissant la réalité physique par des combinaisons d'étendue et de mouvement, le cartésianisme a conduit à penser que les qualités devaient être considérées comme de simples modifications de notre âme et, comme celle-ci, à son tour, était définie par opposition à l'étendue, les qualités lui ont emprunté ce caractère et sont apparues désormais comme étrangères à l'espace. Cette vue s'est en partie confirmée lorsque l'analyse des phénomènes physiologiques auxquels la sensation est liée, est venue montrer que celle-ci dépendait d'une impression terminale localisée soit à la surface de l'organe récepteur, soit en des centres appropriés. Dès lors, le problème a surgi de savoir comment, à des modifications que tout l'effort de la science était de resserrer en une région de plus en plus restreinte de l'étendue organique, pouvaient bien correspondre des sensibles situés hors des centres nerveux et à des distances de plus en plus grandes à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie des sens.

Sans doute on abandonnait de la sorte la pure spiritualité de la qualité, mais, pour être transporté au sein de l'étendue, le problème n'en était pas moins pressant, puisque le jeu naturel de la sensation allait en sens inverse de celui de la recherche scientifique, l'un tendant à élargir notre horizon perçu, l'autre à suivre la marche de l'impression jusqu'à une sorte de noyau central.

On peut poser en général la question de savoir si les actes de l'intellect sont aussi affranchis de leurs conditions spatiales que le supposait Descartes. Pour nous en tenir à l'évidence fondamentale en laquelle il voyait le modèle de toute certitude, on se demandera légitimement ce que serait le moi en dehors de l'activité par laquelle il se manifeste en déployant l'étendue et, d'autre part, comment l'évidence en cause pourrait bien apparaître en dehors de l'acte de la proposition, lequel est sans doute relatif à la séparation spatiale des corps entre eux. La fiction de la substance pensante inétendue n'a donc pas toute la clarté que le philosophe lui attribuait; mais, en ce qui concerne plus particulièrement le sensible, si la recherche scientifique se détourne de l'aspect immédiat sous lequel une qualité s'offre à nous, ce n'est point qu'elle juge que la qualité en général soit hors de l'étendue, car elle est nécessairement astreinte à la retrouver sous une forme ou sous une autre dans la zone où elle poursuit ses investigations, faute de quoi tout contrôle expérimental lui ferait défaut. Pour prendre un exemple, la détermination des causes du son entraînera nécessairement le physicien à négliger pour un temps la donnée proprement sonore, mais, dès qu'il

voudra assigner à cet événement un antécédent défini, il sera obligé d'instituer une expérience en d'autres champs sensibles, comme celui de la vue ou du toucher et, par conséquent, il retombera sur des qualités qui sont déjà dans l'espace. La science ne saurait s'évader hors du sensible, et pas davantage la qualité hors de l'espace où l'on peut en suivre les enchaînements.

Si l'on a pu croire que les qualités se réduisaient à des modifications inévitables ou à des impressions localisables dans le cerveau, c'est que l'on a méconnu leur rapport naturel à l'objet du besoin ou à l'activité du sujet. Lorsqu'on considère, en effet, que l'objet est absent par définition, on ne doit plus s'étonner que les qualités sensibles ne nous apparaissent pas là où nous sommes et qu'elles viennent, au contraire, prendre place dans la région de l'étendue où nous pouvons espérer le rencontrer. Ainsi, même dans la représentation, il faut qu'il subsiste quelque chose de l'absence qui caractérisait l'objet sous sa première forme, alors qu'il était seulement ce qui nous manquait. C'est par cette nécessité, et en raison du lien naturel qui existe entre le représentant et le représenté, que l'on peut espérer rendre compte de l'extériorité des qualités. Nous n'avons point à chercher pourquoi les impressions se sépareraient du corps pour nous apparaître à distance, car cette séparation est déjà impliquée dans le besoin, en sorte que le problème naturel de la sensation est la recherche d'une médiation, bien plutôt que celui d'une mystérieuse projection de nos propres états.

Mais l'extériorité n'est pas la séparation pure et

simple, elle est rapportée aussi à un *ex* initial à partir duquel elle se compte. Il faut donc que celui-ci ait été déterminé préalablement. La localisation des qualités hors du corps implique un acte originaire en vertu duquel nous prenons position dans le monde pour nous diriger vers les objets qui nous font défaut. Or, nous avons vu que la dualité au sein du mouvement entre l'appui et l'élan permettait d'assigner à la fois cette position et le double sens *intus* et *extus* de l'étendue qui se déploie autour d'elle. Toutefois, si cette action de notre part était immédiatement déclanchée, soit sous l'empire du besoin, soit sous l'effet du stimulant étranger, il est probable que la perception, encore inutile, n'apparaîtrait pas encore à la conscience, ainsi qu'il arrive dans certains réflexes. Mais, si l'on suppose que, pour une raison ou une autre, l'action se trouve partiellement inhibée et réduite à une simple attitude de départ, les conditions seront réalisées pour qu'il en naisse une représentation. L'acte que nous n'accomplissons pas jusqu'au bout se changera en une simple possibilité, symbolisée par la place vers laquelle il tendait et où va surgir la qualité.

Les différentes expansions et extensions de notre corps se transforment de la sorte en une étendue représentée qui se développe bien au delà des limites de l'étendue organique suivant la sollicitation des objets qui attirent l'action, et, de même que l'objet durait par son image, il y aura aussi, grâce au sensible, une persistance de l'étendue postérieurement à l'activité qui l'avait fait naître. Tel sera, en particulier, le cas des images visuelles : on aurait tort de penser que, pour être des souvenirs, elles sont hors de l'étendue ;

en réalité, elles sont extérieures comme les sensations dont elles procèdent; mais la position d'où elles nous apparaissent n'est plus marquée par un acte exprès de notre part, c'est une position qui est elle-même imaginaire et qui diffère de la position actuelle, en sorte que l'ensemble tout entier, glissant hors de l'horizon du présent effectif, pourra nous représenter à la fois les objets situés hors du champ de la perception et les cheminements qui nous permettraient de les atteindre. Le sensible apparaît ainsi comme la condition grâce à laquelle l'espace peut se déployer, non seulement au delà de la sphère du corps propre, mais encore au delà du cercle actuel de la perception. A cet égard, la science, en instituant une symbolique de l'espace, ne fera que reprendre et continuer par un usage systématique du sensible une transformation dont la perception et le souvenir constituent les premières étapes.

En résumé, les caractères les plus généraux du sensible, c'est-à-dire la présence d'un donné qui nous apparaît consécutif aux choses et situé à l'extérieur du corps propre, s'expliquent par le double rapport que le sensible soutient avec le sujet et l'objet, tels qu'ils ont été déterminés par la première épreuve de la vie. Les difficultés insurmontables qu'ont suscitées dans l'histoire de la philosophie l'existence des choses avant la perception et, d'autre part, l'extériorité des qualités sensibles, sont nées de ce que l'on a voulu envisager le sensible uniquement en lui-même et comme un fait premier. Or, si l'on tient compte de l'enchaînement naturel des notions psychologiques, le sensible

ne saurait être regardé comme un fait premier, car il suppose à la fois une attente originaire de choses qui ne sont pas en nous et une activité de recherche tournée vers elles. Il naît de la nécessité de trouver une sorte de terrain commun entre le sujet et l'objet; mais, du fait même qu'il les rapproche, il les transforme profondément : l'objet échappe dans une certaine mesure à son absence primitive et subsiste en dehors des vicissitudes du besoin, l'activité n'est plus actuellement exercée et ce sont seulement ses possibilités qui sont représentées, soit sous la forme de chemins à parcourir, soit sous la forme de positions virtuelles. L'analyse qui nous permet de retrouver, sous l'expérience sensible, les linéaments d'un monde plus ancien et plus obscur nous atteste en même temps la grâce qui est incluse dans l'apparition de ce monde nouveau où nous pouvons déjà nous connaître au milieu des choses, en attendant de nous connaître comme les membres d'une société spirituelle.

CHAPITRE IV

LA DIFFERENCE DES QUALITES

Si le donné est corrélatif d'une privation antérieure, il devra exister une certaine analogie entre la nature de cette privation et la forme sous laquelle nous apparaît ce donné. Comme nous l'avons vu au premier chapitre, la nécessité où nous sommes d'attendre l'objet du besoin tient à la particularité de ce dernier. S'il était quelconque, nous pourrions aisément le trouver sur place et la conscience deviendrait inutile, comme on peut le présumer des plantes qui puisent directement leur nourriture dans le milieu environnant. Il faut donc que l'objet du besoin possède certaines *propriétés*, et ces propriétés pourront être assez spéciales, ainsi que nous pouvons le constater à la déception que nous causent nombre de rencontres, et comme en témoigne par ailleurs le comportement de certains animaux qui paraissent rechercher des proies très définies.

Or, ce caractère de l'objet du besoin trouve son répondant au sein du donné. Celui-ci n'est jamais quelconque, il s'offre toujours sous un aspect particulier :

ce sera telle couleur qui illustrera tel lieu, telle odeur qui viendra frapper mes narines, tel son que je percevrai à ce moment du temps. En d'autres termes, le donné sensible est formé de *qualités* qui m'apparaissent *hic et nunc*, sans que je puisse anticiper leur présence autrement que par des images affaiblies. Et c'est précisément parce que le donné sensible est ainsi particularisé que je suis obligé de l'attendre comme j'attendais l'objet du besoin. Je ne puis le fabriquer de mes seules ressources, et les plus hautes créations de l'art et de l'industrie supposent toujours une matière préalable qui nous est donnée, mais dont nous pourrions être privés, parce que ses déterminations sont autres que celles que nous pouvons de nous-mêmes imprimer à nos mouvements. A cet égard, la distinction des qualités est symétrique de la différence des propriétés et l'on conçoit que l'une ait rendu l'autre nécessaire.

Toutefois, nous devons distinguer ici deux problèmes différents. Le premier, et le plus général, est posé par le fait que dans chacun des champs sensibles, il existe des qualités qui se distinguent les unes des autres, comme par exemple le rouge et le vert dans le champ visible. Nous l'appellerons le problème de la différence des qualités, parce que le passage d'une de ces qualités à l'autre suppose un certain transfert¹. Le second est celui de la pluralité des champs sensibles, champ visuel, champ auditif, etc... Nous l'appellerons le problème de la diversité des qualités et il sera abordé dans un chapitre ultérieur.

1. Cf. le grec *διαφορά*

Pour une psychologie du donné, où l'on se meut dans la sphère relativement claire de ce qui est présent à la conscience, ce problème de la différence des qualités ne se pose pas et, à vrai dire, ne peut pas se poser. La différence des qualités est admise comme un fait au delà duquel il n'y a pas lieu de remonter, et le rapport des qualités au besoin s'établit par l'intermédiaire de la satisfaction que nous apporte l'objet sensible. Nous associons seulement à certaines qualités perçues tel ou tel état affectif qui lui a succédé, et nous transposons à l'avenir les consécutions observées, de sorte que la réapparition de la qualité fait naître l'attente de l'affection correspondante. Mais on doit relever que les états affectifs postérieurs à la rencontre de l'objet du besoin n'offrent point de particularité très marquée, car leur rôle paraît être seulement de suspendre l'activité en nous informant qu'elle est ou non arrivée à son terme. Ainsi la satisfaction a souvent un caractère banal comparée à l'attente précise et particulière qui l'avait précédée, observation que tous les psychologues de l'amour, en particulier, n'ont pas manqué de faire. La satisfaction ne peut donc être invoquée pour rendre compte de la différence des qualités, c'est de celle-ci bien plutôt qu'elle tirerait les nuances qui la distinguent, à la façon dont un thème très simple peut s'enrichir d'harmoniques variés. Toute la question cependant est de savoir si la richesse qualitative du sensible n'a d'autre rôle que de fournir un accompagnement esthétique au plaisir qui clôt le cycle du besoin.

A priori, cette sorte de gratuité que l'on prête au sensible apparaît peu conforme à ce que nous savons

en général des fonctions psychologiques et de leur rapport aux exigences de la vie. Mais peut-être tient-elle justement à ce que, en raison de leur clarté, on est convenu de prendre les qualités comme point de départ. Une psychologie qui reconnaît au sentiment de l'absence son caractère original n'est pas astreinte à un tel ordre, puisque, au contraire, elle place la privation avant le don. Par là même, elle nous permet de comprendre qu'une attente spécifique appelle des signes qui soient eux-mêmes spécifiés, et que des qualités qui sont particulières représentent une réalité qui doit être particulière.

Il est vrai que l'on peut se demander si une telle attente est en effet éprouvée par la conscience et si nous ne la reconstruisons pas artificiellement en nous servant de ce que nous connaissons par ailleurs des objets qui sollicitent l'activité des êtres animés. Pour expliquer la spécificité des qualités sensibles, nous aurions recours subrepticement à ce que cette même expérience sensible nous a appris sur l'objet habituel du besoin. Par exemple, on sait qu'il existe des faims spécifiques, comme la faim de graisse ou la faim de sel : peut-on dire qu'elles aient pour la conscience un caractère particulier qui les distinguent des autres faims et ne tiennent-elles pas leur originalité de leur association avec les objets sensibles qui les ont satisfaites dans le passé? Ne tomberions-nous pas dans un cercle évident en prétendant expliquer une saveur comme le salé par un état qui emprunte à cette sensation ce qu'il peut avoir de distinctif?

Un tel cercle, il faut l'avouer, est inévitable lorsqu'on se propose de remonter au delà des formes

complexes sous lesquelles les phénomènes psychologiques s'offrent à nous. Il est fort possible qu'en fait, nous n'arrivions pas à isoler les états, que nous disons antérieurs au sensible, de ces mêmes sensibles auxquels ils sont liés dans notre expérience. Mais l'analyse ne peut-elle achever, par le discours au moins, certaines distinctions qui nous sont proposées par cette expérience et vers lesquelles semblent converger un certain nombre de faits observables?

Le premier de ces faits est le langage même dont nous nous servons pour désigner les qualités. Celles-ci, comme leur nom l'indique, ne sont pas posées isolément, elles sont rapportées à un sujet qu'elles qualifient et dont elles nous font connaître un aspect. Mais qu'est-ce que ce sujet en dehors de son attribut? Dirait-on qu'il est défini par une autre qualité que nous sous-entendons provisoirement et dont nous nous contentons d'exprimer la relation avec une qualité plus manifeste? Resterait seulement à savoir quelle est cette qualité puisqu'elle n'est pas énoncée. De quelque manière qu'on le conçoive, il faut admettre que le sujet est plus ou moins caché et qu'il ne nous est immédiatement révélé que par son attribut. Il n'est donc pas donné tout entier à la conscience et pourtant il doit posséder une nature qui lui soit propre, puisque nous voyons qu'il est incompatible avec certains attributs. Mais n'est-ce pas là un exemple de la relation que nous cherchons à établir entre la qualité et un objet non donné qu'elle nous manifesterait? Si toute la réalité était étalée sur le même plan, l'espèce d'occultation que subit le sujet de la proposition deviendrait incompréhensible, tandis qu'elle s'explique ai-

sément si l'on admet, comme pour l'objet du besoin, une position de ce sujet grammatical antérieure à la manifestation de la qualité et qui en commande l'espèce. Le langage nous montre donc que la différence des qualités est subordonnée à une réalité préalable et, s'il ne nous renseigne pas autrement sur cette réalité, sa forme, du moins, s'adapte à l'hypothèse que nous avons admise, tandis qu'elle ne peut se plier sans violence à une conception purement phénoméniste de la qualité.

Le deuxième de ces faits est la structure même du sensible. Lorsqu'on examine celle-ci, en effet, on se trouve en présence d'une particularité assez singulière : d'une part, dans chacun des champs sensibles, les qualités s'excluent rigoureusement les unes les autres; par contre, si l'on envisage l'ensemble du sensible, on constate que les qualités d'espèce différente non seulement ne s'excluent pas, mais encore paraissent s'appeler les unes les autres, de façon à constituer les objets naturels de la perception. Par exemple, le rouge et le vert se chassent mutuellement du lieu où ils apparaissent, mais un même objet peut être à la fois rouge, solide, rugueux, etc... parce que ces qualités appartiennent à des champs sensibles différents et que nous tendons spontanément à établir de telles relations intersensibles. D'où vient donc un changement aussi radical dans notre attitude à l'égard des qualités?

Si l'on se place au point de vue du donné, il n'y a, semble-t-il, qu'à enregistrer le fait sans en chercher

la raison : certaines qualités s'excluent, d'autres s'associent : l'expérience ne nous apprend rien de plus. Mais, si l'on admet que la nature de l'expérience sensible dépend d'une activité de recherche que le sensible est appelé à guider, il n'en est plus ainsi et l'on aperçoit la possibilité d'une explication. En effet, nous avons vu que le mouvement en général, et plus particulièrement le mouvement de détour, était déterminé par la privation d'un certain objet et par la déception où nous laissaient les rencontres qui ne le comportaient point. Supposons maintenant que les qualités d'un même champ sensible nous représentent des objets : si celle que nous découvrons dans une certaine direction ne répond pas à l'objet de notre attente, nous serons amenés à nous en détourner, et à chercher en un autre lieu l'objet qui nous attire et par conséquent aussi la donnée qui doit nous le signifier. La différence de place entre les qualités d'un même champ sensible provient donc d'un mouvement que nous accomplissons, ou que nous nous contentons d'ébaucher, pour aller de l'une à l'autre ; mais ce mouvement lui-même tient à la déception engendrée par un signe qui n'était pas celui que nous attendions. L'exploration du champ spatial, qui fait apparaître concurremment la différence des qualités et la distinction des places, procède d'une interrogation qui, par delà le sensible, s'adresse à l'objet absent du besoin. Le terme même de *différence*, qui implique un transport, nous montre que les qualités supposent un acte de notre part pour aller de l'une à l'autre, et cet acte ne peut avoir d'autre raison d'être que le sens même que nous attribuons à la donnée qualitative.

On ne doit donc point concevoir la différence des qualités en dehors de la double relation que le sensible soutient avec l'activité et l'objet de celle-ci, comme si la multiplicité qualitative pouvait constituer par elle-même une matière qu'il faudrait informer pour la faire entrer dans le cadre de l'espace; en réalité, le lien de la qualité à l'espace est plus profond encore, puisque les différences que nous relevons en elle procèdent déjà d'un mouvement spatial, et qu'elles ne sauraient être saisies en dehors de cette référence à l'activité du sujet. Il est vrai que celle-ci est simplement représentée et qu'elle n'a pas toujours besoin d'être immédiatement exercée; mais c'est là le propre de la représentation, elle tient lieu du mouvement et cependant elle ne peut être comprise qu'en fonction du mouvement.

D'un autre côté, pourtant, on ne saurait assimiler la différence qualitative à une simple illustration qui s'ajouterait à l'étendue pour nous peindre la diversité des lieux. Cette conception de la qualité, qui en ferait un simple artifice de décorateur, se heurte en effet à une difficulté majeure, c'est que la différence qualitative ne recouvre pas celle des lieux et que nous distinguons fort bien des places qui sont cependant occupées par des qualités semblables. Le réseau des sites n'est pas le même que celui des données sensibles, encore que celui-ci ne puisse apparaître sans celui-là. Il faut, en effet, tenir compte de l'autre rapport que la qualité soutient avec l'objet du besoin. Si la qualité n'était que l'illustration de la diversité des sites, elle aurait un caractère purement subjectif, elle répéterait les distinctions que nous établissons entre nos

mouvements et elle les transposerait seulement au dehors. Mais il convient qu'il y ait en elle un caractère par où s'affirme au contraire notre dépendance à l'égard d'un objet que nous ne pouvons tirer de nous-mêmes, et c'est pourquoi la différence qualitative, toujours sous-tendue par un acte, manifeste aussi son originalité à notre égard en nous apparaissant en des objets qui ne sont pas liés à un site déterminé, et qui peuvent toujours en changer par l'effet de leur mouvement propre ou de notre mouvement.

Inversement, lorsque la qualité, au lieu de nous apporter une déception qui nous oblige à nous en détourner, nous semblera contenir une promesse de satisfaction, le mécanisme d'exclusion que nous avons essayé de décrire n'aurait plus de raison de jouer. Les qualités s'associeront dans une même recherche tournée vers le même objet. Tel est le cas des qualités d'espèce différente qui se groupent pour former l'objet sensible, représentation de celui qui sollicitait l'activité. Encore faut-il que celle-ci intervienne car, à l'ordinaire, les qualités qui appartiennent à des champs sensibles différents ne sont pas *données* ensemble, elles doivent être liées par un acte du sujet et elles ne le sont qu'en raison de leur commun rapport avec le but que vise cet acte. Ainsi, les mêmes principes permettent de rendre compte de la structure du sensible, et de cette double et contraire loi d'exclusion et d'association qui la caractérise : il suffit d'observer que l'exclusion des qualités d'un même champ les unes par les autres et, au contraire, le groupement de celles qui sont d'espèce différente, tiennent aux deux aspects opposés que revêt nécessairement la re-

cherche, suivant qu'elle conduit à une déception ou nous promet une satisfaction.

Cette interprétation de la différence qualitative se confirme lorsqu'on envisage un caractère qui paraît essentiel à la qualité, à savoir sa généralité. Si on la prend sous sa forme primitive, c'est-à-dire sensible, et non comme une expression imagée d'une individualité naturellement complexe, la qualité n'offre que des variations limitées et, par conséquent, elle est astreinte à se répéter. Dans un même champ spatial, il y aura des couleurs qui se ressembleront au point de paraître indiscernables, les sons se reproduiront dans le temps et nous permettront de distinguer les êtres et les choses, les odeurs, quelle que soit leur extraordinaire richesse, se reconnaîtront sans peine et définiront certains composés dont la stabilité peut être établie par d'autres expériences sensibles; enfin les autres sensibles, tels que le tangible, le thermique, ou la saveur se réduisent à un nombre plus restreint encore de variables qui reviennent toujours pareilles à elles-mêmes. L'expérimentation psychologique, en donnant une forme précise au jugement de ressemblance et de différence, a fait justice de l'hypothèse littéraire d'une diversité qualitative illimitée, et elle permet d'entrevoir la possibilité d'une identification de plus en plus rigoureuse des différentes qualités par le moyen d'une énumération exhaustive. C'est par la composition du sensible dans l'espace et le temps que s'opère ce renouvellement indéfini qu'a décrit la psychologie bergsonienne. Mais, pas plus qu'on ne saurait confondre la spiritualité de la vision avec les couleurs attachées

aux choses, on ne peut inscrire le progrès de la conscience dans une qualité qui se grossirait de souvenirs. La mélodie ne change pas les notes dont elle se forme, mais elle se dégage en sa réalité originale par l'artifice même des identités qui en soulignent les articulations, comme dans l'espace, les rappels de la couleur font mieux sentir l'unité singulière du tableau. La seule individualité véritable est celle de ce tout mouvant dans lequel les qualités sont entraînées, mais ce serait la matérialiser que de la rapporter aux éléments sur lesquels s'exerce l'activité créatrice du moi.

S'il en était autrement, du reste, il serait impossible de dénommer la qualité et, par là, les entreprises de l'art, de la science et de la technique seraient ruinées dans leur fondement. Il a fallu un premier travail de classification des qualités pour que la recherche scientifique pût s'engager, et les efforts que la psychologie contemporaine poursuit en vue de déterminer, par un symbolisme approprié, les variables de la sensation posent sans cesse de nouveaux problèmes, soit à la recherche physico-chimique, comme pour les odeurs, soit à la recherche physiologique, comme cet ordre des prégnances dont Katz a montré qu'il se superposait à l'ordre des variations qui vont du noir au blanc¹. On sait par ailleurs les soins que la technique moderne apporte à présenter des produits d'une qualité rigoureusement définie parce que, seuls, ils permettent des échanges réguliers et sûrs. Mais l'art n'est pas moins attentif à de tels scrupules : il suffit

1. Cf. *Handbuch der normalen und pathologischen Physiologie*, XII 1. Berlin, Springer, 1929. Die « Zweidimensionalität » der tonfreien Körperfarben, p. 616.

de songer aux préoccupations des peintres pour assurer la stabilité de leurs couleurs ou des musiciens pour accorder leurs instruments et obtenir une parfaite identité de sonorité. L'exemple de la notation musicale montre qu'une définition rigoureuse de la qualité auditive est indispensable au calcul des effets de l'art, et l'on peut dire que la personnalité du compositeur ne pourrait s'exprimer, s'il ne disposait d'un matériel sonore dont les propriétés fussent assignables. On doit du reste observer qu'il en est de même de tout langage : avant de lui confier un sens, il faut que soit fixée la qualité des signes dont il se composera. La généralité du vocable est la condition de l'acte même de la généralisation.

L'expérience immédiate de la qualité, aussi bien que ses divers usages dans l'art ou la science, nous montre donc que les distinctions qualitatives ont toujours une portée générale. Or, on aurait pu croire que cette généralité tenait aux attaches matérielles de la qualité, à la répétition de mouvements mécaniques toujours semblables à eux-mêmes, parce qu'ils n'émanent point d'une puissance capable de renouvellements indéfinis comme l'est une conscience fondée sur la mémoire. Mais il se trouve que la recherche des conditions extérieures de la sensation a fait apparaître un résultat tout contraire. Qu'il s'agisse des molécules de l'air dont l'agitation engendre les phénomènes sonores ou des photons dont l'émission est à l'origine des phénomènes lumineux, nous nous trouvons partout en présence de situations singulières, qui ne peuvent être ramenées à des lois que par la considération des ensembles et par le jeu de la probabilité. Dès lors,

il faut renverser les termes du problème que M. Bergson avait soulevé : à une certaine configuration de la matière dont l'analyse nous porte à croire que la répétition exacte est improbable, la conscience répond par une perception qui se répète indéfiniment et qui aboutit à poser des indiscernables. Dès l'étage de la sensation, elle apparaît comme génératrice de similitudes, elle ne retient des choses que leur aspect de généralité.

Si l'on répond qu'il s'agit d'un fait physiologique, commandé par la loi du tout ou rien, et qui se produit quel que soit le détail de ses antécédents, pourvu que certaines conditions soient réalisées, on aura seulement reculé la question, car d'où vient que la perception se lie à un tel phénomène et non à la situation singulière d'où il procède? Il est du reste vraisemblable que si nous soumettions ce phénomène à une analyse suffisamment poussée, il se résoudrait lui-même en une pluralité d'événements absolument originale. De toutes façons donc, il faut remonter à la conscience pour y découvrir la source de la généralité.

Or, pour éclairer les actes primitifs de la conscience, il n'est, semble-t-il, qu'une seule méthode, c'est de les rapprocher de faits qui se passent dans une meilleure lumière. Lorsque l'on considère la plupart des actions dans lesquelles nous sommes engagés à titre individuel ou collectif, on constate que leur objectif, d'ordinaire, n'est désigné que d'une façon très générale. Qu'il s'agisse d'opérations politiques, militaires ou économiques, les buts sont toujours définis en termes extrêmement vagues, car le résultat final dépend de tant de facteurs qu'il est impossible

de prévoir la forme exacte qu'il revêtira. Il serait dangereux, du reste, d'en donner une formule plus précise et l'on sait que les plans trop arrêtés mènent souvent à des échecs, car ils ôtent à l'action une partie de sa souplesse. Cependant la fin que nous nous proposons suffit à entraîner une décision, car elle nous oblige à nous engager et à faire un choix entre les solutions possibles. Quel que soit le détail de ces dernières — et il peut aller à l'infini — il faut toujours à un moment donné se résoudre, par oui ou par non, à en accepter une et à rejeter l'autre. De là ce phénomène du pari dont Pascal a souligné l'importance et que l'on retrouve sous des formes diverses dans tous les genres d'activité : il tient à ce que nous sommes embarqués et que nous ne pouvons nous dérober à la nécessité de l'option, même lorsque les conditions exactes de celle-ci ne sauraient être définies d'une façon exhaustive. Dans le pari, nous sommes donc contraints de négliger la singularité des solutions pour ne les considérer que sous la forme d'une alternative où les différences s'effacent au profit d'une qualité globale : celle qui nous les fait agréer ou repousser. On remarquera, du reste, que le rapport de probabilité, tel qu'on le trouve défini dans le premier principe de Laplace¹ comme « le rapport du nombre des cas favorables à celui de tous les cas possibles », implique une alternative de ce genre, puisque les cas favorables n'y sont pas envisagés dans leur particularité, mais seulement en vertu de leur propriété générale d'être ou non favorables.

1. Laplace, *Essai philosophique sur les Probabilités*, éd. Torau-Bayle. Paris, 1920, p. 15.

Il existe donc dans presque toutes nos actions une double généralité : l'une porte sur le but que nous nous proposons d'atteindre, l'autre est due à la nature du choix que nous exerçons et elle consiste à ranger tous les moyens en favorables ou défavorables. Or, ces considérations s'appliquent directement aux problèmes d'action que la perception paraît destinée à éclairer. Si, en effet, l'objet du besoin possède une certaine particularité, celle-ci ne saurait être poussée jusqu'à la singularité, sous peine de rendre absolument improbable une rencontre dont dépend le salut de l'être. L'aliment propre à l'animal est moins commun que celui dont la plante se contente, mais il doit cependant se trouver sous des formes assez abondantes et variées pour que le vivant puisse subsister. Dès lors, les signes qui nous représentent l'objet du besoin devront posséder le même caractère de généralité que celui-ci et proposer à l'activité un choix entre deux partis : favorable ou défavorable. Dans cette hypothèse, la généralité de la différence qualitative tiendrait, d'une part, à son rapport avec l'objet du besoin, d'autre part, à la nature de notre action et à cette option qu'elle nous impose. Assurément, il convient que les événements matériels auxquels correspond la perception puissent se répartir avec une probabilité suffisante en des groupes assignables, mais le phénomène caractéristique de la conscience est précisément qu'elle soit attachée à de tels groupes, et qu'elle superpose à des configurations matérielles singulières des différences régulières et générales. Il existe à cet égard une parenté indéniable entre ce que l'on pourrait appeler la méthode de la sensibilité, qui institue le gé-

néral à partir du singulier, et les méthodes de la statistique elle-même, qui permettent également de répartir les événements individuels dans des formes mathématiques générales qui rendent possibles la prévision et l'action. Dans les deux cas, l'écart de connaissance se manifeste par la création de réalités nouvelles et originales, dont l'apparition doit être rapportée aux exigences d'une activité qui recherche toujours les solutions les plus générales¹.

L'activité de jeu, qui souvent reproduit par un système de conventions les formes de l'activité sérieuse, permet de comprendre ce rôle de la qualité. Dans un jeu comme la roulette, par exemple, la différence qualitative du rouge et du noir divise en deux groupes une série d'événements possibles, les arrêts de la boule, et les offre à l'option sous l'aspect de deux signes, favorable ou défavorable, d'un gain éventuel. Or la qualité soutient de même un triple rapport avec un gain éventuel — la satisfaction du besoin — une option de l'activité et un ensemble d'événements qui sont liés à l'objet du gain. La seule différence est que, dans l'activité sérieuse, ce dernier lien prend peu à peu une sûreté et une régularité que la convention de jeu excluait systématiquement, de sorte que la différence qualitative fonctionne comme le ferait la

1. La solution à laquelle nous sommes conduits se rapproche de celle qu'indique M. Bergson dans une note de son dernier ouvrage : « Ainsi que nous le suggérons ci-dessus, on peut se demander si ce n'est pas précisément pour couler la matière dans ce déterminisme, pour obtenir, dans les phénomènes qui nous entourent, une régularité de succession nous permettant d'agir sur eux, que notre perception s'arrête à un certain degré particulier de condensation des événements élémentaires ». *La pensée et le mouvant*. Paris, 1934, p. 73.

rouge ou la noire dans une roulette truquée, où l'une de ces couleurs serait presque toujours gagnante¹.

L'ensemble des faits que nous venons de rappeler et qui portent sur la structure générale du monde sensible, telle qu'on peut l'observer dans tous les champs de la perception, paraît donc confirmer notre hypothèse première, suivant laquelle la différence qualitative ne serait pas seulement une donnée curieuse de l'expérience, mais posséderait un sens naturel que la réflexion doit rendre plus explicite. La différence qualitative présuppose la distinction des propriétés, c'est-à-dire l'existence d'objets qui sont diversement aptes à satisfaire nos besoins. Mais, comme son nom l'indique, la différence qualitative est aussi relative à un mouvement de transport et par conséquent elle nous offre une image de notre activité telle que celle-ci pourrait s'exercer. Elle nous permet ainsi d'anticiper à la fois la présence de son objet et les actes que nous sommes obligés d'accomplir pour l'atteindre. Grâce à elle, l'avenir peut déployer devant nous une multiplicité de voies où nous pouvons nous engager, sans cependant y être contraints

1. On observera qu'un semblable pari, comme l'a justement montré M. Reichenbach, se retrouve dans toute induction, et, selon nous, pour les mêmes raisons. A l'inverse de la déduction qui est tout entière fondée sur la possibilité de substituer à un même contenu des expressions équivalentes, l'induction suppose que nous pouvons substituer à une même expression des contenus qui diffèrent par leur place dans l'espace et dans le temps. Or la généralité propre au sensible est semblable à celle des vocables, également sensibles du reste, par lesquels nous désignons les données de notre expérience sensible; elle est seulement liée à une réalité plus profonde, qui intéresse directement notre existence. Réciproquement, on peut considérer que la diversité des sensibles correspond à la diversité des expressions d'un même contenu, de sorte que, l'une de ces expressions étant donnée, elle doit en impliquer d'autres, ou, en d'autres termes, tout sensible a son équivalent dans d'autres champs sensibles.

par une nécessité immédiate. En même temps la différence qualitative, en raison de sa nature représentative, subsiste à l'actualité et par conséquent pourra guider ultérieurement de nouveaux mouvements, avec d'autant plus de sûreté que la satisfaction ou la déception auront confirmé ou infirmé l'option que nous avons faite une première fois. Ainsi le risque initial, que nous avons couru en nous fiant à de simples signes, s'atténue à mesure que l'expérience nous permet de critiquer leur usage et de transformer leur différence donnée en une *discrimination* plus judicieuse des chances de l'action. Sans doute ce risque ne saurait être entièrement éliminé : dans le choix de la qualité on retrouve toujours un pari qui porte sur sa valeur de présage, c'est-à-dire sur le lien dont elle est unie à son objet ; mais ce pari est inhérent à toutes les opérations de la conscience, parce que celle-ci naît et renaît d'une séparation toujours renouvelée, et que l'union doit être assez incertaine pour paraître tout ensemble œuvre libre et grâce accordée.

CHAPITRE V

L'ORDRE DU SENSIBLE

Les différents sensibles d'un même champ ne se distinguent pas seulement à l'intérieur d'un couple donné, ils se rangent le plus souvent en séries, de telle sorte que l'on passe de l'un à l'autre par des transitions régulières. Toutes les données sensibles, par exemple, offrent un aspect intensif et, entre les deux extrêmes de cette intensité, s'intercalent des degrés qui vont croissant ou décroissant depuis l'intensité la plus faible jusqu'à la plus forte et réciproquement. Mais ce ne sont pas seulement les différentes intensités d'une même qualité qui se présentent sous cette forme de série : on retrouve la même disposition entre les qualités proprement dites, telles que les couleurs, les hauteurs du son, les diverses odeurs. Une couleur comme l'orange se place naturellement entre le rouge et le jaune, une note comme le *ré* entre le *do* et le *mi*, une odeur se rapproche plus ou moins de certaines odeurs-types. Aussi bien dans son aspect intensif que dans son aspect qualitatif, le sensible apparaît donc comme soumis à l'ordre, et cette propriété générale demande à être étudiée séparément.

Les recherches de la psychologie expérimentale, en

effet, ont montré toute l'importance qu'avait cette notion d'ordre dans les divers domaines du sensible. Il suffit de rappeler ici l'exemple de la notion musicale et les divers schèmes que l'on a proposés pour décrire le système des voyelles, le prisme des odeurs construit par Henning¹ et celui des saveurs que l'on doit au même auteur, la double pyramide destinée à représenter les modalités du visible, les recherches de Katz qui ont abouti à établir la bidimensionalité des couleurs atonales par la distinction entre l'ordre des prégnances et l'ordre des intensités proprement dites (*Ausgeprägtheit* et *Eindringlichkeit*²), enfin les expériences sur l'ordination des poids qui sont entrées dans la pratique courante des tests d'intelligence (méthode Binet-Simon). Quelles que soient les critiques légitimes qu'ont suscitées de pareilles entreprises, il est incontestable qu'elles ont abouti à des découvertes psychologiques importantes, et que la présupposition de l'ordre s'est trouvée vérifiée sur une large échelle. Assurément, les expériences d'ordination restent délicates à conduire, mais, comme le fait observer M. Bachelard³, les réponses peuvent être traitées par le calcul des probabilités de façon à compenser les erreurs individuelles. Dès maintenant, en tout cas, il n'est plus possible de considérer le donné sensible comme une pure diversité; cette diversité est réglée et, si nous n'apercevons pas toujours clairement le jeu

1. *Zeit f. Psych.*, Bd. 73, p. 254.

2. *Handbuch der normalen und pathologischen Physiologie*. XII/1 Berlin 1929, p. 616, où l'on trouvera un résumé des expériences de Katz. Nous avons nous-même donné une note à ce sujet : *Le relief des Objets incolores. Journal de Psychologie*, juillet 1932.

3. Cf. *Essai sur la Connaissance approchée*, p. 40.

des variables qui entrent en elle, nous pouvons admettre qu'il n'y a dans cette résistance du donné qu'un simple état de fait dû à notre ignorance.

Au reste, si cet ordre des qualités n'existait pas, toute correspondance serait rompue entre le monde de l'expérience psychologique et celui de la science. Les opérations de mesure auxquelles nous nous livrons sur les concomitants d'une sensation donnée auraient en effet un caractère purement artificiel, puisqu'il n'y aurait plus de rapport concevable entre la sensation et les grandeurs mesurées, et, dès lors, l'assignation des causes perdrait toute sûreté, car on ne pourrait plus faire intervenir la notion de variation simultanée. En réalité, si nous avons eu l'idée de construire des appareils de mesure, c'est que la sensation possède par elle-même des caractères d'ordre, qui permettent d'établir une liaison systématique entre ses variations et celles du phénomène qui les représente symboliquement. Pourquoi nous serait-il venu à l'esprit de construire des thermomètres, si les impressions thermiques n'étaient déjà susceptibles d'un certain ordre? Et, en ce qui concerne la recherche des causes, comment concevoir qu'une correspondance quelconque, entre la longueur d'une corde vibrante et la hauteur du son, aurait pu être découverte si les hauteurs du son ne formaient d'elles-mêmes une série assignable? Il est aisé de souligner les différences qui existent entre la notion d'une température mesurée par le déplacement d'une colonne de mercure et la donnée psychologique de la chaleur; mais c'est le propre de toutes les opérations de la connaissance d'utiliser un appareil symbolique distinct de la réalité représentée, et cette dif-

férence ne saurait exclure les relations qui ont permis de constituer le symbole et qui lui prêtent sa signification.

L'ordre du sensible est donc prouvé par l'expérience psychologique et postulé par toute recherche explicative. Toutefois, il convient de présenter ici deux observations essentielles touchant la nature de cet ordre.

La première, qui a été souvent négligée, est que l'ordre qualitatif n'apparaît pas immédiatement dans l'expérience. Il n'a point l'évidence intuitive que possède l'ordre temporel, tel qu'il résulte de l'emboîtement des durées les unes dans les autres, ou l'ordre spatial issu de l'inclusion des trajets les uns à l'intérieur des autres. Il est rare que les sons nous soient donnés dans leur ordre de gravité ou d'acuité, ou que les couleurs soient rangées dans l'ordre du spectre. Ainsi que nous le montre l'exemple même de la recherche psychologique, il faut une opération particulière d'ordonnement pour arriver à la mettre en lumière, et les difficultés auxquelles nous nous heurtons dans ce travail sont la meilleure preuve qu'il s'agit là d'un enchaînement qui demande à être reconstitué méthodiquement. L'ordre de la qualité est un ordre qui est voulu et recherché, mais que nous ne trouvons pas d'emblée, sinon en quelques cas particuliers. Cette considération prendra toute son importance lorsqu'il sera question d'expliquer la genèse de cet ordre : on aperçoit déjà, en effet, que, dans de telles conditions, il serait vain de faire appel à des ordres déjà donnés dans l'expérience et aux associations d'idées qu'ils peuvent susciter. Précisément, en raison de son caractère idéal, l'ordre du sensible ne

peut être immédiatement rattaché à de simples données de fait.

En deuxième lieu, il faut distinguer l'opération qui consiste à ordonner des qualités les unes par rapport aux autres, et celle qui consiste à mesurer une grandeur donnée. En effet, suivant la définition classique de la mesure, mesurer une grandeur, c'est chercher combien de fois une certaine grandeur prise pour unité est comprise à l'intérieur de cette grandeur. Il faudrait donc pour mesurer une qualité pouvoir la diviser en éléments plus petits et, d'autre part, être assuré que ces éléments peuvent être regardés comme semblables entre eux. Or la qualité, même sous son aspect intensif, se présente toujours à nous comme un tout simple et sans parties : il n'est pas possible de diviser un rouge en éléments colorés, qui s'étaleraient dans l'espace comme les divisions du mètre le font sous nos yeux. Et, d'un autre côté, nous ne disposons pas d'un étalon qualitatif que l'on pourrait reporter le long de la qualité, sans qu'il subisse d'altérations en cours de route, ainsi que doit ou devrait le faire un bon étalon de mesure. Les conditions indispensables d'une mesure, au sens ordinaire du mot, font donc défaut dans le cas des qualités et, sur ce point, il faut donner raison à M. Bergson dans sa critique déjà ancienne, mais toujours solide, des tentatives de la psychométrie.

Il n'en reste pas moins que l'ordination des qualités constitue une opération nécessaire et fréquente et que, sans atteindre à la précision des mesures quantitatives, elle possède assez de sûreté pour que nous puissions fonder sur elle des jugements de grande con-

séquence. Dès lors, le problème se pose à nous de savoir pourquoi les données sensibles se présentent à nous sous cet aspect d'ordre. S'agit-il d'une association fortuite entre ces données et d'autres données, telles que les grandeurs spatiales, ou bien l'ordre doit-il être considéré comme une propriété fondamentale du sensible, qui serait liée à la constitution même de celui-ci?

Suivant M. Bergson, l'apparence de grandeur, que l'on peut rencontrer dans le sensible, tiendrait à une sorte de contamination qui se serait établie entre lui et certaines grandeurs extensives, internes ou externes. La confusion aurait été ensuite sanctionnée par le langage social qui, pour satisfaire aux exigences de la communication des pensées, est naturellement amené à user de métaphores spatiales et à transposer les variations qualitatives en variations extensives. Mais, lorsqu'on examine de plus près les circonstances qui auraient pu favoriser la confusion, on s'aperçoit que l'ordre de la qualité possède, en général, une précision très supérieure à celle que peut offrir l'appréciation des grandeurs extensives, par lesquelles on cherchait à en rendre compte¹. Prenons par exemple les sensations de poids : leur discrimination peut atteindre une grande finesse, même lorsqu'il est totalement impossible de soumettre à une mesure les objets qui les provoquent. L'enfant qui, suivant la méthode de Binet et Simon, doit mettre en ordre une série de boîtes dans lesquelles sont enfermés des poids différents, ne saurait évidemment découvrir par l'observa-

1. On nous permettra de renvoyer sur ce sujet à un article paru dans la *Revue Philosophique* : *le Symbolisme spatial de la qualité*. Numéros 7 et 8, 1926.

tion externe les différences qui peuvent être considérées comme les causes de la variation de pression. Si l'on invoque la diffusion plus ou moins grande de l'effort de résistance, il faudrait encore montrer que nous avons, de cette étendue, un sentiment assez nuancé pour que l'on pût expliquer par ses variations les jugements, souvent très délicats, que nous portons sur la hiérarchie des poids. En réalité, il faut bien avouer que nous n'avons de cette étendue organique, intéressée par l'effort, qu'une impression très vague. *A fortiori*, les grandeurs différentes qu'elle pourrait revêtir ne peuvent être distinguées avec une netteté suffisante. Il y a disproportion entre l'effet et la cause qu'on voudrait lui attribuer.

On en dirait autant des différentes hauteurs du son. Pour une oreille exercée, l'appréciation atteint souvent une finesse remarquable, même lorsque nous ne pouvons juger des grandeurs extensives qui peuvent entrer en jeu dans la production du son. L'accordeur de pianos ne règle pas son instrument en se fondant sur la mesure des tensions qu'il donne aux cordes vibrantes. Il détermine, au contraire, cette tension d'après le sentiment qu'il a de l'ordre des notes, et de leurs intervalles respectifs. Si l'on prétend que ce sentiment lui-même procède de la conscience que nous prenons des différentes régions de l'étendue mises en jeu par l'effort de phonation, on se heurte à la même difficulté que précédemment : il nous est très difficile, en effet, de nous rendre compte du lieu exact où le son prend naissance et, en tout état de cause, le discernement que nous pouvons en faire est infiniment plus grossier que celui des hauteurs du son, dont

l'échelle a pris depuis longtemps un caractère de systématisation très poussé. Du reste, au cours de l'apprentissage de la phonation, il semble bien que ce soit les différences perçues entre les sons, qui nous guident dans les mouvements que nous exécutons pour les reproduire. Il faut, comme l'on dit, attraper l'intonation exacte, et c'est bien plus par imitation de la voix étrangère, c'est-à-dire du son pur, que par une connaissance du mécanisme corporel que nous y parvenons d'ordinaire. La discrimination des sons ne tient pas sa précision de notre conscience du mouvement phonateur, c'est celui-ci qui l'acquiert par l'audition comparative.

Enfin, si l'on considère l'ordre des couleurs, il ne semble pas possible d'invoquer à son propos une conscience quelconque de l'étendue organique intéressée par la vision. Une couleur comme le rouge ne touche pas en nous une étendue que l'on puisse estimer plus grande ou plus petite que celle que touche une couleur comme le jaune ou le vert. Et, d'un autre côté, si l'on envisage l'étendue externe, on ne voit point quelle grandeur donnée on pourrait mettre en rapport avec un ordre comme celui du rouge, du pourpre et du violet qui referme le cycle des couleurs, et qui ne correspond point à l'ordre numérique des fréquences ou des longueurs d'onde, tel qu'on peut l'observer dans la succession des raies du spectre. Le sensible présente ici une organisation dont il semble qu'on ne puisse trouver la raison dans la nature des causes physiques. Et, si l'on objecte que nous avons seulement extrapolé l'ordre observé immédiatement dans le spectre, il faudra encore montrer pourquoi, dans

le domaine des sons, nous n'avons pu procéder de même et inventer des sons qui permissent au grave de rejoindre l'aigu, sans repasser par la série des hauteurs intermédiaires.

Mais, d'une façon générale, on ne saurait faire reposer l'ordre du sensible sur une connaissance des causes de la sensation. Cette connaissance, en effet, est un phénomène tardif, qui, selon toute vraisemblance, procède lui-même d'une réflexion sur l'ordre des données sensibles. Or les expériences précises, qui ont été faites sur les animaux, semblent démontrer que nous sommes ici en présence d'un fait beaucoup plus primitif qu'on ne pouvait le supposer, à ne considérer que la difficulté avec laquelle nous parvenons à le formuler. On sait qu'après un dressage suffisant, on peut obtenir de certains animaux qu'ils choisissent entre deux récipients dont l'un est plus clair que l'autre. Lorsqu'ensuite, dans les expériences critiques, on fait varier les qualités absolues, tout en conservant entre elles une relation de même sens, le choix s'opère, non d'après la qualité absolue, mais d'après le sens de la relation. Si l'animal a été dressé à choisir l'objet le plus clair, il continue à choisir le plus clair et non celui que sa qualité absolue aurait dû, semble-t-il, lui désigner. C'est donc qu'il faut faire intervenir une sorte de compréhension de l'ordre qualitatif qui, pour être étrangère à toute réflexion sur les causes, n'en joue pas moins avec une sûreté remarquable. L'ordre qualitatif est ancré dans la nature même de l'activité animale, il est antérieur aux démar-

D'un autre côté, pour qu'il pût y avoir une confu-

ches de l'intelligence mécanicienne.

sion entre l'ordre du sensible et celui de l'espace, il faudrait un ensemble d'associations beaucoup plus régulières et plus constantes que les phénomènes particuliers auxquels on est obligé de recourir. Sans doute, il serait tentant de déployer un ordre comme celui des intensités autour du sujet, et d'en faire une sorte d'illustration de l'espace environnant. Mais il n'y a pas de rapport simple entre la suite des intensités et les distances qui rayonnent autour de nous. Cette mer qui réfléchit le soleil à l'horizon est d'un blanc plus intense que ce rocher qui se détache sur elle, et il serait vain d'expliquer cette différence d'intensité par l'éloignement respectif de ces deux éléments du paysage. En réalité, l'ordre du sensible peut bien nous aider à construire cette représentation du monde, mais il n'est pas directement calqué sur le réseau de l'espace. Il ne suffit pas de nous mouvoir pour l'engendrer, il faut encore que nous rencontrions les objets auxquels il est lié.

La raison profonde de cette distinction entre les deux ordres tient, en effet, à ce que la fonction du sensible n'est pas seulement de recouvrir nos propres démarches et de projeter en quelque manière notre activité devant nous. L'apparition de la qualité ne saurait s'expliquer par une relation unilatérale du sensible au sujet qui la perçoit, pas plus du reste qu'à l'objet qui est perçu. La qualité ne nous représente l'espace et le temps que par rapport à un objet qui est antérieur à ces formes mêmes. Dès lors, il apparaît normal que l'ordre qualitatif interfère avec celui de l'espace et du temps, comme notre activité avec les objets qu'elle recherche. Nécessité qui apparaît évi-

dente lorsqu'on passe de la mathématique à la physique, et que des variables nouvelles viennent se recroiser avec celles de l'espace-temps. On n'a jamais prétendu en effet qu'un tel passage résultât d'une simple association d'idées et il n'y a pas de raison de supposer qu'il s'opère en vertu d'une confusion originnaire.

L'ordre du sensible possède donc une réalité propre et il ne saurait être considéré comme un simple décalque de l'ordre spatial ou même de l'ordre temporel. Pourtant nous avons admis précédemment que le schème de l'ordre avait une origine dynamique et qu'il devait être rapporté à notre activité : par conséquent, l'ordre du sensible doit soutenir certaines relations avec ces formes du temps et de l'espace et, sans se confondre avec elles, il ne saurait leur être entièrement étranger. Il nous faut donc montrer comment il a pu prendre naissance à partir d'elles.

Pour comprendre ce que peut être l'ordre de la qualité, il ne faut pas oublier les rapports que celle-ci entretient avec l'objet du besoin. Nous avons vu, en effet, qu'à l'intérieur de chacun des champs sensibles, les différences que nous relevons entre les données du sens devaient être rapportées originellement à une option de l'activité, en vertu de laquelle nous estimons que tel signe peut être regardé comme favorable et tel autre comme défavorable, ce qui nous conduit à nous détourner de l'un pour suivre l'autre. On peut donc présumer que la nécessité du choix doit jouer un rôle important dans la constitution de l'ordre qualitatif, et il n'est pas étonnant que ce soit justement par des expériences portant sur le choix que l'on ait pu

mettre en lumière l'existence d'un tel ordre dans la perception animale.

Considérons donc ce qui se passe lorsque nous avons à pratiquer un choix entre des objets qui offrent des différences dans leurs qualités sensibles élémentaires, comme par exemple leur poids, leur élasticité, leur parfum, leur saveur ou leur couleur. Ce n'est généralement pas du premier coup que nous tombons sur un objet qui nous satisfasse pleinement : nous serons amenés à tenter une série d'essais successifs qui aboutiront à des choix provisoires, lesquels seront dépassés tour à tour jusqu'à ce que nous finissions par nous décider. Nous aurons donc d'un côté la série des essais qui s'ordonnent les uns après les autres dans le temps, et, d'autre part, la série des choix, qui est sans doute aussi une suite temporelle, mais d'une nature particulière, puisqu'elle comprend seulement les cas où un jugement favorable est intervenu et qu'il est fait abstraction de tous les essais infructueux tentés dans l'intervalle. Or c'est dans ce passage d'un choix à un autre choix jugé meilleur qu'apparaît l'ordre qualitatif, en ce qui le distingue de la simple succession temporelle : nous cherchons à accentuer la différence qualitative que nous avons interprétée favorablement et à trouver des exemplaires où la qualité appréciée se présente sous une forme plus pure et plus parfaite. L'ordre qualitatif épouse donc la forme du temps, mais il ne se confond pas avec celui-ci, car il ne retient de lui que certains moments privilégiés qui s'enchaînent les uns aux autres par-dessus le détail du devenir. Ainsi, en d'autres domaines, le progrès suppose une histoire et pourtant il n'est pas l'histoire, étant seu-

lement la suite des efforts qui se sont effectivement dépassés les uns les autres dans une même direction.

Du reste, à la différence du temps, l'ordre qualitatif ne peut se prolonger indéfiniment : à un moment donné, nous ne pouvons plus nous contenter de choix provisoires, il faut prendre parti et miser sur la qualité à laquelle nous sommes parvenus, car la qualité ne vaut point par elle-même, elle n'est jamais qu'un signe et il faut accepter le risque inhérent à son emploi. L'ordre qualitatif est borné, non seulement par les limites du sens, mais encore par des points critiques au delà desquels la ressemblance cherchée finit par se perdre, signe que les essais sont devenus désormais inutiles et qu'il est temps de nous décider.

L'erreur commise pourra alors nous obliger à revenir en arrière vers les types qualitatifs dont nous nous étions insensiblement écartés, et par conséquent l'ordre qualitatif sera parcouru en sens inverse, les choix seront orientés de telle façon que nous retrouvions le modèle que nous avons dépassé. Retour qui serait impossible si la qualité devait avoir pour fonction essentielle de nous marquer l'écoulement du temps par une sorte de date sensible, ainsi que M. Bergson semble avoir voulu le donner à entendre, mais retour profondément naturel, si la qualité, comme nous avons essayé de le montrer, est le signe général d'un objet qui est lui-même général.

Ainsi l'ordre qualitatif naît du temps, mais il en diffère par le rythme de son progrès, par ses inflexions et ses retours. Ce n'est pas vers nous, en effet, qu'il est tourné, mais vers les choses ou les êtres qu'il sert à nous annoncer, il croise et recroise notre propre

devenir comme une suite de rencontres que nous pouvons bien chercher, mais qui ne dépendent pas entièrement de nous.

Par l'exemple du temps, nous pouvons déjà entrevoir ce que peuvent être les relations de l'ordre qualitatif et de l'ordre spatial. Ainsi que nous l'avons vu, la différence qualitative qui joue à l'intérieur d'un champ sensible donné paraît originairement sous-tendue par une différence spatiale : nous allons d'une qualité à l'autre ; mais il est évident aussi que dans ce passage nous ne saurions retrouver en l'une des parties de l'autre : la qualité ne comprend pas en elle les qualités situées en d'autres lieux, comme le trajet que nous venons d'accomplir comprend en lui les trajets précédents. En effet, le propre de la qualité est de nous proposer une alternative dont un des termes exclut l'autre et, par conséquent, ne saurait le conserver en lui à titre de partie. Pour user de la comparaison à laquelle nous avons déjà eu recours, entre la rouge et la noire de la roulette il faut choisir : nous ne pouvons espérer trouver dans l'une de ces couleurs les chances que nous promettait l'autre, nous devons nous résigner au sacrifice et accepter de mettre toute notre mise sur l'une *ou* l'autre des couleurs. La simplicité des qualités procède de cette division des chances, et il n'y a pas plus d'addition de la qualité avec elle-même qu'il n'y a de composition possible entre ce qui est favorable et ce qui est défavorable. Ainsi la qualité illustre le choix dans l'espace, la diversité des lieux, mais non l'accroissement de la grandeur.

Aussi bien, dans un même trajet spatial, est-il rare que les différences sensibles aillent toujours dans le même sens à mesure que se déroule le mouvement : le progrès sensible ne suit pas exactement la progression spatiale, même lorsqu'on essaye de régler celle-ci sur celui-là. C'est ce que l'on peut observer dans la recherche d'un objet par le moyen de son odeur. Sans doute il faut admettre que l'animal se déplace dans le sens où l'odeur lui apparaît le plus intense, mais cette poursuite n'est pas uniforme, elle est coupée d'incertitudes et d'hésitations : l'odeur n'est pas continuellement de plus en plus forte, elle s'affaiblit, se perd ou s'altère, il faut la retrouver et recommencer à parcourir ses degrés. L'ordre de l'intensité, celui de tous les ordres sensibles qui pourtant est le plus fidèle à la distance, n'est donc pas rigoureusement parallèle à l'ordre des trajets : le progrès n'est pas une donnée de fait, il tient bien plutôt à une sorte de règle prescrite à l'activité et qui détermine le sens du choix, chaque fois que celui-ci s'impose; c'est donc un ordre qui a toujours un caractère plus ou moins idéal et qui suppose une décision renouvelée de suivre constamment le même principe dans chacune des options qui se présentent. Au lieu d'une simple association passive, qui, dans le détail, prêterait à toutes les confusions, il faut faire intervenir un lien de droit, recherché avec ténacité, en dépit de toutes les traverses et de tous les échecs.

Dans la représentation sensible de l'espace, l'ordre du sensible ne suit donc pas exactement l'ordre de l'espace, il en dessine seulement certains aspects, mais il doit toujours entrer en combinaison avec certaines

données initiales, dont l'apparition est fortuite par rapport à l'ordre de l'espace. L'arrangement de l'univers comporte des fragments d'ordre sensible, mais ces fragments ne sont, ni ne peuvent être, disposés de façon à reproduire l'ordre spatial pris dans son ensemble : celui-ci garde toujours son indépendance par rapport aux objets qui prennent place en lui. On s'en convaincra en examinant la structure de certains champs sensibles comme celui du toucher ou de la vue.

Prenons par exemple le monde tangible. Il comporte au moins deux ordres différents : celui qui va du dur au mou et celui qui va du poli au rugueux. Ces deux types de différence sont liés à des directions différentes, l'une qui est celle de la pénétration, l'autre qui est celle de la tangence. Or, si, pour un corps élastique, les degrés de la résistance épousent ceux de la pénétration dans un parallélisme suivi entre le sensible et l'espace, il n'y a pas de relation entre la position d'un corps et sa dureté ou sa mollesse, pas plus du reste qu'avec sa qualité de poli ou de rugueux. Les sensibles de ces deux ordres prennent donc place sur des directions différentes ; mais, en dehors du cas particulier des corps élastiques, il n'y a pas de correspondance régulière entre leur ordre et celui de l'espace.

Pour la vue, si l'on admet la théorie de Katz sur la bidimensionalité des couleurs atonales, il y aurait une distinction analogue à celle des tangibles entre l'ordre des prégnances qui serait lié au mouvement de prospection et l'ordre des intensités qui serait lié à la « circonspection ». Dans le spectacle visible, un

blanc prend nécessairement place à côté et en dehors du gris ou du noir, de façon à peindre en quelque sorte la surface du tableau. Par contre, un blanc de prégnance différente prendra place hors du tableau dans le sens de la profondeur. Nous avons personnellement essayé de montrer que, dans certains cas, comme celui des frises en grisaille¹, l'apparition d'une différence de prégnance (due à l'action inégale de l'éloignement sur la prégnance des divers gris) avait pour effet d'engendrer l'illusion du relief, laquelle cesse aussitôt lorsque, par suite du rapprochement, les diverses teintes retrouvent une prégnance semblable. Mais il est aisé de voir d'abord que la répartition des couleurs atonales entre les différents lieux ne suit pas leur ordre de clarté ou d'obscurité et que, même dans le sens de la profondeur, la prégnance ne varie pas toujours régulièrement avec l'éloignement. Dans la nature, la perspective colorée ne concorde pas toujours avec la perspective géométrique : certains objets par leur qualité font saillie hors de leur plan normal, d'autres s'enfoncent et créent des trous d'ombre et de clarté, qui témoignent de l'imparfaite adéquation entre le sensible et la structure de l'espace.

L'importance de cet ordre du sensible vient de ce qu'il permet d'établir entre les sensibles des relations définies, qui peuvent être ensuite généralisées à d'autres lieux et à d'autres temps, et prolongées hors de leurs limites données. De même que l'ordre des gran-

1. *Journal de Psychologie*, juillet 1932.

deurs rend possible la constitution de certaines figures qui peuvent être reproduites à des échelles différentes et étendues par extrapolation, on peut dire qu'il existe aussi dans le domaine du sensible pur de véritables figures qui jouissent de propriétés analogues à celles des figures géométriques, et qui, en raison de la communauté de l'ordre, sont susceptibles de transpositions extrêmement variées d'un champ sensible à l'autre.

Tout d'abord, en effet, l'ordre du sensible permet une classification des groupements donnés dans la perception. Lorsqu'il est parfaitement régulier, comme par exemple, dans les notes de la gamme, il définit une sorte de figure normative que l'on peut assimiler à la ligne droite; par contre, si dans une série temporelle ou spatiale, les degrés du sensible s'écartent de cet ordre, il se produit dans la figure sensible une *inflexion* caractéristique. C'est ainsi que se dessinent les courbes mélodiques du son, lesquelles sont appréhendées par contraste avec la gamme ordinaire et à titre de variations exécutées sur elle. Ces courbes peuvent alors être mises en relation avec d'autres courbes analogues dues à de semblables inflexions par rapport à un ordre-type; par exemple celle de l'effort d'élévation dans son opposition avec la pesanteur, ou encore celle que dessinent les notes sur la portée musicale. Il en va de même à l'égard des intensités lumineuses : lorsqu'elles se suivent régulièrement, elles constituent une figure rectiligne qui représentera naturellement une figure spatiale également rectiligne, comme on peut le voir par l'exemple des plans placés dans l'ombre, qui offrent une suite régulière de teintes de plus en plus foncées. Inversement une in-

flexion dans la série des ombres traduira aussi une inflexion de la surface : un cylindre, par exemple, lorsqu'il est éclairé de côté offre toujours dans la région de l'ombre une partie un peu plus claire qui permet à l'œil de juger de sa forme. Si l'on supprime ce jeu des ombres par un éclairage bilatéral, il devient impossible de se rendre compte si l'on a affaire à une surface plane, bombée ou incurvée. L'aspect caractéristique du relief est donc bien dû à l'appréhension d'une certaine variation dans l'ordre des intensités lumineuses.

Les figures ainsi définies peuvent être ensuite généralisées, c'est-à-dire qu'elles seront reconnues même lorsque la valeur absolue de leurs éléments aura subi une modification par suite des circonstances extérieures : on peut alors considérer que la figure tout entière s'est déplacée le long de l'échelle sensible. Tel est le cas, par exemple, des figures sonores qui peuvent être reproduites à des intensités ou à des hauteurs différentes. La reconnaissance des êtres à des distances variées, la compréhension réciproque du langage humain, sont liées à la possibilité de ces déplacements de figure. On a vu, par les expériences faites sur les animaux, que cette perception des figures constituées par les intensités lumineuses était un fait très primitif, et l'on s'en explique aisément la raison, car la valeur absolue de l'intensité dépend de facteurs nécessairement très variables, comme l'éclairage ou la distance, et, si la figure devait être altérée par ces changements, toute reconnaissance deviendrait impossible.

Enfin certaines figures sensibles peuvent être extra-

polées, c'est-à-dire prolongées hors de leurs limites données. Ce cas est de règle dans l'appréhension des intensités de toutes sortes, lumineuses, olfactives, sonores, etc... Nous supposons toujours que la différence perçue dans une direction donnée doit se renouveler dans le même sens, si nous suivons la même direction. C'est ainsi que nous pouvons nous diriger sur la source dont paraît émaner le sensible en question. Il nous est également possible de prévoir par le même moyen l'évolution d'un phénomène : nous attendons naturellement le déroulement complet de la figure que nous avons retenue dans notre mémoire, ce qui ne serait apparemment point possible si l'ordre temporel n'avait contracté alliance avec l'ordre du sensible de façon à engendrer des combinaisons assignables. Assurément ces extrapolations sont toujours sujettes à caution et nous avons justement observé que l'ordre des intensités ne suivait pas toujours régulièrement l'ordre des trajets, mais l'anticipation de l'ordre montre combien il est enraciné dans la nature de l'activité qu'il sert à guider. Nous ne nous contentons pas d'enregistrer une simple association de fait, nous posons une règle de compréhension.

En résumé, l'ordre du sensible a pour base l'activité motrice dont il emprunte le schème essentiel; mais il n'est pas la simple illustration du temps et de l'espace issus de cette activité, car il doit toujours être rapporté à des objets dont l'apparition au sein de l'expérience ne dépend jamais entièrement de nous. Il tire son origine, semble-t-il, de la nécessité de renouveler entre les signes sensibles un choix qui ne peut

généralement pas être du premier coup décisif, en sorte que sa forme la plus générale et la plus primitive est celle d'une série d'options qui vont toutes dans le même sens, quoiqu'elles puissent être séparées dans le temps par divers essais négatifs. Une fois constitué, il permet de définir des figures qui sont susceptibles d'interprétations variées, grâce à la généralité même du schème d'ordre; la constance de ces figures, en facilitant la reconnaissance et la prévision, assure à notre action son efficacité, car elle s'accorde avec celle des objets que nous nous proposons d'atteindre. Ainsi les mêmes principes qui nous ont permis de rendre compte de la différence sensible, c'est-à-dire la nécessité du choix et la généralité inhérente à l'objet du besoin, trouvent leur application à ce problème de l'ordre sensible qui, au fond, ne s'en distingue que par sa plus grande complexité. On observera du reste que dans notre interprétation dynamique de l'ordre, le schème initial était dû, lui aussi, à une reduplication de la relation primitive entre l'appui et l'élan, puisque le terme intermédiaire n'est autre que l'appui pris en cours de mouvement. Or on peut considérer les termes intermédiaires de l'ordre sensible comme autant de suspens provisoires au cours d'une action d'ensemble qui procède à la manière de notre mouvement, c'est-à-dire par dépassements successifs.

Ce parallélisme profond entre toutes les formes d'ordre est à la base de toutes les entreprises de l'art et de la science, puisque notre action doit toujours s'interposer entre le donné et l'œuvre de l'intellect. Les techniques préparatoires de l'art, comme la notation musicale ou les procédés qui permettent de ren-

dre le relief, sont dominées par la question de l'ordre parce que l'ordre, seul, est capable d'assurer la correspondance entre l'effort d'expression et l'accueil qui sera fait à l'œuvre d'art. Et, il n'en va pas autrement de la science. Celle-ci n'a accompli ses progrès décisifs qu'à partir du moment où, sous l'influence de Descartes, elle a pris pleinement conscience de cette exigence de l'ordre. Mais Descartes, dans sa généralisation de la notion de dimension, était parti de la grandeur extensive, et il définissait la dimension comme un mode de division par parties égales¹. De là l'idée bergsonienne d'une qualité qui tiendrait son apparence de grandeur de sa contamination par l'espace. Mais il n'y a point de contamination, l'ordre du sensible ne dérive pas de la grandeur extensive et, précisément parce qu'il s'en distingue, il nous oblige à embrasser dans toute sa généralité le principe dont il procède². Bien loin d'être le point de départ logique de l'ordre, la grandeur extensive n'en offre qu'un cas particulier. Ce cas a pu sembler plus clair au premier abord; mais, à mesure que le progrès de la réflexion en a fait apparaître les difficultés, le renversement s'est opéré, parce qu'il a bien fallu avouer que la pure notion de l'ordre était seule capable de nous donner la clef de toute dimension. La méditation de l'ordre du sensible n'a donc pas un simple intérêt de curiosité, elle engage tout le problème de la connaissance.

1. « *Nam divisio ipsa in plures partes aequales, sive sit realis, sive intellectualis tantum, est propriè dimensio secundum quam res numeramus* » *Regulæ XIV*. Paris, Vrin, p. 94.

2. Cf. le chapitre que M. Bachelard consacre à cette question. *La Connaissance Approchée*, ch. III.

CHAPITRE VI

LA DIVERSITE DES SENSIBLES

Le problème de la diversité des sensibles, c'est-à-dire de la distinction des sensibles suivant leur espèce particulière, est resté longtemps masqué par les problèmes plus généraux de la sensation ou de la qualité. Les philosophies, qui font le plus appel à l'intuition sensible, comme le bergsonisme, se sont contentées le plus souvent de souligner cette diversité, sans entreprendre de la décrire systématiquement et c'est, au contraire, dans des essais de caractère dialectique, comme celui d'Hamelin ou celui de Lavelle¹, que le problème s'est posé de découvrir les principes auxquels obéissait la répartition des sensibles en des classes nettement séparées les unes des autres.

La déduction d'Hamelin a eu le grand mérite de nous mettre en garde contre la conception d'une poussière de qualités éparpillées à travers le devenir, et d'attirer l'attention sur ce que l'on pourrait justement

1. Louis Lavelle, *La Dialectique du Monde sensible*. Strasbourg, 1921.

appeler l'armature intelligible du sensible. Toutefois, on ne saurait nier que l'application à ce domaine de la méthode d'opposition et de synthèse n'offre une large place à l'arbitraire. Si la qualité en général est l'opposé de la quantité, comment peut-on distinguer les divers groupes de sensibles en disant que, dans l'un, prédominent les déterminations quantitatives et que, dans l'autre, la qualité devient quelque chose d'analogue à la quantité¹? Certes il n'est pas douteux que la contrariété ne joue un grand rôle dans l'organisation du sensible; mais le difficile est précisément de trouver le point précis sur lequel elle porte. Déjà, dans chaque champ sensible, bien que nous soyons guidés par la différence des lieux occupés, il n'est pas toujours aisé d'assigner le contraire d'une qualité donnée, par exemple d'une odeur ou d'une couleur : comment y parvenir lorsqu'il s'agit de qualités diverses qui sont normalement attribuées à un même sujet? En tout état de cause, cette difficulté, qui surgit même lorsque nous connaissons déjà les qualités, doit nous avertir que la contrariété ne suffit point à engendrer ses objets, et que ceux-ci peuvent parfaitement être posés sans que nous apercevions les liens intelligibles qui les définissent. Il paraît à tout le moins paradoxal d'entreprendre une théorie du sensible d'où l'on exclut *a priori* la notion de donné, car ce caractère est sans doute le trait le plus manifeste de tout sensible.

C'est l'échec d'Hamelin dans sa déduction des qualités qui devait amener M. Lavelle à reconnaître qu'« On a fondé une ambition sans espoir sur les

1. Cf. Hamelin. *Essai sur les Eléments principaux de la Représentation*. Ed. Darbon, Paris 1925, p. 160.

méthodes constructives et synthétiques »¹. Il faut revenir à l'autre terme de l'alternative que le philosophe avait posée en tête de l'*Essai* : la méthode analytique. La *Dialectique du Monde sensible* se présentera justement comme une application de cette dernière méthode à une « étude systématique des qualités sensibles »².

Alors qu'Hamelin, embarrassé de justifier l'existence d'un donné, cherchait à esquiver celui-ci, Lavelle, d'accord sur ce point avec le sens commun, le pose dès le début de sa dialectique. Le monde qu'il décrit est le monde sensible avec son caractère propre d'être sensible; c'est ce qui lui permet de faire une si large place à la déduction des qualités : loin que celles-ci soient pour lui sujettes à difficulté, elles doivent lui apporter la confirmation de sa méthode.

Le propre de l'analyse, telle que la conçoit Lavelle, est que tout être doit être posé à la fois dans sa relation avec l'ensemble de l'Être auquel il appartient, et dans la particularité d'une existence qui est toujours telle ou telle. La dialectique tout entière repose sur ce double principe, car elle n'est autre chose que le dialogue réglé qui s'institue entre l'individu et le tout au sein duquel il s'inscrit par le fait même de son existence. En ce qui concerne l'homme, il participe à l'Être, à la fois par l'acte de consentement qu'il donne à sa propre existence, et par l'activité d'un intellect qui retrouve l'infini en chacun des concepts qui lui permettent de penser le monde; mais, d'un autre côté,

1. *Dialectique*, p. XXXV.

2. *Ibid.*, p. IX.

l'existence d'un donné sensible témoigne de ses limites et de la position nécessairement particulière qu'il occupe au sein du tout. De là l'idée d'établir une correspondance systématique entre ces actes et ces données et, par une série de démarches toujours appuyées sur l'intuition, de rechercher quelles sont les qualités en lesquelles s'opère cette sorte de suture entre l'intelligible et le sensible. Tandis que les sensibles internes, circonscrits par le toucher, définissent l'être donné auquel il nous appartient de consentir ou non, les sensibles externes illustrent, sous une forme limitée et variable pour chaque individu, les concepts de l'espace et du temps, en tant que ceux-ci se rapportent à des êtres étrangers, qui peuvent être envisagés soit dans leur intimité (saveur et odeur), soit dans les relations qu'ils soutiennent entre eux (ouïe et vue). Pour prendre un exemple, la vue est le sens qui répond au concept d'espace, elle nous offre, sous l'aspect d'un panorama fermé par l'horizon et variable pour chacun de nous, une image de l'étendue intelligible au sens où l'entendait Malebranche, c'est-à-dire de l'acte par lequel un esprit fini est admis à concevoir l'immensité de l'être. Il y a parallélisme entre la vision intelligible et la vision concrète que nous permet la qualité colorée, lorsqu'elle résout le monde en une perception rigoureusement individuelle.

Peu de pages sont aussi riches et aussi suggestives que celles où l'auteur de la *Dialectique* réussit à évoquer, dans leur abondance concrète, ces qualités sensibles dont il s'attache à tracer les démarcations et à définir l'essence propre. Certes il y a quelque chose de déconcertant dans l'entreprise d'exprimer par le

discours ce que chaque sens nous apporte d'original et d'unique; mais précisément l'espace et le temps fournissent ici un langage commun, grâce auquel les distinctions entre sensibles peuvent être partiellement décrites, puisque chaque espèce de qualité possède une structure spatiale et temporelle qui lui est propre. L'opposition qu'Hamelin avait établie entre la qualité et la quantité avait paralysé le travail d'analyse : en remplaçant les qualités sur leur trame habituelle, la dialectique lavellienne permet de préciser leur nature autrement que par un jeu d'oppositions arbitraires, et de telle façon que l'analyse ne perde point contact avec l'intuition. La méthode de Lavelle marque à cet égard un progrès incontestable dans l'étude systématique de la diversité des sensibles.

Toutefois, on peut se demander si cette trame spatio-temporelle, qui est indispensable à la compréhension des qualités, est empruntée au monde des concepts, et si le fond commun des qualités ne provient pas d'opérations beaucoup plus primitives et plus concrètes que celles qui conduisent à la définition des catégories. Si l'on admet l'origine dynamique de l'espace et du temps, ce ne peut être l'activité de l'intellect qui précède la position des qualités, mais cet ensemble de démarches, plus humbles et plus asservies aux exigences immédiates de la vie, qui constitue justement l'activité motrice. La représentation sensible apparaît alors comme une étape nécessaire dans la constitution des concepts d'espace et de temps, et comme le moyen sans lequel elle n'aurait pu s'achever. Il n'est pas possible, en effet, de séparer ces concepts de l'appareil symbolique grâce auquel ils peuvent être formulés, et on ne peut ou-

blier que cet appareil est emprunté lui-même au sensible. L'intelligence reprend sous une forme systématique et consciente des opérations spontanées qui ont abouti à la première représentation de l'espace et du temps, et elle utilise les développements que ces notions ont déjà subis en revêtant cette forme nouvelle. En prenant pour point de départ des idées qui sont nées, elles-mêmes, de l'application du langage au donné sensible, la *Dialectique*¹ méconnaît, semble-t-il, l'enchaînement naturel qui a conduit à la représentation et qui était la préface nécessaire à l'œuvre de l'intellect.

D'un autre côté, M. Lavelle commence sa déduction du monde sensible par une déduction du donné, celui-ci étant regardé comme la forme sous laquelle un esprit fini est amené à se représenter l'Etre au sein duquel il est plongé. Or, nous avons essayé de montrer que le donné ne pouvait être une notion primitive, même relativement à l'homme, puisqu'il ne prenait de sens que par rapport à l'épreuve de la privation. L'objet du besoin précède en droit le sensible qui doit nous le faire connaître. Faute de ce rapport avec un objet, le sensible est nécessairement réduit à un rôle tout théorique, celui de fournir une illustration à l'espace et au temps. Mais alors, on ne comprend plus bien pourquoi les diverses qualités s'échelonnent ainsi autour du corps, sans autre raison, semble-t-il, que d'occuper les lieux que l'analyse de l'es-

1. Dans la *Perception visuelle de la Profondeur*, Strasbourg, 1921, M. Lavelle paraît justement avoir suivi l'ordre que nous venons d'indiquer et il a pu fournir ainsi une interprétation beaucoup plus précise des caractéristiques de la vision.

pace et du temps leur a assignés. En réalité, la fonction essentielle du sensible n'est pas tant de nous représenter l'espace et le temps que les objets qui apparaissent en eux. Il y a toujours un jeu entre le sensible, d'une part, et l'espace et le temps, d'autre part, puisque ceux-ci dépendent immédiatement de notre activité, tandis que le premier est rattaché à un objet qui en est indépendant. Les vides qui se creusent dans la représentation, sous forme de silence ou de transparence, tiennent justement à ce que le sensible n'a point pour rôle de nous donner le détail de l'espace et du temps, mais seulement de nous désigner la place qu'occupent en eux certaines réalités privilégiées vers lesquelles notre action est tournée. On ne peut passer des formes conceptuelles au sensible en faisant appel à la seule nécessité d'introduire en elles des limites qui répondent à notre condition d'être fini, comme s'il s'agissait uniquement de fermer l'horizon autour de nous; il faut tenir compte de ce fait essentiel qu'avant l'apparition de la réflexion sur l'existence, notre être n'est lié immédiatement qu'à certains êtres qui sont eux-mêmes particuliers : c'est par rapport à eux, et non seulement par rapport à nous, qu'il faut interpréter le sensible.

La grande originalité de M. Pradines dans ses études sur la sensation a été justement de montrer, avec une force et une ingéniosité remarquables, ce rapport des qualités aux choses qu'elles nous signifient. Ces choses sont de deux ordres : celles dont nous avons besoin et avec lesquelles nous souhaitons de nous unir; celles, au contraire, qui nous menacent et dont nous devons nous défendre. Le besoin, en effet, si on le prend

sous ses formes essentielles, comme la faim ou la soif, n'est pas un état purement intérieur : comme nous avons essayé de le montrer à la suite de M. Pradines, il est naturellement tourné vers le dehors, il a un objet qui lui est propre et dont certaines prénotions nous attestent la nature particulière. D'un autre côté, il n'est pas moins indispensable au vivant de se prémunir contre les agents destructeurs de toutes sortes qui risquent de compromettre son intégrité et, par conséquent, il existe une deuxième catégorie de choses qui ne se réduisent pas à leur seule apparence sensible, mais qui possèdent une réalité propre, en tant que sources de dangers pour notre organisme. Le sensible est donc précédé en droit par ces deux ordres de réalités avec lesquelles il ne se confond pas, et dont il nous offre seulement la **représentation**.

Les différents sens se sont dégagés progressivement de l'affection; mais tandis que celle-ci demeurerait interne, liée à des réactions immédiates, la représentation est orientée dans une direction inverse, du côté des choses dont elle nous permet d'anticiper l'action. Le progrès de la sensibilité a consisté à assourdir le retentissement affectif des excitations, de façon à laisser place à une appréciation de plus en plus délicate de leurs degrés et de leurs modalités. Cette discrimination permet à une sorte d'intelligence sensible d'entrer en jeu et de découvrir dans la donnée présente les signes d'objets encore absents, mais dont il convient d'estimer à l'avance les promesses et les menaces. De là deux catégories de sens, ceux que M. Pradines appelle les sens du besoin, comme le goût et l'odorat, et ceux qu'il nomme les sens de la défense,

comme le toucher, la vue et l'ouïe, qui dessinent autour du vivant une zone de surveillance et de protection de plus en plus étendue.

L'espace, en effet, suivant M. Pradines, aurait un caractère dérivé par rapport au sensible, non point qu'il nous soit donné avec lui, mais parce qu'il est compris à propos de lui. Il n'a point sa source dans un mouvement que nous accomplirions, car « un être qui se meut passe tout entier d'un lieu dans un autre : il ne sort pas de soi pour entrer dans le lieu, et il pourrait se mouvoir éternellement sans acquérir la moindre conscience d'une extériorité et, par suite, d'une étendue quelconques¹. » L'espace a pour origine première l'opposition qui existe entre les êtres, cette sorte d'hostilité foncière qui les empêche de s'unir pleinement les uns aux autres selon le vœu du désir. Mais les affections qui découlent de cette hostilité ne donnent naissance à un espace que dans la mesure où elles sont interprétées, c'est-à-dire où elles se transforment en représentation d'autre chose qu'elles-mêmes. Le propre de la représentation est, en effet, de comporter simultanément une présence et un rapport de cette présence à un objet ou à un être qui ne sont pas là. Comprendre la sensation, c'est établir une distance entre une action immédiatement exercée sur notre organisme et une autre action, également hostile, dont la première est le signe avant-coureur. Nous profitons d'une atteinte infiniment légère pour nous ménager un espace de manœuvre et

1. *La Philosophie de la Sensation*, t. I, p. 163, citation reproduite dans *La Sensibilité élémentaire*, t. II, p. 218.

déjouer la menace suspendue sur nous. C'est pour-quoi les sens de la défense sont aussi ceux qui nous font connaître l'espace sous la forme la plus parfaite, tandis que les sens du besoin, qui préparent notre union avec les choses, ne comportent pas originairement l'extériorité et empruntent leurs caractères spatiaux à certaines sensations tactiles mêlées à leurs données primitives.

Comme on le voit, toutes les recherches que nous avons poursuivies jusqu'ici ont été directement inspirées par ces vues de M. Pradines et par cette idée essentielle, croyons-nous, que la sensation nous représente autre chose qu'elle-même. Mais, parmi les réalités ainsi représentées, nous pensons qu'il faut compter également notre propre action, car une représentation où elle ne figurerait pas et où notre place ne serait pas assignée serait sans doute inutilisable. Toute représentation extérieure présuppose un acte initial par lequel nous prenons position dans le monde et déterminons le lieu, *ex*, à partir duquel toute extériorité doit être appréciée. Le propre du mouvement volontaire, à nos yeux, est justement de comporter une telle prise de position : l'être ne passe pas tout entier d'un lieu dans un autre, mais il profite de son appui en un lieu pour progresser vers un autre. Dès lors, bien loin que le mouvement soit étranger à l'étendue, on peut dire au contraire que c'est lui qui l'engendre et qui fournit à la représentation sensible le fond commun sur lequel elle vient se poser. La signification du sensible n'est pas seulement de nous faire connaître des objets, mais, en même temps et du même coup, les actes variés par lesquels nous pour-

rions les atteindre¹. Et, par là, nous sommes ramenés à notre problème de la diversité des sensibles. Comme l'a très bien vu M. Lavelle, si cette diversité peut être décrite, c'est seulement en faisant appel à l'espace et au temps, en définissant la structure propre à chaque sensible.

Distinguer les sensibles par leur fonction, et suivant qu'ils servent au besoin ou à la défense nous paraît, en effet, un peu hasardeux. Ceci pour une double raison. La première est que les divers sensibles sont normalement associés en des objets qui les comportent tous : couleur et odeur, consistance et saveur, bien qu'elles ne nous soient pas données en même temps, sont liées les unes aux autres par une activité interprétative qui voit en elles les signes d'une même réalité. Il faut donc bien que ces qualités puissent avoir un sujet commun et, par conséquent, on ne saurait les ranger de ce point de vue en deux classes opposées. En deuxième lieu, les fonctions que revêt chaque sensible sont extrêmement variables : elles dépendent des circonstances et il est difficile de dire quelle est celle qui doit définir le sensible en cause. Prenons par exemple le toucher. Suivant M. Pradines, sa fonction essentielle serait d'assurer la protection de l'organisme et, à ce propos, M. Pradines invoque l'avance systématique de la sensibilité tactile sur la sensibilité douloureuse dont les seuils sont beaucoup plus élevés que les siens. Mais ce rôle d'aver-

1. M. Bergson a déjà formulé cette hypothèse dans *Matière et Mémoire* : « Autant il y a pour mon corps de genres d'action possible, autant il y aura, pour les autres corps, de systèmes de réflexion différents, et chacun de ces systèmes correspondra à un de mes sens. » (P. 38).

tisseur est en fait beaucoup mieux rempli par la sensibilité pilaire qui est encore plus délicate et qui s'exerce déjà à distance. Pourtant, M. Pradines la distingue à juste titre du toucher proprement dit, qui discrimine plus exactement les lieux et les degrés de l'excitation. Dès lors, on peut se demander si le toucher actif n'aurait pas une autre fonction, qui serait de nous renseigner, non pas sur l'apparition d'une menace étrangère, mais sur notre propre action, de façon à l'adapter exactement à la résistance qu'il faut surmonter. Et ce dosage de l'action suivant les circonstances n'est-il pas justement ce que l'on appelle le tact? Par ailleurs, le toucher n'est-il pas aussi un excellent organe d'information sur certaines qualités qui intéressent directement le besoin alimentaire, comme la maturité des fruits ou le corps des vins? Dès que l'on entre dans le détail de l'exercice d'un sens, on voit que celui-ci assume presque toujours une multiplicité de fonctions entre lesquelles il serait arbitraire de choisir et, par conséquent, il convient de décrire d'abord la nature propre de chaque sensible, opération qui permet une systématisation beaucoup plus rigoureuse que celle que l'on peut obtenir en partant des usages du sens.

Le problème de la diversité des sensibles, selon nous, se présente avant tout comme un problème de correspondance. Nous avons, d'un côté, les diverses données de l'expérience sensible et, d'autre part, les notions d'objet et d'espace dynamique telles que nous avons essayé de les décrire précédemment. Il s'agit de montrer que chacun des types sensibles que nous offre

l'expérience répond aux divers types d'action que nous pouvons entreprendre à propos des objets du besoin, c'est-à-dire, étant donné que ces actions sont génératrices d'espace, de définir à l'égard de chaque sensible une certaine structure spatiale qui lui sera propre, et dont il nous fournira la représentation. Il n'est donc pas nécessaire que les actions auxquelles nous ferons allusion soient effectivement accomplies, il faut et il suffit qu'elles puissent l'être, car le propre de la représentation est précisément de nous permettre d'anticiper l'action et de nous en fournir une sorte d'équivalent symbolique. L'espace nous est donné dans le sensible, mais seulement à titre d'idée, au sens où l'on dit que la position d'un point nous est donnée par ses coordonnées : dans les deux cas, en effet, le sensible, sous sa forme immédiate ou sous sa forme de signe intentionnel, désigne certaines opérations à accomplir pour obtenir un certain dispositif spatial dont il nous donne le schéma par avance, l' *εἶδος* au sens primitif de ce mot.

Bien qu'il puisse sembler téméraire d'en user ainsi, nous tenterons de procéder par voie synthétique et conformément à un ordre cartésien. Partant des relations spatiales les plus simples, nous essaierons d'en suivre la complication graduelle en des structures de plus en plus riches, dont nous montrerons parallèlement qu'elles correspondent à des types sensibles particuliers. Nous définirons ainsi ce que l'on pourrait appeler par analogie avec l'entreprise de Kant les formes *a priori* du sensible, avec cette difficulté supplémentaire que nous nous proposons expressément de déduire la diversité de ses espèces, et non pas seu-

lement certains cadres généraux applicables à tous les sensibles¹. Il nous paraît, en effet, que ces formes jouent un rôle capital dans la constitution du sensible et qu'elles permettent d'éclairer à la fois le problème de la perception et celui du retour graduel à l'image, celles-ci se rapprochant de plus en plus du modèle sensible tel que nous venons de l'esquisser. La psychologie de la sensation repose sans doute sur cette inspection de l'esprit que Descartes nous a enseignée et qui découvre une construction spatiale sous tous les sensibles; aussi a-t-elle peut-être une portée plus générale qu'on n'est enclin à le penser, et il est vraisemblable qu'elle doit servir de préface à une réflexion d'ensemble sur les techniques de l'art comme sur les procédés de la science explicative.

Comme nous l'avons vu, les relations spatiales les plus simples qui entrent dans la constitution de l'espace sont celles qui caractérisent les deux sens de celui-ci : l'un tourné vers le dedans, *intus*; l'autre tourné vers le dehors, *extus*. Appliquées à un objet, ces deux relations définiront les actes élémentaires du choix, qui nous sont commandés par la nature même du besoin : l'un par lequel nous agréons un objet et le laissons pénétrer en nous, l'autre par lequel nous le rejetons hors de nous. Si l'on fait intervenir alors le mécanisme de la représentation, on peut prévoir

1. M. Etienne Souriau paraît avoir été conduit à des vues analogues : « Nous sommes amenés, écrit-il, à admettre la séparabilité non seulement théorétique, mais réelle et pratique, de la forme de la sensation pure d'avec sa cause efficiente physiologique; et la possibilité pour cette forme d'exister à part. » *L'Avenir de l'Esthétique*, Paris, 1929, p. 387.

qu'il y aura des qualités qui nous signifieront ces actes, et qui présideront à l'exercice du choix en nous fournissant une image anticipée des possibilités qu'il comporte. Telles sont les qualités qui entrent en jeu dans le goût. Ce sens est, en effet, celui du choix alimentaire, il a le caractère d'une épreuve préalable à la consommation et les qualités qu'il comporte sont soumises à l'alternative de l'agréable et du désagréable, ces deux catégories ayant, par définition, pourrait-on dire, une signification spatiale d'acceptation ou de rejet. Mais, comme nous l'indique la forme grammaticale de ces deux termes d'agréable et de désagréable, ces actes, qui définissent le contenu de la sensation, ne l'accompagnent pas nécessairement, ils sont seulement signifiés par elle à titre de possibles, et leur accomplissement effectif dépend d'une décision que le rôle de la sensation est justement d'éclairer en nous les proposant par avance. Si la réaction découlait immédiatement de l'excitation, la sensation deviendrait inutile, elle n'a de sens qu'autant que l'action reste suspendue et qu'elle est représentée avant d'être accomplie.

Toutefois, dans le goût, cette signification spatiale est extrêmement restreinte et elle porte seulement sur l'orientation de l'action représentée. Mais, précisément ce qui caractérise le sapide, c'est la pauvreté de ses déterminations spatiales. Le sapide n'a pas dans l'espace l'expansion des effluves odorants ou des milieux chauds ou froids, il n'a point de source séparée du corps comme l'onde sonore et il ne cristallise pas en une forme lointaine comme la couleur. Il se rapproche du toucher par son caractère immédiat, mais

tandis que l'étendue tactile comporte la notion d'une limite, il n'y a point de démarcation semblable dans l'étendue sapide qui reste confondue avec l'étendue organique. La saveur n'a ni forme, ni contour, il faut la saisir dans cette indétermination si l'on veut comprendre ce qui fait son originalité par rapport aux autres sensibles.

Après la notion de sens, la notion des diverses extensions et de leurs limites est celle qui apparaît aussitôt dans la constitution de l'espace. La limite de notre sphère d'action immédiate, dans les différentes directions où l'objet peut apparaître, est évidemment une détermination essentielle de l'étendue, puisqu'autrement celle-ci se réduirait au flux et au reflux de l'expansion et de la contraction. Aussi n'est-il pas étonnant que la division de l'espace en parties ait été regardée comme une de ses propriétés caractéristiques, bien qu'elle ne soit pas, à notre sens, la plus primitive.

Comme nous avons essayé de le montrer, cette limite est inhérente au déploiement de l'activité, car nous ne pouvons nous allonger indéfiniment et il faut toujours à un moment donné procéder à une redistribution du mouvement. Mais de cette limite, purement subjective, il faut distinguer celle qui tient à un objet et qui nous apparaît comme une résistance étrangère, comme un obstacle apporté à la prolongation du mouvement. A cette limite objective, combinée à un mouvement d'orientation définie, correspondent les données du toucher qui se rapportent à la pression exercée sur nous ou à celle que nous exerçons sur les choses. En dehors de ces deux sens vers

le dedans ou vers le dehors, le toucher comporte, en effet, deux notions qui n'apparaissent pas encore dans le goût : d'une part, la notion de places distinctes les unes des autres, d'autre part, la notion d'une limite qui sépare l'objet tangible du corps propre. L'étendue tactile, même sous cette forme élémentaire, est visiblement plus complexe que l'étendue sapide, puisqu'elle comporte en plus de la notion générale d'orientation, qu'elle a en commun avec cette dernière, des déterminations qui n'étaient pas encore représentées par la saveur. Il nous faut seulement montrer que ce contenu nouveau de la sensation doit être interprété par rapport à une activité que le sens nous représente conjointement à l'objet auquel elle s'applique.

Tout d'abord, lorsque cette activité fait défaut, ainsi qu'il arrive dans la paralysie motrice, il semble que le toucher se réduise à une simple affection sans aucun caractère significatif. Il faut donc supposer que la possibilité du mouvement est nécessaire à la discrimination des lieux de l'excitation. En outre, il est clair que ces places ne constituent pas une origine absolue de l'étendue, elles n'ont jamais un caractère central et elles sont toujours localisées à la périphérie du corps. Il faut donc qu'un acte préalable ait défini la position du corps à partir de laquelle nous pouvons juger ce caractère périphérique de l'impression. On ne peut considérer, comme un premier commencement, le signe local dont celle-ci est affectée, ce signe doit être rapporté à un acte qui permette de situer la sensation dans une étendue déjà organisée. Enfin les impressions de dureté et de mollesse, comme celles de

pression, supposent les deux sens *intus* et *extus* de l'étendue : une chose qui fait pression sur nous est orientée vers le dedans du corps, une chose dure ou molle ne l'est que par rapport à un mouvement tourné vers le dehors. Or, cette détermination des deux sens de l'étendue est toujours relative à la position que nous occupons, et aux mouvements dont elle est l'origine ou le point d'aboutissement.

Le toucher suppose donc l'étendue dynamique engendrée par notre action. Sur ce point, nous sommes obligés de nous séparer de M. Pradines, qui semble ne voir en lui que l'anticipation d'une action offensive venue du dehors. Nous avons déjà observé, en effet, que l'idée d'hostilité n'était pas nécessairement liée à l'exercice du toucher; mais surtout, avant de parler d'une action émanée des choses, il nous paraît qu'il convient d'abord d'envisager notre propre action, qui peut être atteinte par un sentiment immédiat, tandis que celle des choses ne saurait être qu'un objet de conjecture. Tous les caractères de la sensation tactile s'accordent pour faire ressortir le privilège du corps propre et la position unique dont il jouit par rapport à toutes les impressions du sens. Or, ce privilège s'évanouirait si l'on détachait la sensation de l'activité que le sujet exerce, et qui lui permet de se poser dans le monde.

Il est vrai que les mouvements auxquels le toucher fait allusion ne sont pas toujours effectivement accomplis. Lorsqu'un objet vient en contact avec notre corps, on ne peut dire que nous nous soyons portés vers lui d'un mouvement spontané. Mais la question est seulement de savoir si la détermination de place

et la notion de limite qui paraissent liées à ce contact sont possibles sans une activité préalable. Nous pensons avoir montré que cette condition était nécessaire : dès lors, il suffit d'admettre que le mouvement est simplement représenté par la sensation; un mouvement qui suivrait automatiquement le contact rendrait inutile la sensation, comme on peut le présumer d'une foule de mouvements intérieurs qui suivent le contact des objets avec telle ou telle partie de l'organisme et qui ne sont accompagnés d'aucune sensation tactile. Seuls sont liés à une sensation représentative les mouvements qui peuvent ne pas être accomplis et qui sont justement proposés à notre choix par cette sensation. Le mécanisme de la représentation sensible, comme de toute représentation en général, est tel qu'elle serait incompréhensible sans un contenu différent d'elle-même, mais qu'elle deviendrait inutile, si ce contenu était toujours donné avec elle. Ce principe, que nous avons déjà eu l'occasion de vérifier à propos du goût, se retrouve dans le toucher et il sera désormais superflu de le rappeler pour chacun des sens qu'il nous reste à examiner.

La structure spatiale du toucher, telle que nous venons de la définir, reste en somme très simple, puisqu'elle ne comporte encore ni la notion de forme, ni celle de région ou de distance. La place est donc libre pour de nouvelles combinaisons et par conséquent pour de nouveaux types sensibles.

La première de ces combinaisons qu'il convienne d'envisager est sans doute celle qui aboutit à la distinction de deux régions, l'une intérieure, ayant un caractère subjectif, l'autre extérieure, ayant un ca-

ractère objectif. Cette combinaison suppose une certaine position initiale grâce à laquelle s'opère le discernement de l'intérieur et de l'extérieur. Elle comporte en outre la notion de limite et, éventuellement, la distinction de points divers sur cette limite. Mais à ces éléments constitutifs vient s'ajouter la notion d'une étendue qui se déploie au delà de la limite, en profondeur. Il n'est du reste pas besoin de supposer que la région soit fermée par une autre limite, pas plus qu'en franchissant une frontière nous ne sommes obligés de penser à la frontière qui peut séparer le pays nouveau d'un autre pays. Or, cette notion de région extérieure distinguée d'une région intérieure définit la structure spatiale d'un sens nouveau : le sens thermique. Celui-ci comporte, en effet, la notion d'une certaine frontière thermique, analogue à la frontière tactile, et dont les divers points peuvent être distingués les uns des autres, quoique peut-être d'une façon plus vague que dans le toucher. Mais la différence essentielle entre les deux sens est que la chaleur ou le froid s'étendent au delà de la surface de contact. Le thermique se présente sous la forme caractéristique de l'*influx*, il possède une profondeur que n'avait pas l'impression tactile, il vient nous baigner à la façon d'un courant dans lequel nous pouvons nous plonger ou, au contraire, que nous pouvons nous efforcer de fuir. Toutefois, si les degrés de la sensation nous permettent de reconnaître la direction générale de l'influx thermique, le sens, par lui-même, ne comporte pas encore la notion d'une source dont émanerait cet influx, nous ne le saisissons que dans son action prochaine sur notre organisme; à plus forte

raison, la donnée thermique ne nous fournit-elle aucun renseignement sur la distance à laquelle se trouve l'origine de ce courant. La structure spatiale de cette qualité, plus ample que celle de la donnée tactile, ne correspond encore qu'à un espace rudimentaire.

La notion d'une *source* occupant une certaine position au sein d'une région extérieure à celle de l'organisme nous fait accomplir un pas décisif dans l'organisation de l'étendue sensible. Elle permet, en effet, de déployer une activité de recherche beaucoup plus complexe que celle qui entraine en jeu jusqu'ici, car, au lieu d'attendre que l'objet vienne à notre portée, nous pouvons anticiper sa situation et calculer des mouvements à longue échéance pour le retrouver. On peut donc prévoir une nouvelle combinaison spatiale où entreront les éléments précédemment définis : sens et direction variés, notion d'une région extérieure, mais avec cette différence qu'au sein de celle-ci nous allons supposer que l'objet possède une certaine position encore indéterminée, qui soulève un problème de quête. C'est à cette combinaison que répond, semble-t-il, l'odorat. La forme caractéristique de sa donnée est en effet celle de l'*effluve*, c'est-à-dire que l'odeur vient à nous du dehors, à partir d'une certaine source, dont nous pouvons nous rapprocher d'une façon régulière : il suffit de suivre à la fois sa direction et le sens dans lequel les degrés de la sensation vont croissant. La distinction qui apparaît ici, entre la qualité de la sensation et son intensité, se prête à la conduite d'une action méthodique, dont le but est de retrouver l'échelonnement de l'intensité jusqu'à la découverte finale de l'objet d'où émane

l'odeur. La qualité qui caractérise cet objet se conserve au cours de toute la recherche et nous assure de la permanence d'une certaine source, encore inconnue, mais dont la relation variable à notre propre corps est traduite par une variation particulière, celle d'intensité. Tandis que les thèmes qualitatifs autour desquels se développaient les sensations précédentes étaient extrêmement pauvres, nous entrons désormais dans un domaine où la richesse du sensible est telle qu'elle peut atteindre à une première individualisation des êtres. Comme on le voit, la notion de structure spatiale permet de comprendre certaines particularités de l'organisation intérieure de chaque sensible, qui restent mystérieuses lorsqu'on se contente de considérer la donnée sensible en dehors des relations variées qu'elle soutient avec notre activité dans l'espace.

Cependant, ainsi qu'il ressort des conditions même de la quête olfactive, si l'odeur a une source, la distance de cette source n'est pas fixée et elle ne peut être assignée que par le succès même de l'opération de recherche. En outre, l'odeur reste isolée dans le champ perceptif, et nous ne pouvons guère percevoir de rapport spatial immédiat entre deux odeurs différentes¹. La recherche de l'odeur s'effectue en suivant une piste déterminée, en adhérant en quelque sorte à ses vestiges; mais il est évident que nous n'avons pas la possibilité d'embrasser, d'une vue générale, l'ensemble de l'étendue olfactive comme nous

1. Jean Nicod a bien observé ce caractère de l'odeur : « Chaque donnée sensible olfactive emplit tout le champ olfactif. » *La Géométrie dans le Monde Sensible*. Paris, 1924, p. 78.

pouvons le faire pour les diverses couleurs qui composent un paysage.

Si à la notion de source nous ajoutons celle de *distance*, et qu'en même temps nous fassions intervenir la notion d'une existence simultanée de *plusieurs* sources, nous aurons une nouvelle combinaison spatiale, plus riche que les précédentes, et dont l'intérêt peut-être considérable, puisqu'elle permet une orientation de l'action à grande distance (et non seulement pas à pas comme dans le cas des pistes odorantes) et que, d'autre part, elle assure une surveillance de l'étendue en dehors de la direction actuellement suivie. C'est cette combinaison qui se réalise dans le sens de l'ouïe. En effet, le son se produit dans une direction assez nettement déterminée et à une distance déjà précisée, et, d'autre part, il est une polyphonie naturelle des bruits de la nature dont l'équivalent n'existait pas dans le monde des odeurs, où le sens est toujours obligé d'élire une des odeurs au détriment des autres. Par là le son permet la représentation simultanée de plusieurs actions possibles, même lorsque l'une d'elles est en cours. L'oreille est ainsi un organe de découverte remarquable, plus varié encore dans ses applications que l'œil, puisqu'il peut fonctionner en toutes circonstances et même à travers les masques divers qui arrêtent le regard. En même temps, comme l'origine du son n'est pas nécessairement extérieure et que celui-ci peut être émis par nous, ce sens est devenu le sens significatif par excellence, celui auquel sont liées toutes les opérations de la faculté que l'on nomme à juste titre l'*entendement*.

Toutefois, dans aucune des combinaisons que nous avons considérées jusqu'ici nous n'avons encore appliqué à l'objet lui-même la notion de limite; nous n'avons envisagé celle-ci que comme la borne de notre sphère d'action. Mais, si nous supposons maintenant un ensemble de mouvements coordonnés les uns aux autres, et se développant à la fois dans des directions diverses, il est possible de songer à enfermer l'objet dans une portion rigoureusement circonscrite de l'étendue. La combinaison des qualités de dureté ou de mollesse avec les qualités tangentielles du poli ou du rugueux permet cette circonscription des corps et la définition de figures spatiales fermées de toutes parts, dont l'unité se traduit encore par une forme particulière de pression, celle du poids, lourd ou léger. L'extrême importance du toucher actif vient justement de ce qu'il est le seul de tous nos sens qui réponde à cette exigence *a priori* : grâce à sa faculté d'enserrer de toutes parts les objets et d'en apprécier l'unité dynamique sous forme de poids, il est le sens par excellence du volume fermé, celui qui a présidé à l'analyse de tous les corps et qui a permis la définition même de cette opération. La distinction des qualités de tangence et des qualités de pénétration, l'apparition du lourd et du léger montrent à quel point les diverses qualités d'un sens sont en relations étroites avec les mouvements que nous accomplissons ou pouvons accomplir. De même que la séparation de l'intensité et de la qualité ne se consomme que dans les sens qui comportent la distance, la diversité des directions essentielles de l'activité, mouvement vers l'avant, mouvement transversal et mouvement vertical,

se traduit dans le toucher actif par une série de variations qualitatives originales. Il est vrai que dans la manipulation nous n'avons pas à évoquer de simples possibilités, puisque l'exercice du mouvement est actuel, mais on aurait tort de penser que le rôle de la représentation soit par là rendu inutile, car les premières impressions du sens entrent déjà en jeu dans l'anticipation des mouvements nécessaires à la préhension et, en outre, les formes ainsi définies dans le sensible subsistent en une certaine mesure aux opérations qui les ont engendrées, et elles donnent lieu à de véritables images représentatives du mouvement.

Le toucher actif ne parvient à s'exercer qu'en isolant les corps les uns des autres. Il reste donc une combinaison spatiale importante, celle qui consistera à assembler des figures les unes avec les autres, de façon à définir une certaine *configuration* et, en même temps, à la détacher du contact pour la reporter à distance. C'est cette combinaison qui est illustrée par la vue. L'objet visible, à la différence de tous les objets que nous avons vus jusqu'ici, nous apparaît toujours avec son entourage au sein d'un tableau dont il fait partie. Le regard ne l'atteint que par une opération de découpage qui va du tout aux parties, et il subit même des transformations notables suivant qu'il est aperçu dans tel ou tel ensemble. Tandis que les sources sonores restent toujours séparées les unes des autres et, au lieu d'entrer en composition spatiale, attirent à elles les sons voisins¹, la vue au contraire forme

1. A la différence des images cinématographiques, qui se combinent entre elles pour donner l'impression d'un déplacement, des sons successifs, provenant de points suffisamment rapprochés, forment une mélodie dont la source semble unique.

des figures simultanées et continues, même avec des impressions successives. Elle a un caractère essentiellement panoramique, tandis que l'ouïe est par nature polyphonique, fondée sur l'isolement mutuel des voix, ou tout au moins des groupes de voix ou de bruits. C'est pourquoi aussi les sons peuvent se déployer sans limites à travers tout le champ de la perception, alors que les couleurs restent toujours enfermées dans un système de contours réciproques, dont elles ne s'échappent que par un rayonnement secondaire, lui-même cristallisé en des formes plus ou moins arrêtées.

Mais comme l'enveloppement des formes est toujours lié à un mouvement de notre part, il est naturel que, la distance intervenant, la forme ne puisse être appréhendée sous les espèces d'un volume fermé, puisque le mouvement qui pourrait la définir est actuellement impossible. Aussi toutes les configurations visibles apparaîtront-elles sur un fond qui les relie, mais en même temps, semble les couper en deux dans le sens de la profondeur. Nous ne voyons que des moitiés d'objets, parce que nous ne pouvons à la fois occuper la position que nous occupons et faire le tour des objets. Les possibilités et les impossibilités du mouvement ont leur retentissement sur la structure du sensible.

Pour résumer les observations précédentes, on a construit le tableau suivant, dans lequel on s'est efforcé de caractériser aussi brièvement que possible les différentes structures spatiales envisagées, les formes sensibles effectivement réalisées et les qualités qui leur correspondent.

STRUCTURES SPATIALES	MODÈLES SENSIBLES	QUALITÉS PERÇUES
—	—	—
Intus et extus	Goût et dégoût	Saveurs
Limite	Impression	Contact
Région	Influx	Sens thermique
Source	Effluve	Odeurs
Sources à distance définie	Polyphonie	Sons et bruits
Volumes fermés	Corps	Toucher enveloppant
Configuration	Panorama	Couleurs

Pour qu'un tel tableau fût complet, il faudrait évidemment faire entrer en ligne de compte les différents ordres de variations que l'on peut relever dans les divers sensibles, et montrer qu'ils sont apparentés à certains dispositifs spatiaux caractéristiques. Nous en avons donné un exemple à propos de l'ordre des prégnances et du relief des objets incolores, mais le cadre du présent travail ne nous permet pas d'entrer dans le détail d'une telle étude. Les correspondances signalées sont assez nombreuses et assez frappantes, semble-t-il, pour justifier notre thèse générale, à savoir que la diversité des sensibles nous représente une diversité parallèle d'actes générateurs d'espace. Pour chaque sensible, il existe un modèle particulier, qui peut être défini en langage spatial et qui permet de le distinguer des autres sensibles, autrement qu'en faisant appel à son intuition immédiate. Ces modèles, l'analyse les retrouve lorsqu'elle confronte le sensible

avec l'épreuve originaire que nous faisons de nos forces, mais il paraît logique de supposer qu'ils possèdent sur le sensible une certaine priorité, puisqu'il faut bien admettre que l'exercice de l'activité doit être antérieur à sa représentation. Cette conjecture semble confirmée par l'existence de phénomènes intermédiaires entre l'activité et le sensible, et, d'un autre côté, par la liberté dont la sensibilité témoigne à l'égard des moyens qu'elle met en œuvre pour réaliser les modèles sensibles. La plupart des psychologues ont observé que l'image, qui nous représente des objets absents, tendait à se rapprocher d'un simple schème dynamique¹; elle perd les particularités qu'elle tenait de son origine sensible et, en revanche, elle acquiert souvent les caractères propres à d'autres sensibles. Il suffit de rappeler le cas des images dont usent les aveugles : issues du toucher, elles jouent le rôle de véritables images visuelles, puisqu'elles sont perçues à distance et dans une intuition simultanée. Par ailleurs, il semble possible de suppléer au défaut d'un organe déterminé, par d'autres organes dont les données se transforment afin de répondre à un nouveau modèle sensible : le sens des obstacles, certaines formes de sensibilité vibratoire fournissent des données comparables à celles de la vue et de l'ouïe par leur structure spatiale. Dès lors on peut se demander si les modèles sensibles ne joueraient pas un rôle dans l'apparition de la sensation. Cette dernière, en effet, ne saurait se réduire aux phénomènes localisés dans

1. Cf. l'étude de M. I. Meyerson dans le *Nouveau Traité de Psychologie*, par G. Dumas, Paris, 1932, tome II, notamment page 574.

l'organisme par lesquels la science cherche à en rendre compte. Si les images peuvent arriver à se détacher de leur matière sensible, c'est peut-être qu'elles la précèdent et en commandent le choix.

Du reste, la science ne fait-elle pas implicitement appel à ces modèles du sensible dont nous cherchons à établir l'existence? Comme nous venons de le voir, en effet, ces modèles semblent relativement indépendants de l'aspect particulier sous lequel ils s'offrent à nous dans la sensation. Ils se prêtent donc à une nouvelle désignation, telle que celle du discours scientifique. Aussi peuvent-ils être transposés à des échelles de grandeurs différentes de celle où ils nous apparaissent, et ils jouent alors dans le raisonnement un rôle comparable à celui que Descartes attribuait aux natures simples. Des notions comme celles de corps pesant ou d'impression ont une généralité bien supérieure à l'expérience sensible correspondante, puisqu'elles peuvent être étendues à des réalités dont nous n'avons aucune expérience directe, et qui sont construites avec les ressources du langage. D'ordinaire, on estime que les seuls modèles effectivement utilisés sont empruntés à l'expérience du toucher et de la vue, et on a souvent présenté le travail de la science comme une réduction de la diversité qualitative aux données de ces sens. Peut-être cependant le privilège accordé à telle ou telle sensation n'est-il pas entièrement justifié. Une étude plus attentive des concepts mis en jeu par la recherche scientifique révélerait sans doute que les autres modèles n'ont pas une moindre importance : en particulier, les notions d'onde, d'influx, de sélection qui relèvent de types sensibles différents de

la vue et du toucher, ont été et sont encore couramment utilisées, bien que l'emploi des symboles ait pu effacer leur première origine. Lorsqu'on examine le cycle complet d'une explication scientifique, depuis la cause dite physique jusqu'au dernier effet physiologique précédant la sensation, on s'aperçoit que cette explication fait intervenir successivement des modèles très divers : corps vibrant, configuration d'un champ, onde, impression, appareil sélectif, influx nerveux, grâce auxquels elle s'efforce de relier une série d'expériences poursuivies à travers divers champs sensibles. La diversité des espèces du sensible fournit donc tout ensemble l'armature conceptuelle de l'explication et les moyens de la vérifier par des recouplements appropriés. On n'expliquera jamais un son par un autre son, une couleur par une autre couleur, le poids par le poids : toujours on s'efforce de passer à un autre modèle et de trouver une vérification dans un autre champ. Le propre de la science est de créer un système de relations intersensibles. Mais, ce faisant, ne reprend-elle pas l'opération spontanée de la connaissance sensible, lorsque celle-ci vise à retrouver le même objet à travers la diversité des sensibles qui illustrent les démarches successives de l'approche et nous en donnent une image anticipée?

CÔNCLUSION

Le problème que nous nous étions posé était celui de la signification du sensible. Partant d'une réflexion d'ensemble sur l'activité de l'intellect, nous nous étions demandé si, par analogie avec les autres formes de connaissance, la connaissance sensible ne consistait pas en une relation systématique entre un certain contenu, d'une part, et, d'autre part, un appareil représentatif qui doit nous le signifier. Dès lors, au lieu de nous appliquer à déterminer les causes de la sensation, c'est-à-dire à remonter d'une certaine expérience sensible à d'autres expériences également sensibles qui lui fussent liées dans l'espace et le temps, nous étions amenés à soulever deux ordres de questions bien différents. Le premier portait sur le contenu du sensible : il fallait rechercher si, en dehors de l'expérience sensible, il n'y avait pas une première conscience de notre existence qui pût servir de thème à cette forme de connaissance. Le second portait sur le sensible lui-même : il fallait montrer la convenance qui existait entre sa structure et le contenu que nous lui avions assigné.

Sur le premier point, nous avons trouvé qu'en effet le besoin supposait toujours un certain objet qui, par nature, devait être antérieur au donné sensible, puisqu'il ne nous était pas encore donné et que nous en éprouvions seulement le manque. Avant qu'il fût défini comme un faisceau de qualités ou comme une résistance opposée à l'effort, il nous a paru que l'objet était justement cette réalité dont nous ressentons la privation et dont l'attrait déclanche la mobilité volontaire. Sa forme primitive d'existence n'était pas la présence, mais, au contraire, l'absence : il était ce qui n'est pas là, ce qui doit être recherché et qui sert de but à notre action. Ainsi conçu, l'objet cessait d'être subordonné à une rencontre plus ou moins fortuite, il faisait partie intégrante de la situation originaire où la conscience apparemment a pris naissance, et qui commande en droit tout le développement de la vie psychologique, depuis la mobilité qui en découle jusqu'à la représentation qui en réfléchit les conditions.

D'un autre côté, comme l'avait observé Maine de Biran, la sensation suppose toujours un acte par lequel le sujet s'affirme lui-même. Mais, tandis que, pour l'auteur du *Mémoire sur la décomposition de la Pensée*, le fait primitif jouait seulement à la façon d'un élément impliqué dans la sensation, nous avons essayé de montrer que l'activité était susceptible de servir de contenu à celle-ci. Notre interprétation de ce fait comme relation d'appui à élan permettait, en effet, de voir dans l'activité la source de l'espace et du temps, et de définir ces notions en dehors de leur référence habituelle à l'expérience sensible. Elles pou-

vaient donc constituer un système antérieur au sensible et, en raison de cette indépendance relative, offrir une contre-partie à la représentation. C'est parce que l'activité est créatrice des relations d'espace et de temps, que l'on peut établir une correspondance systématique entre elle et le sensible, et voir en celui-ci la représentation d'une pluralité d'actions éventuelles.

Le besoin et le mouvement volontaire s'enchaînaient donc l'un à l'autre pour former la première épreuve de la vie, épreuve de la privation et épreuve de nos propres forces, en face desquelles allait apparaître l'expérience sensible. L'analyse psychologique, en décelant l'intime profondeur de notre être, nous conduisait au delà de cette expérience, mais, du même coup, elle lui prêtait une résonance et une signification, qui se perdent lorsqu'on étale toute la substance de la conscience sur le même plan superficiel.

La péripétie essentielle de la connaissance sensible consiste en ce que ce contenu primitif de notre vie se trouve transposé dans le sensible; elle se résume dans le passage de cette existence obscure du besoin et de l'activité à l'illumination qui nous découvre notre place dans le monde, comme si, rencontrant tout à coup un miroir, nous y découvrions notre visage confronté à celui des choses et des êtres. La représentation sensible n'a pas simplement pour effet de nous faire connaître les objets auxquels nous aspirions, et de nous *donner* ce dont nous étions privés : elle est inséparable de la conscience de notre propre position vis-à-vis de ces objets, car, à cette condition

seulement, elle est susceptible de diriger notre activité vers eux. Sur le plan du sensible viennent se projeter le sujet et l'objet dont la première épreuve de la vie nous attestait durement la séparation. Et, de même que le langage constitue un lieu commun à tous les esprits qui l'entendent, on peut dire que le sensible est également un système de signes, grâce auquel le sujet et l'objet sont mis en relations l'un avec l'autre et peuvent se joindre autrement que par un pur hasard.

Les caractères généraux du sensible, c'est-à-dire sa présence sous forme de donné, son apparition postérieurement aux choses, la perception extérieure que nous en avons, s'expliquent assez naturellement, semble-t-il, dans l'hypothèse où il aurait pour rôle de nous signifier tout ensemble l'objet du besoin et l'activité de recherche. Pour que le sensible offre un intérêt quelconque, il faut, en effet, qu'il diffère de l'objet absent qui nous était refusé et, par conséquent, il devra se rapprocher de notre propre présence, mais sous une forme appropriée qui marque son indépendance à notre égard. Telle est précisément la présence du *donné* sensible : elle ne se confond jamais avec celle de nos actes et elle ne se comprend que par rapport à une privation préalable dont elle nous présume la cessation, en nous découvrant la possibilité d'atteindre l'objet qu'elle nous représente. Aussi le sensible nous apparaîtra-t-il comme postérieur à ces choses dont le besoin se faisait sentir à nous, car il prend place dans la suite temporelle dessinée par notre action, alors que cette action n'avait pu se dé-

clancher que sous la sollicitation exercée par ces mêmes choses. L'existence d'une première épreuve de la vie permet d'échapper aux difficultés insurmontables que soulève l'identification entre les choses et le sensible, et elle justifie la croyance commune qui voit dans la perception un événement temporel, grâce auquel il nous est donné de connaître une réalité pré-existante. Il en va de même en ce qui concerne le caractère extérieur de la perception : le sensible n'a pas à être projeté hors de nous dans l'espace, puisqu'il est lié primitivement à un objet qui n'est pas en nous : il faut et il suffit que le sens de l'espace, *extus*, ait été fixé par rapport à notre position, pour qu'il nous apparaisse dans la direction où se déroulera l'activité de recherche. L'extériorité du sensible manifeste ainsi de la façon la plus claire la subordination de celui-ci à un contenu plus primitif, puisqu'elle serait dépourvue de toute signification si elle n'était rapportée à la fois à l'acte par lequel nous prenons position dans le monde, et à un objet dont nous fusions naturellement séparés.

L'analyse de la structure du sensible nous a paru confirmer dans le détail cette conception d'ensemble de la représentation. Deux problèmes ont ici retenu notre attention : le premier est celui de la différence entre les qualités d'un même champ, le second celui de la diversité des espèces du sensible.

En ce qui regarde le premier de ces problèmes, nous avons tenté de montrer que la différence des *qualités* était corrélative de la différence des *propriétés* qui nous fait rechercher tel objet plutôt que

tel autre. La nature même du besoin implique la spécification de son objet puisque, s'il n'en était pas ainsi, nous pourrions le trouver partout et que nous n'en éprouverions pas le manque. Il s'ensuit que notre action doit sans cesse choisir entre les objets suivant leurs propriétés, c'est-à-dire suivant leur aptitude à satisfaire ou non nos besoins; mais, comme il faut cependant que ces propriétés soient assez communément répandues pour que la recherche ne soit pas condamnée d'avance à l'insuccès, l'option que nous devons ainsi pratiquer s'exercera dans un cadre qui comportera une certaine généralité. Or, sans parler de la forme du langage qui nous révèle que les qualités sont toujours rapportées à des substantifs qu'elles qualifient, on doit observer que la différence des qualités est sous-tendue par une différence spatiale (*διαφορά*), c'est-à-dire, en définitive par un mouvement, réel ou éventuel, en vertu duquel nous nous détournons de l'une pour suivre l'autre. Tout se passe donc comme si les qualités d'un même champ sensible étaient pour nous autant de signes destinés à guider un choix qui les dépasse, et qui vise au delà d'elles les propriétés dont elles sont la manifestation. Hypothèse que confirme la généralité propre aux qualités sensibles, car cette généralité est d'autant plus remarquable qu'elles répondent à des événements matériels dont l'analyse scientifique a décelé la singularité. La différence des qualités se ramène donc à une discrimination entre les chances favorables ou défavorables de notre action : on peut la comparer aux données d'un pari dont l'enjeu est constitué justement par l'objet du besoin avec les propriétés qui

le distinguent.

L'ordre du sensible, tel que nous l'avons envisagé, apparaît comme une reprise et un développement de cet acte de choix auquel il faut, semble-t-il, rapporter l'origine de la différence sensible. Cet ordre, en effet, ne saurait être considéré comme un simple décalque de l'ordre spatial ou temporel, car il n'est pas immédiatement donné, sinon par fragments et en quelques cas particuliers. Pour le constituer, il faut une série d'opérations qui demandent à être systématiquement poursuivies : ayant choisi entre deux données sensibles, nous essayons d'appliquer le même principe de discrimination, et de dépasser notre premier choix dans le sens même où nous nous étions déterminés. C'est donc la succession de ces choix effectués suivant le même principe qui engendre l'ordre du sensible : cet ordre épouse la forme du temps, mais il ne retient pas tous les moments de la succession temporelle, car tous les essais infructueux sont considérés comme nuls et non avenus, et seuls entrent en ligne de compte les choix qui nous ont permis de préférer une qualité à une autre. Le progrès qualitatif ne coïncide donc pas avec le devenir brut, il est composé des seules qualités qui peuvent être regardées comme allant dans le même sens. En outre, au lieu de se développer indéfiniment, comme l'ordre temporel ou spatial, l'ordre du sensible est limité, car il faut toujours à un moment ou à un autre procéder à une option définitive qui clôt la série des essais, ou bien revenir au type le plus parfait de la qualité lorsque celui-ci a été dépassé. Le sensible n'a donc point pour rôle de fournir un simple décor au temps ou à l'espace, il est

rapporté à des objets qui sollicitent de nous une décision : nous attendons de lui qu'il nous éclaire sur cette décision, et, au fond, il faut voir dans l'ordre du sensible un ordre de préférence; mais cette signification n'apparaît clairement que si l'on renonce à une sorte d'esthétisme de la qualité, pour l'envisager dans sa fonction représentative, c'est-à-dire en relation avec l'objet du besoin et avec l'activité qu'elle doit guider.

Le deuxième problème auquel nous nous sommes attachés est celui de la diversité des sensibles. Posé incidemment par M. Bergson dans *Matière et Mémoire*, il a pris toute son importance dans la philosophie contemporaine avec les travaux de M. Lavelle et de M. Pradines, qui ont mis en lumière, d'une part, la structure spatiale et temporelle propre à chaque sensible et, d'autre part, les liens qui unissent le sensible à certaines réalités intéressant directement notre existence, soit qu'elles apportent une satisfaction à nos besoins, soit qu'elles impliquent une menace pour notre organisme. En nous inspirant de ces vues, nous avons essayé de montrer que les qualités sensibles devaient, en effet, être rapportées à des objets, et que leur rôle ne pouvait se borner à illustrer les concepts d'espace et de temps, puisqu'autrement on ne s'expliquerait pas les lacunes de la représentation spatiale qui porte toujours, non sur l'espace lui-même, mais sur certains objets privilégiés situés en lui. Mais, d'un autre côté, on ne saurait définir les divers sensibles sans tenir compte de la place originale qu'ils occupent dans l'espace : il fallait donc retenir de la dialectique lavelle ces structures qu'elle avait dégagées par analyse. Seulement, tandis que M. Lavelle

en empruntait la notion à des concepts qui, selon nous, ne peuvent être que postérieurs au sensible, nous avons pensé qu'il convenait de faire appel avant tout à l'activité motrice dont le sensible nous offre la représentation. Nous avons donc été amenés à utiliser notre propre analyse de l'espace pour définir un certain nombre de modèles caractéristiques, tirés des conditions mêmes de l'activité de recherche, et qui pussent correspondre aux diverses formes de l'intuition sensible. C'est ainsi que les notions de sens, de limite, de région, de source et de figure nous ont permis de donner une description systématique des diverses qualités, grâce à un langage qui leur était commun à toutes, et dont les éléments relevaient de cette première épreuve de nos forces qui précède l'expérience du sensible. Par là nous arrivions à préciser l'intuition si profonde de M. Bergson qui avait déjà aperçu, sans toutefois les analyser, ces actions possibles sous-jacentes au sensible. Sur un point essentiel de la théorie du sensible, notre hypothèse touchant sa signification semblait trouver une nouvelle confirmation : le sensible représente l'objet du besoin et l'activité orientée vers lui, mais il ne peut être compris que par rapport à eux.

Il semble donc qu'une théorie de la signification soit susceptible d'apporter quelque lumière sur la nature de la connaissance sensible. Elle permet, en effet, de dépasser un certain phénoménisme de la qualité, qui bornerait le travail de la réflexion philosophique à la simple évocation de la richesse sensible de l'univers, puisqu'elle nous révèle, sous le plan de

la représentation, les réalités profondes auxquelles celle-ci est attachée. Le sensible n'est plus seulement le don éblouissant et gratuit qui nous est fait d'un monde nouveau : il est enraciné dans notre existence, il exprime les possibilités de notre action, notre lien nécessaire avec les autres êtres. De même qu'aucune connaissance ne saurait se borner à la seule lecture d'un appareil représentatif, la connaissance sensible conduit nécessairement au delà de la simple intuition du donné : par la signification que nous prêtons à ce dernier, nous sommes amenés à nous engager tout entiers sur lui, en un jeu où il y va à tout instant de notre vie même. Mais, si le sensible doit être interprété par rapport à un contenu plus primitif, il ne consiste pas en une réplique inutile de ces formes élémentaires de l'existence, car il tire tout son prix de la transposition qu'il en opère. En soulignant la dualité entre l'expérience sensible et la première épreuve de la vie, une théorie de la signification permet de faire ressortir l'apport de la connaissance sensible, et le changement radical qu'elle entraîne dans notre propre condition, aussi bien que dans nos relations avec les autres êtres.

Grâce à la représentation, en effet, le moi s'élève à une liberté nouvelle, qui s'ajoute à la simple indétermination du mouvement volontaire et crée le pouvoir véritable. Le mouvement volontaire est indéterminé en ce sens que le moi qui agit ne coïncide pas entièrement avec la position qu'il occupe : par l'élan même dont ce moi est animé, il dépasse toujours le terme à partir duquel s'exerce son effort, et on ne saurait le fixer au lieu qu'il a déjà atteint. Mais, aussi long-

temps que l'action n'est pas représentée, il n'y a encore aucun pouvoir proprement dit, car l'action s'accomplit ou ne s'accomplit pas, et il n'est point de milieu qui corresponde à cette existence ambiguë que nous appelons le pouvoir. D'un autre côté, si l'on se place au point de vue du donné pur, si, par exemple, on considère le spectacle visible, on n'y trouvera jamais qu'un état de choses déjà existant qui est tel ou tel, mais ne recèle par lui-même aucune possibilité différente de sa propre réalité. C'est seulement lorsqu'on envisage le donné en tant qu'il représente une action de notre part que l'on voit surgir la notion du possible : les positions *données* dans le spectacle visible deviennent, en effet, pour un être qui se meut, autant de positions futures qu'il occupera ou non, suivant qu'il se dirigera vers elles ou s'en écartera. Le possible tient à cet écart qui existe entre l'action et sa représentation, et il s'évanouit dès que l'on considère l'une ou l'autre séparément. De même que les possibles logiques, comme leur nom l'indique, sont liés à l'existence d'un discours qui représente les événements, mais ne coïncide pas avec eux, le sensible, par le jeu des significations que nous lui prêtons, transforme en un pouvoir réfléchi l'indétermination inhérente au mouvement volontaire. Par lui, la maîtrise naturelle que nous possédons sur nos propres mouvements devient une liberté de choix, qui s'étend à des futurs de plus en plus éloignés de l'actualité, à mesure que les images empruntées au souvenir élargissent devant nous le champ de la prévision.

Il est vrai que, dans ce calcul des conséquences de l'action, nous nous heurtons au fait que le sensible

n'est pas seulement lié au sujet, mais aussi à des objets indépendants de nous, de sorte que l'action, si on la considère dans ses effets sensibles, comporte toujours une part de hasard imprévisible. Nous ne disposons immédiatement que de notre mouvement, mais la représentation de ce mouvement fait intervenir des facteurs qui ne sont pas nôtres, et qui entrent en conjoncture avec nos propres décisions. La vérité profonde de l'occasionalisme tient à cette marge qui existe entre l'action et l'œuvre sensible qu'elle produit. Toutefois on n'en saurait conclure que l'œuvre nous soit étrangère, car, si elle dépasse et souvent contredit nos desseins, elle n'existe que par la liberté qui est à son départ. Or un des caractères essentiels de celle-ci est précisément d'assumer le risque de l'échec : les choix les plus graves, ceux où le caractère de l'homme s'affirme avec le plus de force, sont précisément ceux dont les conséquences ne peuvent être embrassées dans leur totalité, et qui impliquent le plus de chances contraires.

La véritable originalité du moi ne doit donc pas être recherchée dans un approfondissement stérile de son intimité, elle est liée à la situation qu'il occupe en ce monde révélé à ses yeux, et elle se forme peu à peu, par cette suite d'actes dont le sensible lui permet l'anticipation, et qui s'inscrivent en lui pour former une histoire incomparable à toute autre destinée. Le sensible est, en effet, la condition de cette vision rétrospective qui nous accompagne à chaque instant de notre vie et par laquelle se compose notre figure individuelle. Sans lui, le moi serait réduit à une actualité évanouissante, tandis que la subsistance des images

hors de l'instant nous assure du passé cette possession durable qui est à l'origine même de toute personnalité, car les souvenirs conservés ne sont pas seulement la réserve où nous puisons toutes les ressources de l'invention créatrice : par leur enchaînement ils dessinent d'un trait immuable la courbe d'une existence qui est à jamais nôtre.

Mais, s'il déroule derrière nous un temps révolu, le sensible porte en lui le germe de sa propre ruine et c'est par lui que le moi se connaît mortel, présentant à toute heure l'instant où il se détachera de sa propre idole. Désormais sa vie représentée s'offre à lui comme un tout fermé par un horizon inconnu, mais certain, et chacun des moments de la présence actuelle, détaché sur ce fond, prend toute sa gravité puisqu'il consomme une existence unique dont l'accomplissement est sans retour. Le sentiment de l'existence, de cette unité singulière, close par la mort, est inséparable de la double aperception du moi, dans sa profondeur secrète et dans le sensible qui réfléchit le décours de son devenir mêlé à celui des autres êtres.

Parce que le sensible possède pour nous une telle résonance, notre regard ne saurait s'arrêter à cette surface qu'il tourne vers nous : il devient aussi la manifestation d'autres existences auxquelles nous nous attachons, non plus seulement comme à l'objet du besoin, mais comme à des créatures également uniques et mortelles. La même transformation que la connaissance sensible avait opérée en nous-mêmes, nous présumons qu'elle s'accomplit au sein de cet au delà qu'elle nous fait entrevoir derrière l'intuition du

donné. Il est d'autres libertés que la nôtre, d'autres êtres qui par le sensible s'ouvrent à nous et nous transmettent leurs dons. Les entreprises de la connaissance réfléchie se fondent sur cette première croyance, car, si elles répètent à propos de notre expérience une opération semblable de représentation, elles s'adressent par le canal d'un verbe sensible à des esprits qui sont liés à leur image d'un lien pareil à celui que nous avons découvert en nous. Dans le discours la signification du sensible se fait plus riche que dans la première contemplation que nous en avons, puisqu'il n'enferme pas seulement notre propre expérience, mais aussi l'existence des autres êtres auxquels nous la communiquons. Toutefois la connaissance ne recèle encore l'être d'autrui que sous une forme abstraite et générale, comme l'auditeur nécessaire du dialogue que nous poursuivons; la réflexion sur le sensible nous conduit à discerner, à travers lui, l'inépuisable diversité de ceux auxquels il permet la conscience de leur existence propre, elle nous joint à eux d'un sentiment nouveau, substituant un amour d'union au désir de la possession. Le sensible, qui paraissait asservi aux exigences d'une vie besogneuse, devient ainsi, par cette signification suprême que nous lui conférons, le lien d'une création où les personnes semblent n'avoir été séparées les unes des autres qu'afin de pouvoir se retrouver librement.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
--------------------	---

CHAPITRE PREMIER

La notion d'objet	19
-------------------------	----

CHAPITRE II

Le sujet	35
----------------	----

CHAPITRE III

Naissance de la représentation	57
--------------------------------------	----

CHAPITRE IV

La différence des qualités	75
----------------------------------	----

CHAPITRE V

L'ordre du sensible	93
---------------------------	----

CHAPITRE VI

La diversité des sensibles	115
----------------------------------	-----

Conclusion	145
------------------	-----

Vu le 1^{er} juillet 1936.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer.

***Le Recteur
de l'Académie de Paris,***

S. CHARLÉTY.

